



Marc Philippe NANQUETTE

Lilia est restée insensible aux paroles d'encouragement comme aux regards de mépris des gens bien-pensants.

Depuis combien de temps est-elle là, à tendre la main à d'autres mains ? Elle ne le sait pas.

Depuis quatre jours, depuis l'événement, telle une statue, elle échappe à la marche du temps. Dans chacune de ces mains, pour la plupart des mains consistantes et fermes de paysans, la sienne est restée inerte et glacée.

Seul, le crêpe noir qui recouvre son visage garde à la hauteur des pommettes, la trace de quelques lèvres audacieuses qui n'avaient rien d'autre à donner, qu'un peu de rouge ou de salive au passage.

Maintenant le défilé est terminé. Lilia relève son voile qui se trouve aussitôt emporté en arrière par le vent haineux qu'elle reçoit en pleine face.

- Partons, dit-elle à son grand-père en le tirant par la manche ?
- Ma pauvre fille... ma pauvre Louise... ne cesse de répéter celui-ci en sanglots.

De temps en temps il hausse les épaules en écartant puis en rabattant mollement les bras le long de son corps. Chez cet homme-enfant c'est la seule façon d'exprimer l'incapacité des vivants dans leur lutte avec la mort.

A peine ont-ils fait quelques pas hors du cimetière que sur le bras de Lilia resté libre, une main qu'elle ne sent pas s'agrippe. Ses yeux fascinés par l'horizon, ne voient pas non

plus l'obstacle qui s'impose maintenant en face à face car, rien d'autre en cet instant ne pourrait mieux fixer son attention que ce ciel incertain d'avril, qui symbolise si bien la vie telle qu'elle vient de la découvrir.

Dans le lointain, des nuages sombres et menaçants, entrecoupés à intervalles plus ou moins longs, de pâles rayons de soleil. C'est ça la vie pense-t-elle. Une lutte éternelle entre les extrêmes.

Être le blanc le noir, le chaud le froid, le beau le laid, le bien le mal. C'est une lutte stérile puisqu'il n'y a jamais de gagnant.

Aura-t-elle le courage d'entreprendre seule cette lutte imbécile ?

Sur son bras la pression se fait plus forte, et elle bute inconsciente dans une masse sombre qui l'empêche d'avancer.

- Dame ! c'est trop facile de faire semblant de ne pas voir les gens. T'as encore une chance que je ne t'aie pas fait honte devant tout le monde. Mais maintenant ma petite-fille, entre quatre z'yeux, je vais te dire tout haut ce que les honnêtes gens pensent tout bas. Après tous les sacrifices que ta mère a faits pour toi, c'est un scandale de l'avoir fait enterrer comme une bête ! Cela ne te portera pas chance. C'est sûrement dans les collèges que tu es devenue païenne ! Mais ta mère, elle, elle avait sûrement des idées plus saines. Alors.... T'aurais pu les respecter.

Lilia qui ne peut plus avancer, sent qu'elle ne peut pas davantage reculer. Deux bonnes grosses pattes qu'elle

reconnaîtrait entre mille, et qui viennent de se poser sur ses épaules, lui font reprendre conscience.

- Tu est là ma bonne Suzanne, dit-elle en inclinant la tête de côté pour frotter sa joue sur le dos de la main.
- Oui je suis là. T'en fais pas, celle là ne va pas nous embêter longtemps. Allez Oust.... Laissez passer, et mêlez vous de vos oignons.

En reculant d'un pas, la mère Bélou a lâché sa proie et de ses deux mains, elle resserre son châle sur sa poitrine, comme pour mieux se préserver de l'injure, puis elle fait volte- face et s'éloigne à petits pas précipités.

- Quelle vieille chouette, marmonne Suzanne. Maintenant, pressons, maman nous attend pour déjeuner.

Dociles, Monsieur Crattin et Lilia se laissent entraîner par cette bonne fille toute simple.

Il est midi, le village est désert. Dans la ferme des Picard les chiens qui hurlaient à la mort depuis le matin se sont tus, et l'on entend plus que le caquètement des poules.

- Tiens Lilia, regarde les hirondelles, s'exclame avec admiration Monsieur Crattin dont les larmes se sont enfin tariées. Sont arrivées d'bon heure c't'année, é volent plus haut que c'matin. C'est bon signe. L'temps va s'lever. Si la mère Loiseau nous garde pas trop longtemps à table jvas p't'ete aller aux morilles ct'après-midi.

Lilia qui a levé les yeux se demande pendant combien de temps le soleil va être gagnant

La maison des Loiseau est séparée de celle des Crattin par une ruelle qui mène aux communs de la propriété des Crattin. Comme il y a fort longtemps que ceux-ci n'ont plus de domestiques à demeure, jamais personne n'y passe et à la tombée de la nuit c'est le refuge des amoureux.

Ils n'ont jamais été bien nombreux dans le pays. Les jeunes qui sont en âge de « *frayer* » on peut les compter sur les doigts. Heureusement qu'à la campagne, avec l'exemple des animaux, les sens sont éveillés de bonne heure, sans quoi les commères n'auraient grand-chose à se mettre sous la dent.

Mais depuis la mi-août, depuis que la guerre est déclarée, on n'y voit plus personne. Si ça dure longtemps, les mâles, on se demande où il faudra aller les chercher.

Des hommes de vingt à quarante ans, il ne reste que le « bec de lièvre » et le fils Ardouin dont tout le monde se méfie. Un grand beau garçon de vingt-quatre ans qui travaille à Fontainebleau comme ingénieur, et qui est soi-disant mobilisé sur place. C'est certainement un traître !

Enfin on à beau savoir qu'il ne s'y passe plus rien, les regards continuent à plonger dans la ruelle. Il faudra du temps pour que l'habitude se perde.

Depuis qu'elle est sortie de pension Lilia ne s'intéresse plus tellement aux gens du pays, aussi passe-t-elle toujours sans faire attention.

Mais aujourd'hui, son regard à elle aussi s'y est égaré un instant.

Il y a un an, elle était fiancée avec le fils Ardouin, et puis à un mois du mariage, comme ça brusquement, elle avait rompu, sans explication.

Le jeune homme qui était très épris s'en était tiré avec une jaunisse, cependant que les bonnes langues du pays s'en étaient allées bon train.

En ce moment, Lilia blottit son cœur meurtri sur la large poitrine de Roger. Ils sont là au début de la ruelle, dans ce petit coin d'ombre derrière le pilier. Pendant les deux années qu'ils se sont aimés, c'était là leur paradis.

Lilia sent avec la même force qu'autrefois la chaleur de Roger se répandre dans tous ses membres. Ses jambes ramollies par le bien-être fléchissent et dans sa gorge, comme dans le champignon d'une lessiveuse en ébullition, le liquide monte, mais au lieu de s'échapper il reste bloqué à la hauteur de la lurette. Même l'air ne passe plus.

Vivement elle détourne la tête et fait ne pose pour reprendre son souffle. La vision s'estompe mais le malaise persiste.

- Ma pauvre murmure Suzanne. Allons.... Encore un petit effort. On est presque arrivé.

Chez les Loiseau, le couvert est déjà dressé. Madame Loiseau qui a placé Lilia entre elle et sa fille s'inquiète.

- Mon petit, essaye d'avaler un peu de bouillon. De ce temps-là, ça réchauffe

La tête penchée sur son assiette, elle fait semblant de grignoter, pour faire plaisir. Aux questions qu'on lui pose, elle répond par un hochement de tête, parfois elle arrive à articuler un oui ou un non. Mais ses pensées sont ailleurs.

Si elle avait épousé Roger, comme il serait bon aujourd'hui d'appuyer sa tête sur son épaule et de laisser couler ses larmes, en sachant qu'une main amie est là pour les recueillir. Elle sent que cela lui ferait du bien de pleurer. Mais à quoi bon puisqu'il n'y a personne pour la consoler, pour partager sa peine à part égale.

Elle avait tout perdu pour avoir trop désiré. Voilà ce qu'elle venait de s'avouer pour la première fois. Ce fut donc un caprice d'enfant gâtée.

C'était par une belle soirée de juin, l'air n'était pas pesant comme après certains jours d'été, quand le soleil a déshydraté la terre à l'en faire craquer.

Mais il était assez dense cependant pour concentrer les parfums et les répandre pour qu'ils grisent sans entêter.

Dans le parc des Crattin, les acacias et les seringas en fleurs embaumaient toute la ruelle.

Au clocher, neuf heures venaient de sonner. A part les râles profonds des amours orageuses des chats de gouttières, pas un bruit, pas un mouvement.

Dans leur coin de paradis, les amoureux étaient seuls au monde.

Roger déboutonna sa chemise pour mieux sentir sa chair s'écraser sur la poitrine de Lilia qu'il dévêtit jusqu'à la ceinture.

Jamais encore il n'avait poussé plus loin l'audace. Il voulait la respecter jusqu'au mariage. Quand le désir était trop fort, il cramponnait ses mains sur les seins de Lilia, pour les occuper, pour essayer de les retenir afin qu'elles résistassent à la tentation de s'égarer ailleurs.

Mais à chaque fois une fureur aveugle s'emparait de lui, et ses doigts pesaient, pressaient jusqu'à ce que les ongles s'incrussent dans les chairs, comme s'il avait voulu pour dominer le désir en supprimer d'abord l'objet.

Il aurait aimé qu'elle se plaignît, quelle gémit sous la douleur. Mais faute de ne pouvoir lui donner davantage elle était heureuse de lui faire cette offrande muette, afin de lui donner plus de prix.

N'osant pas faire le premier pas, elle espérait qu'un jour il faiblirait et chaque fois son sexe inondé de désir attendait.

Les mains de Roger se détachaient toujours brusquement. Il rajustait vivement le corsage en entraînant Lilia hors de la ruelle.

- Je deviens fou ! va-t-en ! ordonnait-il en la repoussant

Chaque fois elle se demandait comment elle allait pouvoir apaiser les tiraillements qui le torturaient comme des pousses

de sève trop fortes dans des bourgeons, qui faute de soleil n'auraient pu éclater.

Et chaque fois, elle se contentait de rentrer chez elle en serrant les cuisses, afin de mieux garder le secret de sa chair insatisfaite, mais heureuse pourtant.

Ce soir là, sur sa chair les doigts de Roger se firent plus souples. Entre le pouce et l'index il prit délicatement le petit bout dont l'agressivité l'avait toujours intrigué. Puis il continua à caresser doucement. Au bout, au lieu de se crispier, une main se détacha pour se faufiler doucement jusqu'à la ceinture. Lilia qui sentit sur son fessier la jupe qui glissait, ne fit rien pour le retenir. Celle-ci li tomba sur les pieds cependant qu'à travers la soie de son slip rodait le désir nu et menaçant de Roger.

En un éclair elle réalisa. Elle réalisa que quelque chose d'important allait se passer. Un geste... le geste du mâle tant attendu, allait faire d'elle la femme de Roger. Il allait prendre son corps et régner sur lui en maître. Le mariage pour la femme, c'était ça. C'était cette espèce de mise au mâle officielle qui allait la livrer pour la vie entière aux caprices d'un seul maître.

Effrayée, elle comprit qu'elle n'avait pas voulu ça, et elle s'enfuit avec sa jupe sous le bras. Roger, qui n'avait pas bougé, figé par la honte d'avoir osé trop tôt, ou pas assez, il ne le savait pas, dut se résigner à faire aux étoiles une offrande silencieuse, alors que dans son oreille s'infiltraient de plus en plus rauques, les râles des chats de gouttières dont il put mesurer toute l'ironie.

Dans les jours qui suivirent, Lilia eût les nerfs ébranlés comme si après avoir échappé à un grave accident elle en était sortie indemne.

Roger eut beau tempêter, supplier tour à tour, son cœur restait fermé avec le même naturel qu'une porte blindée devant l'intrus.

Au : - je ne l'aime plus de sa fille, Madame Fivelli ne posa aucune question, ne fit aucune objection.

- Une mère voit, une mère comprend tout, disait-elle souvent à Lilia.

Alors voilà... cette mère que ses amies lui enviaient parce qu'elle était belle, jeune, gaie, cette mère qui comprenait tout, mais savait encore mieux pardonner, cette mère dont elle était si fière, cette mère unique puisqu'elle était la sienne, cette mère n'est plus.

Le déjeuner est terminé, Monsieur Crattin qui vient de noyer son chagrin dans quelques verres d'alcool est presque gai. Sa fille maintenant, c'est déjà du passé. Lilia qui n'a jamais beaucoup aimé son grand-père sait qu'elle est bien près de le haïr.

Dans le jardin des Loiseau, Monsieur Crattin regarde le soleil pour se donner des regrets. Pour cet homme, les regrets, à condition qu'ils changent sans cesse d'objet, sont la trame, le support de l'existence. Un regret chasse l'autre. Et toutes ses journées ne sont qu'une suite de :

- Ah, si j'avais su...
- V'la le soleil. J't'avais bien dit Lilia en revenant du cimetière que ça allait s'élever. Mais maintenant il est trop tard pour partir aux morilles. C'est d'la faute à c'te mère Loiseau. Si j'avais eu su j'me s'rai l'ved'tab plus tôt. T'as qu'à rentrer à la maison. Moi j'm'en va voir si la mère Sauvage a l'aurait pas une petite goutte de gnôle à m'offrir. A l'a ouvert une bouteille ça f'ra d'main huit jours. Ah ! mon ami a l'avait un d'ces bouquets ! J'espère qu'elle n'aura pas tout sifflé c'te vieille garce.

Lilia qui ne trouve rien à répondre s'éloigne, écœurée. Elle sait qu'elle ne pourra pas vivre longtemps avec ce vieillard imbécile. Mais où aller ?

Parfois elle a une pensée pour sa famille paternelle, les corses.

Comme disait avec mépris Madame Crattin quand elle vivait.

Son père, Ange Fivelli, mort des suites de la guerre alors qu'elle était dans sa cinquième année ne laissa aucune trace

dans ses souvenirs. Par contre le poil qu'il avait dans la main, toujours d'après les Crattin, n'ayant eu d'égal que sa bravoure à Verdun, le veuvage assura à Madame Fivelli une pension confortable. Ainsi le héros mort remboursa la dette qu'avait croquée le bandit vivant.

A partir de cette époque il n'y eut plus aucun contact entre les Crattin et les Fivelli dont tous les membres sans exception étaient des bandits.

Mais pendant bon nombre d'années, malgré la distance qui les séparait, les Crattin eurent bien peur qu'un Fivelli ne traversât la mer pour venir kidnapper Lilia. Précieux fardeau en vérité, mais dont personne ne pensa s'emparer. Et puis avec le temps et les souvenirs le danger parut s'estomper, et l'on ne parla plus jamais des Fivelli.

Aujourd'hui Lilia se souvient de cette période ou plutôt des récits que sa grande mère lui en faisait, un peu comme un conte fabuleux qui serait resté inachevé.

Si la guerre ne le lui interdisait pas, elle irait faire la connaissance de ces Corses, dont le sang qui bouillonne dans ses veines, elle l'a souvent soupçonné, s'y était infiltré plus généreusement que celui des Crattin. Les justes ! les sans reproches !

Ce désir qui la tourmente depuis l'enfance, et qu'elle n'a jamais osé exprimer de peur de déclencher la panique dans sa sainte famille ne pourra à son regret n'être satisfait qu'une fois la guerre terminée.

Reste la famille maternelle. Mais là, elle préfère ne pas y penser. C'est à son avis la seule façon d'effacer le souvenir des longues journées d'ennui qu'elle dut passer chaque année chez des cousins trop riches et trop bien élevés. Avant chaque départ, elle avait droit à la même leçon.

- Surtout ma chérie ne parle jamais avant qu'on t'interroge. Tu réponds toujours « oui cousine - merci cousine » pour le cousin, la même chose. C'est bien promis. Et puis tu seras bien sage. C'est important, tu penses, les cousins à héritage !!

Lorsqu'elle était tout enfant, elle ne comprenait pas très bien, mais le ton que sa grand-mère prenait l'impressionnait et pendant tout le séjour elle restait docilement sur une chaise, sans oser remuer.

Une fois, après la leçon, madame Crattin parla entre ses dents en s'adressant à elle-même, comme ça lui arrivait souvent, et elle dit « ceux là c'est comme les cochons, y f'ront du bien qu'après leur mort » ? Là non plus Lilia ne saisit pas très bien le sens de la phrase, mais elle en fut troublée et à partir de ce jour-là le charme fut rompu. Les séjours en famille lui devinrent de plus en plus pénibles, et Madame Fivelli dut faire bien souvent les gros yeux pour rappeler à sa fille qu'elle était dans un monde parfait dont la sérénité ne supportait pas d'être troublée, même par un jeu d'enfant.

Si Lilia n'a pas envoyé de faire-part pour annoncer l'événement, c'est pour la même raison. Le bonheur, la quiétude sont si fragiles que le malheur n'a pas le droit de les effleurer pour s'y réchauffer un instant.

Du reste – est-ce qu'un malade retrouve la santé en se frottant aux gens bien portants ? Certainement pas ! Alors ?

Un cœur meurtri, ça doit s'écarter, comme les microbes.

Et pourtant ... Elle se laisserait bien aller à des imprudences. Dans cette grande maison dont les murs ne renverront jamais

l'écho d'une voix qui ne s'élevait que pour répandre l'amour et la joie, elle se sent de plus en plus seule. Elle voudrait pouvoir se raccrocher à quelque chose, mais elle sait que comme le pendu qui écarte les bras trop tard, elle ne trouvera que du vide. Un cœur blessé c'est déjà de la mort. Ça ne peut attirer que les charognards.

C'est à peine si elle ose mettre le nez dehors. Souvent Suzanne Loiseau lui fait ses courses. Les rares fois qu'elle a été obligée de sortir elle a senti derrière chaque fenêtre des yeux scrutateurs à l'affût du gibier. Même les gens qui lui veulent du bien la regardent avec curiosité pour essayer de savoir comment elle supporte son infirmité.

Une fois chez le boucher, elle s'est trouvée avec Madame Hardy, la bonne âme du village qui s'occupe du patronage et des œuvres de Monsieur le Curé ;

- On ne te voit plus lui dit celle-ci. Il paraît que depuis l'enterrement tu n'es pas retournée une seule fois sur la tombe de ta mère. Il est vrai que les gens qui ne savent pas prier n'ont certainement rien à faire dans les cimetières. Qui aurait pu penser ça de toi le jour de ta première communion !

Encouragée à la pensée que la bouchère n'a jamais envoyé ses enfants au catéchisme, et de ce fait passe pour une rouge, elle répondit :

- Ma mère était trop jeune et trop belle pour que j'essaie de la retrouver autre part que dans les cœurs de ceux qui l'ont aimée. Quant à votre bon Dieu, si toutefois il existe, avec la provision de « paters » que lui fournissent des bigotes telles que vous, il peut se passer de mes prières.

- T'as raison Lilia, approuva la bouchère dont le franc-parlé fut de tout temps une arme infaillible contre ses ennemis qui ne pouvaient même pas pour se venger faire jouer la concurrence, puisque celle-ci dans le pays n'avait jamais existé.
- Mme Hardy, renchérit-elle, vot'religion avec tous vos prêchi-prêcha, j'crois bien qu'e s'adresse surtout aux riches. Ça leur passe le temps. C'est pourtant les travailleurs qu'en auraient l'pus besoin. Moi si j'avais été faire des prières au lieu de rester dans ma boutique, ce n'est sûrement pas vot'bon Dieu qui s'rait v'nu remplir mon tiroir-caisse. Quant aux morts, y vaut mieux les laisser dormir en paix. Plutôt que de toujours critiquer, vous feriez mieux d'vous d'mander c'qu'e va dev'nir c'te p'tite avec c'vieux grigou d'père Crattin. Vous qui parlez toujours de bonn's œuvres et d'charité ça s'rait l'moment d'en faire profiter.
- Madame Craveau, Madame Craveau s'exclama Madame Hardy qui depuis un moment suffoquait dans son col monté haut, vous avez la tête aussi dure que vos biftecks, et vous ne comprendrez jamais rien à la religion. Ceux qui ont la foi savent que le bon Dieu est toujours là pour leur venir en aide et leur montrer le droit chemin. Sans la foi, Madame Craveau....

La conversation dut certainement continuer d'autant plus que pour l'alimenter les bonnes langues ne durent pas manquer. Mais Lilia qui était servie en profita pour s'esquiver.

Avoir la foi ! Toute la journée cette question la préoccupa. Chez les Crattin, elle n'avait jamais été bien ardente. Si on

pratiquait, c'était par tradition de famille, et pour ne pas passer pour des rouges. Parce qu'on votait à droite, chez les Crattin. On est bourgeois ou on ne l'est pas. Et la fortune n'avait rien à y perdre. Du reste la lutte était devenue de plus en plus dure.

Les générations de Crattin qui s'étaient succédées depuis Louis-Philippe avaient dû mettre des crans de plus en plus serrés à leur ceinture. Mais ceci avec la tête haute, car jamais au grand jamais, et on pouvait le jurer sur l'honneur, aucun membre de cette illustre famille ne s'était compromis à travailler.

Ainsi si les Crattin Louis-philippards avaient pu vivre aisément des revenus de leurs revenus, de Crattin en Crattin et de gradin en gradin, on en était arrivé en 1940 à ce que le capital en soit bientôt réduit à l'état de souvenir. Madame Fivelli avait donc pu se dégager petit à petit de toutes ces obligations bourgeoises qui ne servaient plus à rien. Encouragée par sa fille, elle avait fini par voir de plus en plus rouge.

Ce jour là pour un peu Lilia aurait regretté. Cette foi qui déplaçait des montagnes, peut-être aurait-elle pu la sauver. Mais on ne peut pas se forcer à croire.

Les premiers temps qu'elle allât au catéchisme, elle y avait cru à ce Dieu de clémence. C'était toujours avec des yeux émerveillés qu'elle écoutait l'abbé Grégoire. Celui-ci pour impressionner l'auditoire et pour créer l'ambiance n'oubliait jamais lorsqu'il parlait de distribuer, entre deux dents gâtées, qu'il gardait sûrement par astuce, une pluie de postillons, lesquels dans son esprit devaient remplacer l'eau bénite.

Ainsi encensé, abreuvé par cette liqueur divine, le cœur des enfants se dilatait pour recevoir ce Dieu d'amour, qu'ils se

représentaient assis sur un nuage, uniquement préoccupé à faire sur la terre la pluie et le beau temps, et à distribuer ses rayons d'or aux hommes de bonne volonté. A cette époque, plusieurs fois au cours de la journée, Lilia faisait une prière pour remercier le Seigneur de ses bienfaits. Peu à peu, enhardie par sa grande bonté et confiante en son pouvoir, elle n'avait pas résisté bien longtemps à lui demander une faveur.

- Demandez et vous recevrez, disait toujours monsieur le curé.

-

C'était pendant le mois de Marie, sa maman lui avait fait une belle robe d'organdi. Toute la semaine il avait plu. Le samedi soir en revenant de l'école sous son capuchon qui ruisselait, elle avait dit en levant les yeux au ciel, avec toute la ferveur de son petit cœur d'enfant.

- Mon Dieu faites qu'il fasse beau dimanche, pour que je puisse aller vous voir avec ma belle robe blanche.

Et sa prière avait été exaucée

De plus en plus émerveillée par ce Dieu sans oreille qui entendait tout, elle avait pris l'habitude de lui confier ses petits désirs et ses grosses peines. Ainsi pendant près de deux ans elle avait pu vivre dans une sérénité parfaite, un peu comme devaient le faire les anges du paradis.

Puis, alors qu'elle se réparait à souffler ses dix bougies, sa grande mère était tombée malade, et elle avait dû sauter l'an sans que personne parût s'en être aperçu. Le docteur Purget était venu et revenu. Mais Lilia qui savait que l'homme de science n'était rien à côté du bon Dieu, passait toutes ses récréations en prières et en supplications.

- Mon Dieu, ne prenez pas grand-mère. A son âge que pourriez-vous en faire ? Et moi je suis si contente de l'avoir près de moi.

Un jeudi matin en revenant du catéchisme, elle avait trouvé la chambre de sa grand-mère fermée à clé, et sa maman qui avait l'air très soucieuse lui avait recommandé de ne pas faire de bruit. Dans l'après midi des cousins de Paris qui étaient venus aux nouvelles l'avaient emmenée prétextant que Madame Fivelli fatiguée pourrait mieux s'occuper de sa mère. Mais quelques jours plus tard lorsque les cousins l'avaient ramenée, sa maman portait une robe noire et la chambre de sa grand-mère était vide. On avait eu beau lui expliquer que c'était un grand honneur pour la famille, et une grande chance pour sa grand-mère d'avoir été rappelée auprès du bon Dieu, elle avait eu bien du mal à se remettre de ses deux déceptions.

Non seulement elle avait perdu sa grande mère qu'elle aimait, mais aussi un ami, puisque celui ci n'écoutait plus ses prières. Monsieur l'Abbé qui la citait toujours en exemple pour sa bonne tenue à la messe et pour l'intérêt qu'elle portait à tout ce qui concernait l'instruction religieuse, avait dû se déranger plusieurs fois pour s'entretenir avec madame Fivelli du comportement de sa fille.

Indiscipline, distraction, essaie de corruption sur l'entourage. Toutes ces graves questions avaient été longuement commentées à plusieurs reprises, sans que Monsieur l'abbé pourtant éclairé par les lumières de l'au-delà réussît à en trouver la raison, pas plus que le remède.

Madame Fivelli qui attribuait ce revirement à l'approche de la puberté, pour laquelle dans la famille, les femmes avaient

toujours marqué une certaine précocité, prêtait une oreille assez distraite aux récriminations de M. l'abbé.

Aussi finit-elle par lui dire qu'il ne fallait pas trop en demander à une enfant, d'autant plus que sa fille qui continuait d'être première en classe, avait somme toute fait un choix judicieux, puisque les études lui serviraient plus tard.

Que celui-ci à moins de se faire nonne en effet ne servait pas à grand-chose, ce qui serait donc le cas pour LILIA. Elle avait cru bon de préciser qu'elle s'en réjouissait fort, puisqu'à son sens si le Dieu nous avait donné des organes, il ne fallait pas en faire fi, et qu'en cela au moins dans la famille on n'avait jamais manqué d'honorer le seigneur. C'était clair net et précis, et Monsieur l'abbé n'avait plus qu'à s'incliner avec un :

- sur ce, Chère Madame, un peu pincé

Madame Fivelli qui l'avait laissé partir, s'était aperçue que même sa soutane en avait été froissée.

Quand le plus grand vent de la tempête avait commencé à se calmer dans le petit cœur de Lilia, ça n'avait pourtant pas été la bonne volonté, ni le doigté qui lui avaient manqué pour tenter un rapprochement avec le bon Dieu. Prenant soin de ne pas le brusquer, pensant qu'il pouvait être fatigué, elle s'était contentée de lui demander des petites choses, mais hélas sans grand résultat.

La coquetterie étant sa plus grande faiblesse, on ne pouvait pas encore l'appeler péché, étant donnée, l'excuse de son innocente jeunesse, ses problèmes les plus pressants étaient presque toujours basés sur des histoires de pluie et de beau temps. Ainsi le plus qu'elle avait obtenu dans ce domaine avait été une heure de trêve un dimanche, tout au long duquel elle avait attendu le soleil pour étreindre une robe

blanche imprimée de petits bateaux rouges et bleus, la première robe de couleur que sa mère lui avait faite après la mort de sa grand-mère.

Jusqu'à cinq heures de l'après-midi la pluie n'avait pas cessé et on était en plein été.

Heureusement Madame Fivelli avait profité de l'éclaircie pour enfiler la robe à sa fille, et l'envoyer chercher des œufs à la ferme la plus éloignée. Pour faire durer le plaisir Lilia avait pris le chemin des écoliers en cheminant lentement et en ayant soin de remuer son petit derrière pour faire soulever les volants. Comme la fermière était restée béate d'admiration, elle s'était sentie obligée de faire quelques tours sur elle-même, tout doucement, avec les bras en croix pour qu'aucun détail ne risquât de passer inaperçu. Quand la fermière avait dit :

« je suis sûre que c'est encore ta maman qui t'a fait cette belle robe.....On peut dire qu'elle a des doigts de fée »

Alors Lilia avait compris qu'elle pouvait s'arrêter de tourner, et elle avait éclaté de rire, tant sa joie était immense. Puis elle avait vite porté sa main devant sa bouche, en l'écartant vite comme pour s'excuser de ne pas garder son sérieux dans une minute aussi grave.

Si elle avait été contente de faire admirer sa belle robe, elle avait cependant bien été forcée de convenir que toutes ses tentatives de réconciliation avec le bon Dieu échouaient les unes après les autres. Aussi en avait-elle fini par conclure que celui-ci quoiqu'on en dise préférait passer son temps à danser la capucine avec les anges ou bien à faire des câlins avec la Sainte Vierge, plutôt que de s'occuper de ce qui se passait sur la terre.

Du reste à cette époque ce n'avait pas été le seul problème d'importance qu'elle avait dû démêler avec le ciel et ses serviteurs. Toutes ses déceptions en pleine tourmente de sa

onzième année l'avaient incitée à faire un retour en arrière et à méditer sur tout ce qu'on lui avait enseigné. Au temps où elle se complaisait encore dans de longues conversations avec l'au-delà, elle avait fortement été impressionnée par une colère de monsieur l'abbé. Celui-ci qui avait surpris plusieurs enfants dans les cabinets avait préféré ne pas citer de noms, mais il avait fait avec la plus grande gravité un long sermon. Seulement devant la teinte pourpre qu'avait pris son visage, les regards avaient marqué plus de stupéfaction que de compréhension. Si bien que le Saint homme se faisait un devoir de terminer les séances de catéchisme par le même sermon en l'imageant à chaque fois d'un tas de symboles pour essayer de défricher les cervelles de ces campagnards attardés.

Comme quelques jours après l'événement certains de ses petits camarades frappés par la rougeole avaient dû s'aliter, elle avait été persuadée que c'était sûrement un châtement bien mérité. Enfin à force de ruminer, poussée par le désir de s'instruire autant que par la curiosité, elle avait fini par entrevoir la nature du péché qu'il fallait tant redouter.

A partir de ce jour-là, pensant qu'entre la gourmandise et le mensonge et tant d'autres péchés, c'était tout compte fait le plus facile à éviter, elle avait laissé le soin à sa culotte d'éponger la dernière goutte de pipi qui reste toujours en suspens après le petit besoin, consciente qu'elle était alors d'avoir à ignorer jusqu'à la fin de ses jours cette partie, la plus vile de sa personne.

Le bébé cet ange qui pisse aussi délibérément dans ses langes, vient au monde avec le mépris de cet organe. C'est ensuite au fur et à mesure qu'il prend conscience que le

démon s'empare de lui, et vient se placer dans sa partie la plus sale. Toucher le pipi c'était toucher le démon.

De fil en aiguille voilà où les sermons de Monsieur l'abbé avait entraîné une cervelle fragile de huit ans. Elle avait été si impressionnée que l'hiver elle préférait se promener avec son fond de culotte empesé plutôt que de risquer de se coller le démon au bout des doigts. En grandissant, effrayée, elle le sentait qui grandissait aussi. Il était là à lui tourmenter le pipi jusqu'à la réveiller la nuit. Heureusement un jour, à quelques temps de sa première communion, elle devait avoir onze ans passés Monsieur l'abbé s'était laissé aller à une imprudence. Il avait dit :

« Le démon, c'est comme le ver dans le fruit. Le ver s'attaque au plus beau, le démon aussi »

Elle venait d'être jeune fille, comme lui avait dit sa mère. Sa poitrine poussait à vue d'œil, elle était petite mais bien faite, enfin, elle promettait d'être un beau fruit. Loin de l'effrayer cette constatation l'avait au contraire aidé à braver le destin.

De pécheresse repentante, elle s'était sentie victime d'une injustice où le bon Dieu à son sens était plus responsable que le démon.

Cette déduction venant s'ajouter à ses déceptions elle avait été tentée de tout envoyer promener, le bon Dieu, le démon, le curé avec ses sermons.

Mais il n'est pas si facile de faire craquer d'un seul coup la chrysalide bourgeoise, surtout quand elle a été alimentée pendant de longues années avec des principes aussi sordides que ceux de la chrétienté.

L'hygiène cependant s'en était améliorée, voire même raffinée. Au début elle ne se hasardait jamais à mains nues dans les régions jusqu'alors proscrites. Quand ses doigts s'y

égarait c'était toujours à travers le pilou de sa chemise de nuit, le gant de toilette, ou pour le moins trois épaisseurs de papier de soie.

Si le petit poussin sort de sa coquille, s'ébroue, fait quelques pas et enfin se met à courir battant des ailes, pour Lilia, ça n'était pas aussi facile. D'abord étonnée de ne pas sentir sur ses épaules la sentence de l'au-delà, telle une rougeole, un bras cassé ou quelque autre torture qui l'eût forcé à expier, elle s'était enhardie peu à peu à donner des coups de bec de plus en plus violents dans la pâte que monsieur l'abbé avait si bien modelée. C'était ainsi que peu avant sa première communion elle s'était fixé une épreuve afin de se libérer complètement.

Mais pour cela il lui avait fallu trouver un cobaye qui était tout indiqué en la personne de Rose.

Rose n'était autre que sa petite voisine Suzanne Loiseau. A l'époque Lilia l'appelait toujours Rose, pseudonyme que celle-ci s'était choisi pour faire plus grande dame au cours de certains jeux.

A part quelques taloches qu'elle avait reçues de ses mains rugueuses, au cours des rares crises que leur amitié avait connu, Rose lui était tout asservie. De par le droit d'aînesse d'abord. Lilia avait six mois de plus qu'elle.

Je suis née aux asperges disait Rose quand on l'interrogeait. Comme Monsieur l'abbé elle s'exprimait par symboles. ça avait au moins cet avantage que les gens restaient bouche bée, et lui fichaient la paix et ça stoppait toutes les questions idiotes que les grandes personnes ont toujours sur le bout de la langue pour torturer les enfants.

« Alors ma chérie.... Comment t'appelles-tu ? Est-ce bien dans un chou que ta maman t'a trouvée ? »

Les citadins qui entrevoyaient dans sa réplique une allusion malsaine battaient en retraite, l'air pincé. Mais les gens du cru comprenaient qu'elle était née au mois de mai et qu'elle était une vraie fille du pays faite de cette bonne terre qui la nourrissait en même temps que les asperges, fierté locale connues à cent lieues à la ronde pour leur saveur et la finesse de leur chair.

« Tu sais pourtant que tu n'es qu'une bête » lui disait tout le temps sa mère. Lilia, qui aimait beaucoup Rose, trouvait que c'était injuste et qu'il fallait au contraire beaucoup de malice pour avoir trouvé cette réponse qui comme par un coup de baguette magique avait le don de décourager tous les curieux.

Quoi qu'il en fût, elle avait fini par croire sa mère. Ca l'avait rendue humble, et de ce fait pleine d'admiration pour Lilia. Elle avait parfois des crises qui duraient peu, mais ou toute son amertume sur la vie dont elle entrevoyait l'injustice se manifestait par des piques à l'égard de son amie.

« Toi t'es riche ! » lui lançait-elle, ou bien
« T'as d'la chance tu vis de tes rentes, plus tard tu feras la dame ! »

C'était plutôt le ton qu'elle y mettait qui la peinait, sans quoi Lilia trouvait ce qu'elle disait assez vrai.

Ainsi consciente de sa supériorité, et certaine de la docilité du cobaye, elle avait choisi pour exécuter son projet un dimanche ensoleillé d'avril. Elle commençait à apprécier la

propreté et elle savait que ce jour là, la mère de Rose profitait de l'eau de lessive qui lui restait du samedi pour y faire tremper toute sa famille. Sa blonde amie sortait de cette marinade toute fraîche éclosée, et là encore, Lilia trouvait qu'il lui fallait beaucoup de finesse pour avoir choisi ce nom qui lui allait si bien. C'était ainsi que main dans la main, en compagnie de Monsieur Crattin, elles étaient parties dans les bois.

« *J'm'envas aux morilles* » disait celui-ci plein d'entrain aux gens qu'il rencontrait.

C'était en effet la saison et il avait beaucoup de flair pour les dénicher.

Pendant qu'il les cherchait avec cette patience obstinée particulière aux paysans, les enfants gambadaient dans son sillage sans cependant trop s'éloigner. A cette époque de l'année la terre encore humide des dernières giboulées exhale avec les premiers rayons de soleil du printemps une odeur encore plus forte que Lilia prenait plaisir à respirer.

Quand son grand-père après avoir posé sa canne et sa musette au pied d'un chêne avait commencé à défaire ses bretelles, elle avait compris que le moment qu'elle attendait était arrivé.

« *Bouge pas d'là Lilia... J'vas poser culotte* » avait précisé Monsieur Crattin en s'éloignant. C'était un rite auquel il ne faillait jamais. Sa manière à lui d'honorer cette nature qu'il aimait tant. Comme une espèce de bristol de reconnaissance qu'il aurait déposé.

C'était ainsi qu'en même temps que la culotte de Monsieur Crattin, celle de Rose était tombée.

C'était la première fois qu'elle voyait un derrière. Dieu qu'il est beau s'était-elle exclamée, les yeux fixés sur les petites

fesses de Rose qui dépassaient d'un corset à baleines comme deux ballons trop gonflés. Habituee aux excentricités de son amie et à ce qu'elle prenne l'initiative de tous les jeux, Rose se laissait faire, inerte. Il y avait bien un peu d'anxiété dans son regard quand au bout d'un moment elle avait osé demander :

« *Quoiqu' c'est qu'tu m'fais ? Tu d'viens cinglée ?* »

« *J'suis l'docteur. Laisse-toi faire ! t'es malade !* » avait répondu Lilia pour la rassurer. Et elle avait commencé à lui tripoter le pipi avec une branche. Elle en avait ressenti un vague plaisir, en même temps que du dégoût. Cette plaie ouverte encore plus rose que n'était Rose l'intriguait, elle la trouvait laide, si bien qu'elle avait fini par lui planter la petite branche dans le derrière tout comme une décoration qu'elle aurait posée là pour marquer sa préférence.

« *Laisse-moi, tu m'fais mal. J'vas l'dire à ta mère* » avait enfin menacé Rose.

Lilia savait qu'elle n'oserait pas. Mais elle entendait des craquements. Il était temps de reculotter Rose devant Monsieur Crattin qui arrivait. Celle-ci toute rougissante s'était accroupie pour cueillir des pervenches, Lilia la regardait, à la fois heureuse et inquiète. Encore toute troublée par son audace, elle se demandait si elle n'avait pas été trop loin ? Et tout au long de cette journée dominicale, elle avait attendu, l'échine courbée. Puis comme dans les jours qui avaient suivi rien ne s'était passé, peu à peu celle-ci s'était redressée et d'un coup la chrysalide s'était brisée.

Enfin toutes les histoires de Monsieur l'abbé étaient allées définitivement rejoindre les légendes des loups-garous et des bonnes fées. Ainsi libérée et heureuse, elle aurait aimé répéter cette petite séance avec Rose comme une cérémonie commémorative au cours de laquelle elle aurait planté non

pas un rameau mais un petit drapeau comme ceux que l'on voit aux fenêtres des républicains le jour du 14 juillet. Mais l'opportunité ne s'était pas présentée. Comme dans quelques mois plus tard madame Fivelli installait sa fille dans un internat où ni Dieu ni diable n'avaient leur entrée, le problème religieux s'était trouvé définitivement réglé.

Ainsi Lilia n'espère plus rien, ni des hommes, ni des belles histoires sur lesquelles ceux-ci brodent depuis l'éternité pour se donner le courage de lutter. Les journées tout au long desquelles elle essaie de se trouver une raison de vivre sont de plus en plus creuses et monotones. Elle ne doit pas compter sur monsieur Crattin pour les agrémenter. Depuis que sa fille n'est plus là pour le guider celui-ci se laisse aller au gré du vent comme un rosier sans tuteur. Presque chaque soir il rentre en chantant, le chapeau de travers, l'œil brillant.

Ainsi Lilia a-t-elle pris la décision de quitter cette maison dans laquelle un passé récent trop joyeux la hante et lui fait ressentir la froideur de l'heure présente. Et puis elle veut fuir ce pays où tous les gens qui connaissent sa blessure éprouvent un plaisir quasi sadique à la lui faire toucher du doigt pour la creuser chaque fois davantage.

Paris, ce désert grouillant, où tous les gens qui ne pensent qu'à courir regardent sans voir. Ce Paris affairé lui paraît tout indiqué. Si Lilia hésite encore un peu, ce n'est pas par lâcheté, mais à cause des événements. Les Allemands profitent du printemps pour faire comprendre aux Français que la guerre n'est pas un match de football qu'on dispute entre deux frontières.

Du salon dont les fenêtres s'ouvrent sur la route nationale, Lilia regarde le défilé lamentable et permanent des réfugiés de l'Est. On dit que si ça continue comme ça, les parisiens devront bientôt en faire autant.

Depuis quelques heures la maison est moins vide. Monsieur Crattin y a installé une famille de Lunéville, les Klein, qui n'avaient pas le courage d'aller plus loin.

« Dans c'coin avec les fridolins, y sont dans l'pétrin »

dit Monsieur Crattin à sa petite fille. Puis il a ajouté :
« *C'est de boulangers, y doivent avoir des moyens. Si j'avais eu su j'leur aurais demandé quelque argent d'plus* »

Lilia n'a pas répondu, mais elle s'est précipitée pour offrir à ces infortunés une hospitalité un peu moins intéressée. Maintenant Lilia se sent mieux. Ces quelques instants pendant lesquels elle a dû se pencher sur la misère d'autrui lui font oublier sa propre peine. D'avoir vu renaître sur ces visages apeurés et fatigués la petite lueur encore vacillante, son cœur s'est réchauffé. de l'espoir.

Deux semaines se sont écoulées M. et Madame Klein se sentent tout à fait reposés. Cent dix ans à eux deux, fortune faite. Pour un peu ils prendraient goût à ces vacances forcées, s'ils pouvaient en oublier la cause.

Mais les Allemands ne laissent aucun répit. Le mois de juin qu'on vient d'entamer commence mal.

Depuis l'aube une fumée opaque s'étend sur toute l'Île de France. La nouvelle s'est répandue aussi vite que la fumée : A Rouen les réservoirs d'essence ont été bombardés.

Dans le jardin des Crattin, les Klein et Lilia regardent avec inquiétude le ciel noir qui laisse prévoir des jours encore plus sombres.

Personne n'ose exprimer ses craintes, mais on voit sur les visages la peur du lendemain. Cette terreur muette est encore alimentée par le ronflement lancinant des moteurs.

Sur la route nationale, les voitures roulent maintenant pare-choc contre pare-choc. Au défilé des réfugiés sont venus s'ajouter maintenant les convois militaires.

Chacun conscient du danger qui plane sur la France, n'a plus d'autre préoccupation que celle de sauver sa peau.

C'est Monsieur Crattin qui rompt le silence le premier. Assis sur un banc qu'il occupe à lui seul, le torse en avant, un observateur attentif serait frappé par deux choses : la tête de Monsieur Crattin et celle d'un chien qu'il encadre avec ses deux jambes.

C'est incontestablement la tête du chien la plus préoccupée.

- « *Quand Noiraude r'nif' com'ça avec l'nez en l'air, c'est qu'y a quéqu'chose* », déduit Monsieur Crattin avec conviction.

- « Bah ! c'est p't^tt' quéqu'un qui rôde l'long d'la grille »,
pis se ravisant :
- « va donc voir Lilia »

Elle s'exécute mollement. Elle n'aime pas obéir à son grand-père. Mais à peine a-t-elle fait un pas qu'un drelin timide fait aboyer le chien.

-« Allons, va donc ! » S'impatiente Monsieur Crattin. Cette fois, elle se précipite pour aller ouvrir.

La grille qui s'écarte laisse apparaître une toute jeune femme endimanchée dans une élégance tout à fait provinciale.

Lilia étonnée bredouille un : Marie-Ange ? Interrogateur, oubliant d'introduire la visiteuse ;

- « Mais bien sûr c'est Marie-Ange » répond celle-ci sans cesser d'avancer.
- « J'ai donc tellement changé ? »
- « Non ! »
- S'empresse Lilia, quelque peu troublée
- « Mais je suis surprise de te voir là, alors que je te croyais à Bordeaux ; et puis il faut l'avouer, maintenant tu fais très femme d'officier »
- « Je t'en prie, ne me parle pas des officiers. En ce moment je préférerais que Jacques soit marchand de soupe ou boutiquier » répond Marie Ange avec une assurance un peu forcée, qui à du mal à persuader. « depuis quatre mois, il est à la chasse de nuit de Paris, aussi pour être prêt de lui, je suis revenu chez maman »

Monsieur Crattin intrigué par cette conversation qu'il n'arrive pas à suivre à distance s'est approché.

- « *J' vois que j'm'étais pas trompé, Vous êtes ben la fille à Mam' Leprince, même qu'y a 4 ans vous avez épousé un aviateur. Comment qu'ça va vot'mère à Melun. A'la toujours son magasin ?*

-

Marie Ange sait combien il est difficile d'arrêter M. Crattin quand il est lancé, mais elle essaie de couper court.

« Elle va bien merci, merci, » répond-elle vivement. Mais vous m'excuserez, je suis assez pressée.

« Vous n'êtes pas revenue ici pour rester, Sul 'pas d'la porte. Entrez donc ... invite-t-il en prenant Marie Ange par le bras.

« Non, non je m'en vais tout de suite dit celle-ci en freinant le pas. Je suis ici en réalité pour voir Lilia, nous avons été mis eu courant par le Docteur Purge du malheur qui vous frappe »

« Ma pauvre fille ! ma pauvr' Louise ». Monsieur Crattin a repris sa rengaine en même temps que son mouchoir.

« Je sais c'est dur, surtout aussi brusquement. Mais enfin quoi qu'on dise... quoi qu'on fasse... Alors maintenant mieux vaut penser au présent pour essayer de sauvegarder l'avenir », s'impatiente Marie-Ange.

- L'heure est grave M. Crattin. Dans quelques jours les Allemands seront à la Loire. Mon mari qui en a la certitude m'a dit qu'il fallait fuir à tout prix. Lilia a son permis, elle est seule maintenant. Je suis sur qu'elle ne refusera pas de nous servir de chauffeur. S'il n'y avait que ma mère et moi, j'aurais certainement hésité, mais il y a un bébé de neuf mois, je n'ai pas le droit

A chaque fois qu'il se retrouve devant un problème important M. Crattin se mouche un grand coup. C'est certainement ce qu'il trouve de mieux pour s'éclaircir les idées.

Comme toujours Lilia n'en fera bien qu'à sa tête répond-il avec toute la gravité qu'il sied. Mais pour c'qu'à fait ici vaudrait ben mieux qu'a parte avec vous. Mois aussi j'aurais pu m'en aller. Ce n'est pas les occasions qui m'ont manqué. Mais les « frisés » y m'font pas peur, j'ai encore des fourches qui rouillent dans un coin.

Pendant que Monsieur Crattin continue sa fanfaronnade, Lilia s'est échappée faire sa valise.

Madame Leprince et Marie-Ange ne sont pas des personnes avec lesquelles elle a beaucoup sympathisé. Madame Leprince et Madame Fiorenti se rencontrèrent pour la première fois dans le salon d'attente du Docteur Purgé, voilà une dizaine d'années. Celui-ci à l'époque calmait les aigreurs de l'une et les coliques de l'autre.

Ayant eu grand plaisir à parler de leur grand côlon et de ses nécessités, ces dames éprouvèrent le besoin de se revoir autre part. Entre deux coliques, une amitié était née. Ces rendez-vous par la suite eurent presque toujours comme décor le magasin de confection de Madame Leprince. Ce fut là que plusieurs fois lorsqu'elle était en vacances Lilia rencontra Marie-Ange. celle-ci de quatre ans son aînée marqua toujours ses distances. puis lorsque la différence d'âge commença à moins marqué, Marie-Ange se maria.

Si Lilia n'est pas emballée à la pensée d'avoir à supporter pour une période indéterminée la compagnie de ces dames un peu guindées, elle est cependant heureuse de pouvoir se rendre utile. Son expérience avec les Klein lui a laissé entrevoir que c'était peut-être là un sens heureux à donner à la vie.

Une valise dans chaque main, son violon sous le bras Lilia est embarquée

- T'as donc envie de jouer du violon dans les cours, lui a dit Monsieur Crattin en guise d'adieu. On ne sait jamais à répondu Lilia, de toute façon ici personne ne s'en servira, je préfère l'emporter.

A côté du mécanicien que Marie-Ange à engagé pour faire l'aller et retour Melun-Coucourés, Lilia s'initie aux caprices de la 8 CV Fi

Avec cette peur que les petits bourgeois ont de manquer, le soir même la voiture est bourrée des objets les plus hétéroclites. Demain à l'aube, Lilia devra se lancer dans le cortège.

On lui a dit : foncez.... Elle fonce. Elle double même les convois militaires.

En 14 on lançait à Verdun ! En 40 on a plus d'élan, on crie à la Loire ! On pourrait dire à l'eau pour beaucoup, que ça ne changerait rien et que ça serait plus vite fait.

Enfin arrivée à la Loire, c'est-à-dire sur la rive opposée, elle a le droit de souffler. Pour ces deux dames qui ne sont pas sportives, c'est le moins que l'on puisse en dire, elle fait figure de héros. Elle est époncée, frictionnée comme un maillot jaune. En fait elle l'a bien mérité. La chaleur est accablante et depuis Melun elle est assise sur une couverture de laine qui enveloppe l'argenterie.

A partir d'Étampes, avec le poids de son corps, les fourchettes ont commencé à percer et n'ont pas cessé de lui piquer le derrière. Ne prenant pas plaisir à la douleur, plusieurs fois elle a été tenté de sa plaindre à ces dames, mais elle s'est rappelée à temps que celles-ci ont des racines

en Beauce où il est fréquent de faire avancer le bétail à coups de fourches,

Aussi en a--elle déduit que ces instruments de torture, ne fût-ce qu'à titre symbolique avaient été placés à bon escient pour la faire avancer plus vite.

Elle n'a donc que la ressource de localiser cette aspérité au milieu de ses fesses. là, bien coincée la bosse qui est venue se terminer entre ses cuisses lui a procuré au début une sensation très agréable, mais peu à peu c'est devenu un véritable supplice. qui lui est monté à la tête et lui a donné beaucoup à penser. Il y a bien longtemps que son corps ne l'a pas tourmentée à ce point. Et puis jusque là, il ne se manifestait toujours qu'à la manière d'un gourmand qui se met à saliver devant son plat préféré. Aussi a-t-elle été surprise de le sentir battre la breloque au contact de quelques fourchettes. Même si celles-ci sont en argent, ça n'est certes pas là une raison suffisante. Elle a été aussi étonnée que si elle avait vu s'activer le balancier d'une pendule qui n'aurait pas été remontée. Les plaisirs du corps....

Depuis son deuil elle a cessé d'y penser mais maintenant elle est bien près d'entrevoir là une seconde raison de vivre. La seule qui soit censée. La voilà donc avec le derrière en furie sur ses jambes écartées devant ces dames bien pensantes. Elle aimerait bien pouvoir leur expliquer, mais elle sent bien que ce n'est pas le genre.

Mais Madame Leprince qui vient de regarder les yeux effarés de son chauffeur se précipite sur l'eau de mélisse. Au même instant, de regarder ces deux femmes maigres avec leurs lèvres pincées, leurs cheveux bien tirés, Lilia est complètement dégrisée.

Marie-Ange vante aussitôt les bienfaits de l'eau de mélisse, et Lilia est encore complimentée, congratulée.

Somme toute elle est assez satisfaite d'avoir accepté cette aventure.

L'exode qui pour beaucoup est une catastrophe a fait à son chagrin une diversion bénéfique. Elle n'est plus l'orpheline effondrée, mais le héros de la Loire. Ses amies ont fini par l'en persuader.

Mais soudain ces dames réalisent qu'elles ne savent plus où aller. La Loire pour elles ce n'est pas suffisant. Il faut aller plus loin... Encore plus loin. C'est alors qu'elles se souviennent de M. Madame Dagande. Madame Dagande est la mère d'une voisine de Madame Leprince. Tous les ans quand elle venait voir sa fille, elle ne manquait jamais au cours de son séjour de dire à ces dames, avec un accent chaud, accueillant, du midi. " Madame Leprince il faudra venir à Coucores avec votre famille. Vous verrez c'est un charmant petit village dans le Lot. J'ai une grande maison qui s'ouvre sur une belle terrasse, dans la rue principale. L'été toute la façade disparaît sous la vigne vierge et l'on ne voit plus que les portes avec leurs belles ferrures etc.etc".

Et ces dames de se regarder, les yeux brillants de toutes leurs espérances, se demandant comment elles n'avaient pas pensé plus tôt à ce havre de salut dont les portes à n'en pas douter, rien qu'à leur vue allaient s'ouvrir à deux battants sous le poids de leurs riches ferrures.

Lilia pense qu'il serait opportun de profiter de cette euphorie pour prier ces dames de retirer les trésors de famille qu'elles ont cru bon de placer sous ses fesses.

Mais à peine a-t-elle ouvert la bouche que Madame Leprince qui vient de voir briller les fourchettes se précipite en précisant.

- Mon petit, maintenant que tout danger semble écarté, ça n'est plus nécessaire de fatiguer la voiture à rouler si vite.

L'argenterie remise en sûreté, Madame Leprince met le sucre et l'eau de mélisse à sa portée, et tout le monde remonte dans la voiture.

La campagne française en ce mois de juin 40 est superbe. Le soixante au compteur qu'elle ne doit plus dépasser sur des routes devenues désertes lui permet de se laisser aller et elle se reprend à rêver.

Elle repense à son corps, ce corps qu'elle a failli oublier. Ses expériences amoureuses jusqu'à maintenant n'ont jamais été très poussées. La seule qui l'ait un peu initiée est celle de Roger Ardouin. Les autres Des petits flirts, des baisers à l'envolée ou lorsqu'elle était en pension des élucubrations poétiques hélas toujours épistolaires. Bientôt son corps va réclamer autre chose, elle le pressent.

Mais voilà un carrefour, un carrefour qui va dévier le cours de ses pensées

Que doit-elle faire ? Doit-elle tourner ? Elle glisse un regard interrogateur vers Marie-Ange qui fait le guide. Celle-ci somnole à son côté. Tant pis elle fonce tout droit, puis regarde encore Marie-Ange avec les yeux fermés, une bouche ramollie par le laisser aller. Ce visage alangui est plus humain, plus près de la vérité. Il lui rappelle celui de Nelly... Le baiser de Nelly...Ce premier souffle d'amour sur sa chair à vif d'adolescente.

C'était un soir au dortoir de la pension. Une dizaine de jeunes filles venaient de défiler. Le concours était terminé. Elles avaient toutes entre douze et quatorze ans. A part chez quelques retardataires les poitrines devenaient agressives et les ventres commençaient à s'estomper à l'avantage des derrières qui s'arrondissaient. Au fur et à mesure que les nudités s'habillaient, les pudeurs disparaissaient, fières que ces demoiselles étaient alors d'exhiber des triangles féminins tout neuf au dessin pourtant encore bien incertain.

Pour suivre cette évolution de près, chaque fin de mois, il y avait un concours de "gazon". Les honneurs revenaient au plus fourni au mieux entretenu. La gagnante voyait alors sa chevelure ornée d'un énorme nœud de soie rouge qu'elle portait fièrement jusqu'au concours suivant.

.A elle aussi incombait la charge de s'occuper de la concurrente la plus défavorisée et dont le semis chaque soir faisait l'objet de soins particuliers, ratissage et arrosage.

Lilia qui commençait à trouver le jeu monotone, surtout depuis qu'une petite juive l'avait détrônée, trouva très astucieux ce soir là de se coller les postiches de sa grand-mère qui n'en avait certainement pas fait le même usage et les conservait précieusement dans un placard.

Mais le jury ne comprit pas la plaisanterie. Elle fut jugée et condamnée. On parla d'abord de la tondre sur-le-champ pour la punir par où elle avait péché, mais comme on ne trouva pas d'instrument et que chacune voulait sa revanche, il fut décidé qu'on s'attaquerait aux cheveux afin que chaque concurrente coupât sa petite part.

Comme elle tenait plus à son "gazon" qu'à ses cheveux, elle regardait avec bonne humeur le défilé de ces demoiselles qui étaient heureuses de se payer sa tête.

La séance allait juste commencer quand Nelly, une grande de dix sept ans fit son entrée dans le dortoir. Elle avait un visage arrondi, de grands yeux bleus et de longs cheveux dorés. Son regard méprisant se promena sur toute l'assemblée, puis elle fonça sur Lilia.

- Elles t'en veulent parce que tu es la plus belle, lança-t-elle à l'adresse de ces demoiselles. Et elle posa doucement une main sur le "gazon" de Lilia.

Sa bouche s'égara un instant vers l'oreille en effleurant par petites touches la chair très tendre qui se hérissa aussitôt de bien-être et de timidité. Puis elle partit vivement. Lilia toute troublée la laissa s'en aller et en la regardant s'éloigner, elle se dirigea vers son lit avec la tête d'un pur-sang, auquel on vient d'enfoncer le fer rouge de la marque.

A partir de ce soir là, elle ne participa plus jamais au concours de "gazon". Les compagnes très impressionnées par la distinction dont elle avait été l'objet n'osèrent plus la taquiner.

Plusieurs fois, auparavant, elle avait surpris des conversations entre grandes. Celles-ci parlaient avec passion de demi-vierges, de lesbiennes, qualifiant ainsi des rapports entre femmes, d'amour pur, d'amour raffiné, le seul qui laissait le corps épanoui sans l'avilir, sans le souiller. Aussi attendait-elle avec la curiosité impatiente de sa chair tourmentée les visites de Nelly.

Pendant environ un mois celle-ci revint chaque soir au dortoir. Ses lèvres ne s'égarèrent plus jamais autre part que sur ces joues, et ses doigts qui semblaient pourtant très habiles n'eurent plus d'autres curiosité que la broussaille de ses cheveux.

Il est vrai que les dortoirs étaient très surveillés. Les rondes de nuits si fréquentes que même si elle avait trouvé pour nourrir sa flamme un foyer plus ardent, les pas feutrés d'une "tape" dans la nuit, surnom des surveillantes, ne lui auraient donné que plus de regrets.

Très vite écœurée par cette pâtée pour oie blanche, elle décida de porter son appétit sur des mets qui lui semblaient plus consistants, les garçons.

Parmi la bande de six dévergondées dont elle faisait partie elle ne fut pas la première. Si deux d'entre elles avaient

depuis longtemps trouvé satiété en ville au cours des promenades, deux autres firent en même temps qu'elle des ravages chez les collégiens. Seule la sixième surnommée Antinéa se contenta de ronger ses ongles en attendant son Cupidon.

Deux fois par mois une soirée musicale fournissait toute la jeunesse estudiantine de la ville.

Ces séances avaient pour but de modeler les oreilles afin qu'elles pussent goûter cette suite de cacophonies harmonieuses et ingrates qu'est souvent la grande musique.

Si lesdites oreilles étaient parfois distraites et les tympans souvent réfractaires, chaque soirée était toujours un régal pour les yeux, qui eux restaient attentifs.

Garçons et filles toujours séparés par une allée qu'un bras eût pu mesurer.

Dès le premiers mouvement les regards erraient, d'abord hésitants, puis après avoir trébuché plusieurs fois quelques-uns se fixaient dans une contemplation béate.

Qu'il était beau celui qui souleva le cœur de Lilia ce soir-là. Son sourire était aussi éloquent qu'un poème, ses yeux plus lumineux plus captivants qu'un coucher de soleil dans un ciel d'orient.

Son premier souci fut de donner un nom à ce sourire. Seulement comme le moindre murmure eut été une profanation à Beethoven, elle dut deviner au mouvement des lèvres.

Tout l'entourage se prêtant à la cause de chacun, elle finit par comprendre que son prénom était Kolach et son nom quelque chose en off... la première syllabe ayant été escamotée par les lèvres indifférentes des intermédiaires

Elle ne sut rien d'autre de lui ce soir-là, sinon qu'il était beau, d'une beauté peu commune qui avait dû naître de la

rencontre d'un vent ukrainien avec une brise venue de la Baltique.

Quelques jours après, grâce à la complaisance d'un externe, la première lettre arriva. Craignant qu'elle ne fût pas de lui, ses yeux dévorèrent d'abord la signature. Hélas le prénom on ne peut plus banal d'un honnête chrétien la laissa déçue.

Ses compagnes qui l'encerclaient voyant cette lettre qu'elle regardait sans lire dans sa main qui tremblait comprirent que quelque chose n'allait pas.

Antinéa prit l'initiative

- Puisque ce n'est pas Kolach alors donne la moi suggéra-t-elle en crachant ses ongles.

Lilia lui tendit la lettre

- Tiens celui-là s'appelle Pierre constata Antinéa, puis elle lut à haute voix.

C'était tout amour... Un amour passionné, violent et tendre à la fois... Un amour qui vous déchiquette en vous baisant la main.

Alors Lilia regarda l'enveloppe qu'Antinéa lui avait laissée et elle lut : expéditeur Pierre Kolachenkoff.

Ce fut la seule fois qu'elle prit des risques.

Le courrier qui était toujours transmis dans des livres de classe était lu prudemment dans les waters.

Une fois que ces débordements lyriques avaient fait leur effet sur chaque membre de la petite bande, c'était avec regret qu'il fallait les abandonner à la lunette merdeuse des cabinets.

C'était toujours avec un pincement au cœur que Lilia détruisait ces parcelles d'illusions.

Une fois éparpillées, elle les regardait longtemps... très longtemps, comme des petites fleurs égarées sur un tas de fumier, et qu'on essaie de préserver le plus longtemps possible de l'asphyxie.

Mais en dehors des relations épistolaires, ces amours qui durent se contenter d'œillades et de sourires à distance lassèrent très vite Lilia

Sans pourtant en arriver à se ronger les ongles, elle finit par adopter la conduite d'Antinéa.

A l'époque elle regrettait d'avoir délaissé Nelly pour cette aventure manquée. Si elle avait été moins pressée, avec le temps, une opportunité se serait sûrement présentée qui aurait permis à Nelly de se manifester plus chaleureusement et sans danger. Avec un peu de patience et moins de réserve elle ne porterait pas aujourd'hui le poids des regrets de cet amour inachevé.

Son corps, elle le sent, mais trop tard, ne cesse de réclamer son dû.

Elle glisse encore un regard en direction de Marie-Ange, puis une main dans les cheveux évaporés par le voyage. Du chignon une épingle est tombée et s'est fauillée dans l'encolure du chemisier. Elle risque les doigts entre la chair et le tissu. Si son aventure avec Nelly avait été ce qu'elle aurait voulu qu'elle fût elle se sentirait moins empruntée. Elle saurait s'imposer et pourrait essayer de provoquer avec plus d'assurance. Marie-Ange s'est réveillée. La main de Lilia s'est mise à trembler

- Ton chignon s'était défait bredouille-t-elle

- Tu as bien fait répond Marie-Ange. J'ai dormi à poings fermés. Tu aurais dû me réveiller plus tôt. Tu dois être fatiguée. Au prochain patelin nous allons nous arrêter pour la nuit.

Madame Leprince qui est derrière avec le bébé s'étire.

- Moi aussi j'ai dormi s'étonne-t-elle. Et cette pauvre chérie... on ne l'a pas entendue de la journée. Elle doit pourtant être bien mouillée conclut-elle en posant sa main sur le derrière de sa petite fille

L'étape a été reposante Les quelques heures de routes qu'il restait à faire, un enchantement.

Dix kilomètres avant Coucorès Madame Leprince qui est encore derrière avec le bébé se met à penser tout haut

- Pourvu que Madame Dagande soit chez elle.

- Mon Dieu qu'allons-nous devenir.

- Mon Dieu faites qu'elle soit là...

Puis elle continue à marmonner entre ses lèvres des paroles que Lilia ne comprend pas, mais auxquelles sa fille répond.

- Ecoute maman je t'en prie... Ce n'est pas le moment d'égrener ton chapelet. Avec notre voiture nous avons déjà l'air de romanichels. Aussi tu ferais mieux de te recoiffer et mettre un peu d'ordre à ta toilette.

Alors qu'elles s'attendaient à pousser des hurras !! C'est avec la gorge sèche et le cœur serré que Lilia et ces dames font leur entrée dans Coucorès.

Rien cependant ne vient justifier cette vague de tristesse générale.

Le soleil qui brille de tous ses feux rend encore plus accueillant ce paysage vallonné et pittoresque.

D'autre part toutes les maisons d'allure modeste laissent supposer que celle de Madame Dagande très caractéristique et certainement la plus cossu va apparaître sans même qu'il soit nécessaire de la chercher. Il suffit de repérer la rue principale.

Sur le sentier qui serpente vers la montagne Madame Leprince s'avise pourtant de demander à un Monsieur qui passe.

- Madame Dagande s'il vous plait ?

Hé... vous venez de Paris ? Hé bé vous êtes devant.

Toutes les trois sont descendues de voiture. Une brise légère qui rafraîchit les joues et sèche les aisselles à ramené dans les cœurs une lueur d'optimisme.

Aussi est-ce d'un œil conciliant mais curieux, que les regards pointent en avant avec la canne du montagnard pour aller se perdre très loin au-delà des monts.

Et puis comme une danse rythmique qui aurait été minutieusement mise au point pour implorer les dieux, les trois corps avec un ensemble parfait font un demi-tour à gauche, puis un demi-tour à droite et encore un demi-tour à gauche en dodelinant de la tête de bas en haut et les trois voix répètent en cœur come un amen...

Mme Dagande sil vous plaît ,,,.

Le montagnard regarde sans comprendre, mais de la part des trois dames de Paris ça n'a pas l'air de le surprendre.

Dans un dernier espoir les regards se portent encore une fois sur la canne restée en l'air et les voix partent dans des Ah ! Ah ! Ah ! qui chez ces dames s'estompent et se terminent sur une sourdine à la quatrième mesure alors que ceux de Lilia lancés sur un deux temps s'évalent en doubles croches dans un rire qui ne peut plus finir.

Hé bien oui ! il faut bien que l'œil s'habitue aux choses. La maison de Madame Dagande est bien là, juste au bout de la canne du montagnard.

Ses deux marches et par dessus, sa porte alourdie d'une bonne grosse ferrure de campagne. En bas son pied de vigne et le sentier qui s'en va...

Faute du regard subtil d'une peintre de grand talent, il faudrait plusieurs années, toute une vie peut-être pour que des yeux plus avertis distinguent la maison de Madame Dagande et ce qu'elle est pour elle.

Les voyageuses en sont toutes confuses et aucune n'ose frapper à la porte. Mais la canne du montagnard encore une fois se fait impérieuse et l'on voit apparaître à travers des volets mi-clos l'ombre de Madame Dagande. Elle doit sortir d'un rêve car elle prévient en hurlant : "Je n'ai plus de place, j'attends des réfugiés d'Angoulême"

Au même instant l'attention de Lilia a été détournée par l'apparition d'une personne plantureuse qui s'avance sur le sentier. Ses bras font des ronds dans l'air qui semblent lui être destinés. Au fur et à mesure qu'elle approche Lilia scrute la grosse tête noire frisée. Le haut du corps camouflé par un tablier qui ne laisse dépasser que la pointe de ses souliers. Elle ne sait toujours pas quel sexe lui attribuer quand la personne a la bonne idée de relever un coin de son tablier. Ainsi apparaît la femme à barbe.

Madame Vianudard ouvre aussitôt son cœur qui est aussi généreux que son système pileux. Comme le soleil de midi pourrait commencer à brûler les peaux et à échauffer les esprits, il n'est pas question de laisser les gens brûler vifs sur ce sentier.

Deux belles pièces fraîchement blanchies à la chaux, les plus luxueuses de sa maison, sont mises à la disposition des voyageuses pour aussi longtemps que les événements le nécessiteront.

Dans la chambre, deux grands lits. Des vrais lits de riches, de plus d'un mètre de haut s'offrent encore le luxe de deux gros édredons.

Dans la pièce commune, encore un lit posé là pour prouver qu'abondance de biens ne nuit pas. Au milieu une table ronde recouverte d'un tapis à franges et sur tout un pan de mur la

cheminée qui s'étale avec une grosse marmite qui pend dans son foyer.

Madame Vianudard la recommande précieusement, religieusement même, pour que les réfugiés sachent bien que leur vie dans les jours à venir va dépendre de ce faitout. Si par hasard il leur arrivait de l'oublier, un gros soufflet est là, tout prêt à le leur rappeler.

Madame Vianudard pense à tout. Même la voiture va être à l'abri dans la remise.

Ainsi ces dames sont comblées. Pour elles et pour Lilia, jamais nuits ne furent plus paisibles que celles qui viennent de s'écouler sous le ciel de Coucorès. Les jours ont passé dans une oisiveté bienfaisante. Lilia a appris à Marie-Ange l'art de boucler ses cheveux. Elle espérait que ceux-ci en s'évaporant entraînerait un peu le corps, lequel parfois a osé se montrer nu.

Toutes deux ont pris l'habitude de se laver ensemble dans une bassine au milieu de la salle-commune.

Chaque fois Lilia admire Marie-Ange. Ni le mariage, ni la maternité n'ont osé marquer ses seins qui sont restés fermes et menus, avec des petits bouts tout roses comme ceux d'une enfant. Ses hanches étroites, son ventre plat au bas duquel une touffe de poils blonds courts et frisés ont l'air d'être poussés du matin, ajoutent encore à la fraîcheur de ce beau petit corps de nymphe.

En la regardant barboter Lilia pense toujours à Nelly. Elle aimerait poser sa main, comme Nelly autrefois, sur ce "gazon" dont l'innocence n'a d'égale que l'indécence.

Mais elle sait qu'elle ne peut pas. Elle devrait attirer Marie-Ange, avoir certaines initiatives... Mais chaque fois elle reste là, à regarder, paralysée par la timidité ou par autre chose qu'elle ne définit pas.

Faute de pouvoir mêler leurs corps, elles continuent à mélanger leur crasse.

Marie-Ange est jolie, à n'en pas douter. Mais elle n'a pas l'air terminée. Dès qu'elle a découvert sa nudité Lilia a mieux compris certaines naïvetés de l'esprit qui en est resté incontestablement à l'âge du corps. Comme il est très fréquent de voir des jeunes filles s'épanouir après le mariage, elle en a déduit qu'il faudrait sur celui-ci le travail patient et habile d'un amant attentif pour lui apporter un peu de maturité.

Mais maintenant elle sait qu'il ne faut pas attendre pareil miracle du Commandant. Celui-ci est arrivé hier soir en coup de vent, juste pour constater que le matériel était en bon état et il repartit très tôt ce matin, après avoir passé la nuit avec Marie-Ange dans le lit de la salle commune.

En pliant les draps, Marie-Ange a été très fière de lui montrer un mouchoir tout empesé qu'elle s'est empressée de cacher lorsque Madame Leprince est arrivée. Ainsi elle a deviné pourquoi, le Commandant a des tics et elle sait que Marie-Ange gardera encore longtemps son joli petit corps de sylphide. Elle devra attendre le lent travail des ans pour se voir terminée. Parfois elle se la représente à quarante ans, rattrapant toutes ces années perdues dans les bras d'une ordonnance sous l'œil indifférent d'un colonel bedonnant.

Depuis qu'elle est à Courcorès, avec le farniente du soleil dans les prés elle, a retrouvé la fureur de vivre de ses vingt ans. Elle envie parfois Marie-Ange, persuadée que son corps d'enfant la laisse en paix. Il n'en est de même du sien mais jusqu'à présent elle n'a vu personne dans ce pays qui pourrait en faire bon usage.

Enfin l'occasion est là... qui lui tend les bras.

Elle est partie, seule sur la bicyclette que Madame Vianudard lui a prêtée pour visiter Gourdon.

Maintenant la Bicyclette est au repos le long d'un mur et elle flâne dans les ruelles avec pour tout bagage ses seins qui pointent à travers son corsage.

Ils sont tellement éloquents que même un curé les a remarqués. Elle aussi a remarqué ce bel homme en soutane qu'elle vient de croiser. Son profil orgueilleux, sa bouche bien dessinée, ses yeux noirs allongés qu'elle a vu briller lui font penser aux bandits corses.

Pourquoi celui-ci s'est-il échappé de son maquis pour venir se perdre dans ce pays ainsi déguisé ?

Elle lui remonte sa soutane, sa virilité ne peut qu'y gagner. Elle se laisse aller à humer tout son corps qui doit être encore imprégné des odeurs de son île.

Elle est là, narines écartées et s'aperçoit que le bandit la regarde en coin de tous ses yeux écarquillés. Le bout de ses seins qui pointent comme des radars lui font mal à crier.

Les lèvres de Lilia vont s'écarter dans un sourire quand cette pensée de Lamarck "*la fonction crée l'organe*" vient chasser son rêve et ne lui laisse plus que le curé.

Il est là, soutane relevée, avec son sexe atrophié à force d'abstinence. L'idée qu'elle aurait pu être souillée par cette espèce d'embryon malsain lui donne la nausée. Elle se met à courir, les cheveux en bataille, les poils hérissés. Elle en tremble encore en enfourchant sa bicyclette. Dans son affolement elle reprend la route de Coucorès.

Ce n'est qu'après plusieurs coups de pédales bien appuyés qu'elle se sent rassurée. Le calme complètement revenu, son cœur se serre. Elle a le sentiment d'avoir raté quelque chose. Elle ne comprend plus cette panique qui l'a forcée à fuir. Le doute l'obsède. La ville est déjà loin derrière elle. Tant pis, le sort en est jeté. Il est trop tard pour retourner.

Elle se souvient de l'éducation religieuse de son enfance, de tous les tourments qui s'en étaient suivis.

Peut-être qu'avec un curé plus jeune, un grand brun frisé comme celui qu'elle vient de rencontrer, aurait-elle pu faire une belle nonne.

Elle arrive à Coucorès juste pour le dîner. Avec la nuit un besoin de tendresse l'envahit.

Son baiser du soir sur la joue de Marie-Ange se fait plus tendre. Il suffirait d'un rien pour qu'enfin elle ose. Mais Marie-Ange n'a aucune réaction et elle la regarde s'allonger tranquille dans le lit où repose déjà le long corps osseux de Madame Leprince. En fait, elle pense que c'est bien ainsi. de quel droit se permettrait-elle de tourmenter ce corps qui ne réclame rien.

En supposant qu'elle arrive à l'exciter, que ferait-elle de ce désir puisqu'elle n'est même pas capable d'assouvir le sien. Comme deux jeunes chiens elles se reniflèrent et partiraient tête basse chacune de leur côté. Cette vision lui a fait mal. Elle s'est endormie.

Son sommeil est agité. Sur la pelouse dans le jardin de Monsieur Crattin, elle déshabille Marie-Ange dont les seins au contact de sa bouche se sont mis à gonfler sous l'œil ravi du curé. Il en est sorti du lait qu'il s'est mis à boire, cependant qu'à son tour avec les mains en arrondi il a pris religieusement les seins comme des calices. Mais dans un râle Marie-Ange s'est envolée. Tous deux impuissants la regardent planer au-dessus de leur tête, de toutes ses grandes ailes. Et le lait qui continue à gicler les inonde comme une eau bénite. A travers cette pluie de jouvence Lilia voit un membre énorme sortir de la soutane du curé.

Le cri qu'elle pousse, de douleur ou d'extase, elle ne sait pas, la réveille.

Elle est en sueur de la tête au pieds. Elle ouvre les yeux. La chambre est inondée de lumière. L'édredon bien dodu qui trône toujours devant son nez est écrasé par un polochon et deux oreillers.

Son regard se porte du côté de ces deux dames, lesquelles à sa grande stupéfaction sont aussi blanches que leur chemise de nuit qu'elles serrent entre leurs jambes de toute la force de leurs mollets

Lilia se demande si sa raison n'est pas en danger quand elle entend Madame Leprince articuler d'une voix tremblante

- Mais voyons mon petit vous dormiez à poings fermés. Voilà une demi-heure que nous essayons de vous réveiller. Il y a un rat dans la chambre. En tombant sur vous le polochon ne vous a pas fait mal au moins, car vous avez crié.

Lilia qui commence seulement à réaliser trouve que tout va bien si elle n'a fait que crier et s'empresse de les rassurer.

- Vous comprendrez continue Madame Leprince, nous n'osons pas descendre, mais comme vous n'avez peur de rien, allez donc prévenir Madame Vianudard.

- Peur de rien, peur de rien, c'est beaucoup dire, ronchonne Lilia, en attendant j'ai peur des rats, et je n'irai pas.

Alors ces dames, résignées, s'époumonent dans des Madame Vianudard à en faire trembler la maison.

Le bébé dans le berceau s'est mis à crier, et l'on voit arriver Monsieur et Madame Vianudard affolés.

Ils flottent tous deux dans des camisoles de tissu épais et gaufré desquelles dépassent à mi-cuisses des chemises en grosse toile, fendues sur les côtés et qui s'arrêtent aux genoux.

Leurs têtes bien emmaillotées dans des bonnets rayés rouge et blanc, leurs visages semblables sur lesquels court la

même broussaille noire et frisée enlève à Lilia, malgré sa curiosité en éveil, l'envie d'identifier le sexe fort du ménage. Ce n'est que lorsque sa colère monte et que la poitrine en transe muée par des ressorts puissants s'anime dans un rythme rapide et régulier qu'elle reconnaît Madame Vianudard.

Dans un geste solennel celle-ci a enlevé son bonnet. Les cheveux libérés tombent comme une masse sur les reins. Les seins en sautant soulève la chemise. Les pans volent... Son rêve qui remonte en surface, c'est beaucoup trop à minuit pour la tête de Lilia, qui se réfugie en boule sous l'édredon.

Elle suffoque, elle n'en peut plus. Tout son corps secoué par un rire nerveux saccadé fait craquer le bois du lit. C'est à peine si elle entend les sons de l'altercation. De temps en temps une phrase agressive filtrée par le duvet de l'édredon lui parvient aux oreilles.

Nous réveiller pour un rat ! Ces petites bêtes n'ont jamais dévoré le monde. L'année dernière quand je suis allé à l'hôpital de Gourdon pour mon appendicite, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas accompagné. Ici ils font partie de la famille, tout comme les chiens chez les parisiens.

Autour de la table ronde qui les réunis pour le petit déjeuner, ces dames commentent les événements de cette nuit. Ainsi Lilia qui a été félicité pour son sommeil a appris que Madame Vianudard avait fini par se calmer. Le rat qu'elle n'avait pas trouvé avait dû fuir incommodé par le bruit ou l'odeur de ses pieds. Ayant découvert un trou dans le parquet, elle avait consenti à le combler avec un pavé. Tout le monde s'était réconcilié et était retourné se coucher.

Maintenant le train-train de la journée va commencer. Lilia doit préparer la bouillie du bébé. Elle s'y est proposée dès le

début, espérant trouver dans les fonds de casseroles un supplément substantiel aux menus.

La cuisine dans la marmite est délicieuse, elle a même un fumet particulier, mais il faut sûrement être du cru pour pouvoir l'apprécier, puisque dès le lendemain de leur arrivée, ces dames, au grand désespoir de Madame Vianudard lui préférèrent le réchaud à pétrole, et à l'occasion un barbecue qu'elles improvisent entre quatre pierres juste devant la porte sur le petit sentier.

Une fois le bébé restauré, Lilia, aidée de Marie-Ange, part à la fontaine pour la corvée d'eau.

Bien qu'elle n'en espère plus rien, elle attend toujours avec beaucoup d'impatience les instants de ce tête-à-tête matinal qui finit vers onze heures, après les onctions de la toilette. Ensuite chacune traîne plus ou moins en ménage ou en cuisine jusqu'à l'heure du déjeuner.

L'après-midi c'est la procession dans la nature à la suite de la poussette qu'une âme charitable a bien voulu prêter. Celle-ci est en réalité une sorte de corbeille montée sur des roues énormes. Marie-Ange a tendu un grand torchon sur des supports de bois qu'elle a solidement coincés dans l'osier. Sous cette ombre bénéfique, le bébé sourit, heureux. Lilia et ces dames marchent lentement avec des allures de nurses en rupture de contrat. bercée par les chaos, Christine s'endort doucement. La procession se termine toujours dans le même pré, où toutes trois s'allongent en attendant la fin de la journée.

Si elle osait, elle trépignerait de joie. Mais cette vie douce et sereine commence à lui peser et finirait, si elle devait durer encore longtemps, par lui engourdir le corps et même l'esprit. Tous ces hommes au repos ou presque sont pour elle la promesse pour les jours à venir d'une vie intense. Elle s'est reprise aussitôt à rêver d'un Don Juan aux yeux noirs. Et

voilà qu'il vient de se présenter, bien en chair, en la personne du Major " le docteur Théodore Dubarry".

En fin d'après-midi, au retour de la promenade, le berceau, dont une roue avant a buté sur un pavé un peu trop gros, s'est renversé avec le bébé. La roue s'est brisée, le torchon envolé, et Christine a pleuré devant les trois nounous affolées. Marie-Ange en vraie femme d'officier a pensé aussitôt au Major et Lilia a dû foncer tout droit sur un groupe de soldats pour leur expliquer la raison de son émoi.

C'est ainsi qu'elle vient de faire la connaissance du Docteur Dubarry.

A la vue de l'uniforme, le bébé s'est mis à sourire, en bégayant des papapapaapas..... Et ces dames, rassurées, se laissent aller maintenant dans une longue conversation avec le Major. Celui-ci explique qu'il est commandant de réserve et qu'il exerçait avant la guerre cet art sacré de la médecine sur la gente souffrante parisienne, dans son cabinet du seizième arrondissement, Enfin, après quelques confidences échangées de part et d'autre, chacun voulant démontrer à l'autre que malgré cette débandade on est quand même quelqu'un, Lilia en jeune fille bien élevée, raccompagne le Major jusqu'à la porte. Mais comme celui-ci continue toujours à parler, elle pousse le zèle de quelques pas sur le sentier. Et là, toujours en jeune fille bien élevée, elle se laisse persuader d'accepter un déjeuner que le Major finit par fixer au lendemain.

De retour auprès de ces dames qui continuent de s'affairer auprès du bébé ressuscité, elle s'empresse de faire part de son projet, auquel à son grand étonnement, elles ne font aucune objection. Madame Leprince en profite même pour vanter toutes les qualités du Docteur Dubarry, dont la distinction. La vérité sort toujours de la bouche des enfants

ajoute-t-elle. Vous avez vu cette petite fille, comme elle était heureuse de le voir. C'est certainement un homme bien.

Malgré ces encouragements, après mûre réflexion, Lilia est bien forcée de convenir que son Théodore n'est pas tout à fait le modèle de Don Juan dont elle a rêvé. Il paraît au moins trente cinq ans, ses yeux ne sont pas noirs et à travers ses lunettes il faut beaucoup de bonne volonté pour les trouver marron foncé. Sa bouche molle, son corps empâté, laissent même un doute sur sa virilité. Mais, avec son inexpérience, comment peut-elle juger ?

Le Docteur Dubarry, faute d'organe, doit avoir de la dextérité. Et il a une voiture, une traction. Ce n'est tout de même pas à dédaigner. De nature optimiste, elle se couche heureuse, rassurée. Elle a du mal à trouver le sommeil. Elle se retourne, gigote, déjà excitée par les caresses bien dosées que son Théodore va lui prodiguer.

Après un sommeil tourmenté, en fin de matinée, elle court au rendez-vous avec la légèreté et l'impatience d'une mariée.

Un peu en avance sur l'horaire, le Docteur Dubarry a arrêté sa voiture à la sortie de Coucorès sur la route de Cahors. Pour tuer le temps il bavarde avec un Capitaine et une jeune femme qui se serrent au plus près sur la banquette arrière.

Ceux-ci, certainement pour ne pas se faire remarquer par les soldats envieux qui rôdent aux alentours, ne sont pas descendus pour accueillir Lilia. Seul le Docteur Dubarry s'est précipité. Les présentations auront tout le temps de se faire dans la voiture. Présentations, sommaires du reste. Mademoiselle Solange, parisienne, Docteur Chaudland, d'Aix en Provence. Le pédigree est superflu pour un tête-à-tête au cours d'un déjeuner. Tête à tête qui n'en est plus un d'ailleurs, ils sont quatre.

Assise à côté de son Théodore, Lilia se sent devenir une grande dame. Depuis son départ en exode, elle n'a pas fait d'orgie gastronomique, aussi se délecte-t-elle à l'avance du

bon repas qui l'attend. Ces dames, par hygiène, boivent de l'eau, ce à quoi elle n'était pas habituée chez les Crattin.

Le Docteur Dubarry, peut-être guidé par l'instinct, à moins qu'il ne connaisse, a arrêté sa voiture devant un restaurant qui a bonne allure.

Le repas est fin et copieux. La France heureusement peut encore vivre un moment sur ses réserves.

L'après-midi est déjà bien avancée. Gavés de foie gras et de coq au vin, les gourmets en sont encore aux digestifs.

Le Docteur Dubarry, congestionné, se contient avec peine dans son uniforme. de grosses gouttes de sueur perlent sur son visage qu'il n'arrête pas d'éponger. Dans cet état il rappelle à Lilia certaines digestions difficiles de Monsieur Crattin. Ce rapprochement n'est évidemment pas à l'avantage du Docteur. Heureusement Messieurs les officiers ont de l'esprit et, autour d'une table bien garnie, ça dispense du reste.

Néanmoins les bonnes dispositions dans lesquelles était arrivée Lilia commencent sérieusement à s'estomper. Insensible à toutes ces nuances le Docteur Dubarry continue à piquer du nez dans le verre à dégustation. Il chauffe l'alcool en le mâchant entre la langue et le palais. C'est un connaisseur, s'il osait, il se gargariserait.

Solange qui doit être de retour à Coucorès avant six heures pour des raisons qu'elle n'a pas précisées donne depuis un moment des signes d'impatience. Voyant que c'est sans effet, elle vient de suggérer une sieste réparatrice dans un pré sur le chemin du retour.

- Proposition honnête et géniale, a répondu le capitaine.

L'endroit choisi par Solange, à quelques kilomètres de Coucorès, ne prête pas beaucoup à l'intimité. L'horizon est très étendu et il y a à proximité un va-et-vient d'autant plus dangereux qu'il ne se voit pas.

Ces Messieurs, qui ne connaissent pas encore la région se sont laissés facilement persuader, tout en laissant entendre que, pour les fois prochaines ils soumettraient un programme de réjouissances répondant mieux à leurs désirs.

Ce qui ne les a pas empêchés de se mettre à leur aise dès leur arrivée dans le pré. Solange qui les regardait faire avec un air quelque peu dédaigneux, a glissé à l'oreille de Lilia.

- Cet étalage après beuverie va doter l'armée française de beaux ruminants. Avec l'arrivée des Allemands, le cheptel va être en baisse. Avouez qu'ils ont de l'a propos cette année, Messieurs les officiers.

Le Docteur Dubarry en bras de chemise a vite retrouvé ses esprits. Ayant pris soin d'étaler par terre une couverture militaire, il s'y est laissé tomber de tout son long en entraînant Lilia et sans lui donner le temps de souffler, il l'a prise dans ses bras.

Il la serre... la serre... puis il cherche ses lèvres qu'il effleure avec les siennes qui sont déjà entrouvertes pour un baiser. Elle détourne la tête pour ne pas respirer plus longtemps l'haleine qui pue l'alcool, et ses lèvres se ferment comme une huitre sur la défensive au contact d'un mollusque répugnant.

Elle s'est tellement débattue que le Docteur en a perdu ses lunettes. Pour se venger, elle le laisse les chercher seul. Il marche à quatre pattes en tâtonnant comme un aveugle. Il s'énerve, des gouttes de sueur perlent à nouveau sur son front et tombent comme en pluie d'arrosoir. Enfin Solange, prise d'un fou rire en même temps que de pitié, lui rend ses lunettes qu'elle a ramassées depuis longtemps. Pauvre Théodore, la couture de son pantalon vient d'en craquer de détresse.

Comme le rire est plus contagieux que la pitié, la partie de campagne se termine dans un fou rire général.

S'ils sont beaux joueurs, Messieurs les officiers ne sont cependant pas très satisfaits. Lilia et Solange sont déposées

à l'entrée de Coucorès avec une invitation à déjeuner pour le jeudi suivant.

- Comme nous sommes mardi, mon Capitaine aura le temps de récupérer déclare Solange en comptant les jours sur ses doigts. Ça lui permettra de mieux déguster le beau "lapin" que je vais lui poser.

- En fait je suis libre, avoue-t-elle. je me suis tout de suite rendu compte que je faisais fausse route, c'est pourquoi au départ j'ai prétexté cette obligation de six heures.

- Avec un ventre en demi-lune, ça se permet d'être radin dit-elle avec une moue écœurée.

Lilia qui est fort déçue de sa journée, mais qui n'ose pas mettre son âme à nu devant cette jeune femme qu'elle ne connaît pas, laisse quand même percer la répulsion qu'elle a pour le Docteur Dubarry.

- Avec ce nom qui sent le cassoulet à plein nez, vous auriez dû vous méfier, dit Solange.

Au contact de cette jeune femme pleine d'entrain, Lilia a vite retrouvé sa gaieté. Elle écoute avec un tel intérêt qu'elle ne s'aperçoit pas du temps qui passe, pas plus qu'elle ne sait où elle est, ni où elle va.

Guidée par Solange qui l'a prise par le bras, elle est plongée dans ce Paris dans lequel elle a tant désiré aller se perdre et qu'elle est en train de découvrir sous un jour merveilleux qu'elle ne soupçonnait pas.

- Nous sommes arrivées informe, en interrompant son récit. Voilà plus d'un mois que je m'ennuie dans ce pays. J'ai débarqué tout au début de la débandade, aussi, comme vous allez le constater, j'ai eu la chance de dénicher une chambre et une cuisine à peu près confortables.

Lilia, qui a retrouvé la notion du temps, réalise qu'il doit être tard et que ces dames doivent l'attendre pour dîner. Aussi est-ce à regret qu'elle est obligée de décliner l'invitation. Mais

Solange, qui a vu la mine attristée, a pris le bras de Lilia à deux mains cette fois. D'une voix conciliante elle minaude

- Ca ne fait rien, mon petit poulet, je vais vous raccompagner et puisque vous connaissez le chemin, demain vous viendrez faire la dinette avec moi.

Qu'il fait bon se promener au bras de Solange. Le calme du soir incite aux confidences et Lilia sent qu'elle aussi va s'y laisser aller. Lorsqu'elles arrivent devant la maison de Madame Vianudard, il leur semble qu'elles sont de vieilles amies. Pour faire durer le plaisir, elles se promènent de long en large sur le petit sentier sans pouvoir se décider à se quitter. C'est Solange qui prend l'initiative.

- Cette fois je m'en vais dit-elle, avec tous ces soldats je préfère rentrer avant la nuit.

Les grands doigts de Solange se sont resserrés autour de la taille de Lilia et les bras de Lilia se sont noués autour du cou de Solange. Leurs poitrines rebondissent l'une sur l'autre. Solange qui en fait un jeu, resserre et desserre son étreinte. Puis regardant avec inquiétude le ciel qui s'assombrit, elle embrasse Lilia plusieurs fois très tendrement en murmurant.

- Bonne nuit, à demain, mon petit poulet.

D'une voix très douce, encore mal assurée, Lilia s'entend susurrer.

- Dormez bien, ma petite cocotte.

Lilia est toute étonnée de ce qu'elle vient de dire. En regardant Solange s'éloigner, elle se demande si elle ne s'est pas rendue ridicule. Puis la crainte s'estompe pour faire place à l'admiration.

Solange sautille d'une pierre sur l'autre avec une grâce un peu étudiée qui l'impressionne. Elle remarque en même temps la finesse des chevilles et les mollets bien détachés qui s'allongent et se contractent à chaque pas.

Solange a des jambes qui parlent, et ce n'est pas tout. Le fessier est encore plus éloquent. Petit, mais bien rond, elle le porte assez haut, ce qui fait paraître la taille encore plus fragile.

Sûrement l'intuition des jolies femmes, elle sait que Lilia la regarde.

Aussi elle s'est retournée plusieurs fois pour faire des petits signes de la main. Ses cheveux noirs dans lesquels elle a planté une fleur rouge et qui tombent en grosses boucles de chaque côté du visage ont chaque fois dissimulé son profil. Lilia a dû se contenter d'apercevoir juste l'espace d'un instant son petit nez arrogant.

Solange a disparu depuis un bon moment quand Lilia se décide à rentrer.

La maison est silencieuse. Elle comprend qu'il est tard. Lasses d'attendre, ces dames se sont couchées. Heureuse d'être seule avec ses pensées, elle se glisse dans le lit sans lumière et sans bruit.

Ainsi pour la première fois de sa vie, elle connaît une femme entretenue. A Fontainebleau, à Melun, à sa connaissance il n'y en avait pas. Les hommes se contentaient d'engrosser.

Aussi ne doutait-elle pas que ce soit là un cas extrêmement rare.

Chaque siècle avait eu les siennes bien sûr. Surtout vers 1900, la vie facile des bourgeois avait rendu célèbres quelques jolies femmes et amélioré l'ordinaire de beaucoup d'autres. On ne l'avait pas appelé pour rien la "Belle Epoque". Lilia qui doit à la surdité de sa grande mère de connaître un peu la vie, se rappelle une phrase de son grand père qu'elle avait entendue en prêtant un peu l'oreille derrière la porte.

- Tu te souviens ma Chère Hortense, comme t'étais belle quand tu te promenais sur les grands boulevards, avec tes gros nichons qui rebondissaient sous ton corsage en dentelle, ta taille de g pe et ton faux-cul. Tu faisais remuer

tout ça sous ton ombrelle. Ah ! C'était le bon temps. Maintenant comment veux-tu que les hommes se ruinent pour des femmes qui n'ont ni fesses ni tétons.

Et Lilia rêvait des fesses et des tétons de Solange.

Bien sûr la mode a changé, mais Monsieur Crattin l'a sûrement oublié. Cependant elle doit reconnaître qu'elle a connu des femmes plus jolies que Solange et dont le succès était pourtant limité. Aussi en conclut-elle que sa nouvelle amie a quelque chose de mieux. Une beauté discrète qu'elle n'a peut-être pas su déceler puisqu'un homme s'est ruiné pour elle et qu'elle a été sacrée belle des belles et mené cette vie de reine pendant dix ans.

Repensant à la rose rouge qu'elle portait dans les cheveux, elle en déduit que Solange doit être un genre de dame au camélia en bonne santé. Aussitôt la guerre terminée, les admirateurs ne vont pas lui manquer, parmi lesquels elle pourra faire son choix.

Elle se réjouit de tout ce qu'elle va pouvoir apprendre auprès de cette parisienne de grand chemin.

De famille très pauvre, Solange lui a avoué ne pas avoir d'instruction. Bien sûr, elle aurait pu profiter de ses loisirs pour lire et étudier, mai son Ziquet l'avait aimé, adoré tel qu'elle était. Alors à quoi bon ? Du reste elle a beaucoup mieux. Les voyages à l'étranger qu'elle a fait dans les meilleures conditions, les gens du monde qu'elle a côtoyés, lui ont laissé un vernis auprès duquel la meilleure instruction ne peut rivaliser. Elle se définit comme étant une autodidacte de combat.

Avec ses théorèmes et ses postulats Lilia sent tout le poids de son ignorance. A son tour elle veut être une rose, asservie, heureuse de se flétrir aux pieds de Solange.

A part le

- Alors mon petit vous avez passé une bonne journée ? qui accompagnait le baiser du réveil. et qui a été dit sur un ton qui marquait davantage la constatation que l'interrogation. Ces dames n'ont posé aucune question, et Lilia a apprécié la discrétion.

Bien leur en a pris, car elle n'a pas du tout envie de faire des confidences. Même pas à Marie-Ange.

Celle-ci, ce matin, lui paraît bien insignifiante, avec ses cheveux blonds filasse que depuis deux jours elle a négligé. Tirés en arrière et roulés sur eux-mêmes. Ça ressemble à tout, sauf à un chignon, ça ressemble à un serpent. Par contre ainsi dégagé, l'ovale du visage semble encore plus parfait et Lilia doit reconnaître qu'il n'a rien à envier à celui de Solange auquel les pommettes saillantes donnent l'impression d'avoir été taillées à coup de serpe.

Du reste lorsqu'elle a vu Solange dans la voiture du docteur Dubarry, elle en a été choquée.

Puis au cours du déjeuner, au fur et à mesure de ses découvertes, d'abord les yeux noirs pétillants, un peu bridés, le petit nez légèrement retroussé et les lèvres ourlées, gourmandes et moqueuses à la fois, lui ont fait trouver que ce visage plein de surprises était très intéressant et ne manquait pas de piquant, bien au contraire.

Il est un peu moins de midi. Lilia s'achemine lentement. Elle ne veut pas risquer le ridicule d'arriver chez Solange essoufflée. Et puis elle aime la brûlure du soleil dont les rayons piquent à angle droit sur ses bras nus et dans l'échancrure de la robe bain de soleil qui découvre sans pudeur la moitié du dos.

Ce matin, quand elle a jeté un coup d'œil dans sa garde-robe, elle a failli abandonner le projet d'aller chez Solange. Enfin, après plusieurs essayages, elle fini par opter pour cette robe

de gros piqué blanc. Elle est de l'année précédente, mais Madame Fivelli l'avait achetée à Paris. Aussi après en avoir refait l'ourlet, Lilia, qui s'y est tout de suite sentie à l'aise, a retrouvé toute l'assurance et la désinvolture de ses vingt ans.

Sur le pas de sa porte, Solange, qui guette l'arrivée de son hôte, vient maintenant à sa rencontre. Elle a changé de coiffure, mais la fleur rouge est toujours là. Les cheveux brillantinés bien collés sur les tempes, les boucles ramassées sur le dessus de la tête mais dont quelques unes retombent à la voyou sur le front, lui donnent l'air d'un pékinois de Ménilmontant.

Elle porte une robe bleu pâle très ajustée sous laquelle se dessine avec la perfection des formes, la forme non moins parfaite d'un slip miniature. Un vrai Tanagra.

A quelques mètres de Lilia, elle s'est mise à trotter, avec la tête, les bras et les lèvres en avant, qui ont l'air affamées d'on ne sait trop quoi. Dans leur précipitation, elles ont effleuré celles de Lilia et elles se sont trouvées stoppées au passage. Elle a dû y trouver beaucoup de choses qui lui ont plu, car elle a pressé Lilia tout contre elle. Ensuite elle lui a pris le bras et dans un silence lourd de sensations inavouées, de désirs refoulés, elle l'entraîne jusque dans sa maison.

Dans la cuisine, le couvert est dressé sur une toute petite table qui peine sous le poids d'un gros poulet et d'un grand saladier, dont le contenu atteste de la cueillette du matin.

- Je te préviens, c'est un déjeuner à la bonne franquette, avec les moyens du bord s'excuse Solange.

Tous les plats sont froids. Par cette chaleur, c'est agréable, et pour une maîtresse de maison sans domestique, c'est pratique.

- Allons, on va d'abord trinquer au gros rouge, pour sceller notre amitié, je n'ai que ça, invite-telle en remplissant les verres. Et à partir de maintenant nous allons nous tutoyer.

Assise en face de Solange, Lilia ne sait que faire de ses pieds. Elle a d'abord replié ses jambes sous sa chaise, mais la position est vite devenue inconfortable. Si elle les porte en avant, étant donné l'étroitesse de la table, ils vont vite rencontrer ceux de Solange.

Dans le feu de la conversation, un moment d'inattention, ça y est, le pied droit est parti

- Mon pauvre poulet, s'excuse encore Solange en regardant sous la table, tu es mal. Je t'avais dit, les moyens du bord, j'aurais dû préciser "les petits moyens ». Tiens donne moi ta jambe, là, comme ça. Comme tu as la peau douce dit-elle avec un air de chatte ronronnante, en frottant ses jambes à celles de Lilia. Ici les occasions de se réjouir sont rares, il faut convenir que l'économie de bas de soie en est appréciable. Surtout pour moi qui les portais très fins.

L'incident clos, Solange reprend quelques feuilles de salade, ainsi que le récit de ses souvenirs, là ou elle l'avait laissé. Lorsqu'elle se lève pour servir le café, Lilia a la jambe droite à demi paralysée, mais elle n'ose pas la frictionner de peur de rompre le charme et de vexer Solange.

Au fur et à mesure qu'elle donne des détails sur sa vie, elle se sent si lamentable. Une paysanne, voilà tout ce qu'elle est.

- Ah j'oubliais à la campagne, on coinche et on recoinche en crachant par terre.

C'est quand Solange lui a demandé si elle savait jouer à la belote, et qu'elle a répondu qu'elle ne connaissait que la manille. Elle a été tellement gênée qu'elle a failli s'étrangler avec un morceau de gruyère. Et puis elle a été désolée aussi. Cette belote a l'air de tenir à cœur à Solange. Après les cigarettes et le gros rouge, c'est son troisième vice a-t-elle dit. Elle a ajouté qu'à Paris tous les jours après le déjeuner, elle

retrouvait deux femmes oisives et entretenues comme elle, avec lesquelles elle faisait des parties qui se prolongeaient souvent fort tard dans l'après-midi.

Avec des yeux étonnés Lilia, a interrogé.

- Mais, cocotte, des femmes entretenues, il y en a donc beaucoup à Paris ? Et pour avoir l'air affranchie, elle a expliqué que dans son pays elle connaissait bien quelques femmes entretenues par son grand père, mais que celles-ci se contentaient de si peu de choses, qu'on les classait plutôt parmi les femmes légères, dont ces dames de la belote devaient certainement faire partie.

Puis, en portant un regard admiratif sur son amie, elle a dit. - Des femmes entretenues comme toi par le bel homme de leurs rêves doivent être extrêmement rares.

Alors Solange est partie dans un éclat de rire qui ressemblait un peu à celui qui lui avait échappé la veille pour les lunettes du Major. Elle a embrassé Lilia en disant consolante.

-Tu es jeune, tu es pure. Je t'aime, mon petit poulet. Lilia en a ressenti un malaise. Non pas à cause du baiser qui lui a plutôt fait plaisir, mais à cause de l'attitude de Solange dans son ensemble.

Ensuite, pour ne pas avoir l'air trop arriérée ; elle a parlé de la Super S Rosengard que Madame Fivelli lui avait offert pour ses dix huit ans, mais qu'elle avait dû revendre à cause des événements.

Solange s'est empressée de dire qu'elle avait horreur des petites voitures, que son Ziquet n'avait eu que des Delages, et que maintenant, en attendant de trouver un autre ami, plutôt que de rouler en brouette, elle préférerait s'en passer.

Alors Lilia, voyant qu'elle ne serait jamais à la hauteur, a parlé de ses malheurs.et là, Solange a semblé très compatissante et très intéressée.

Aussi maintenant Lilia se sent mieux. Elle sait qu'elle a trouvé un cœur ami sur lequel elle peut s'épancher. Elle se reproche

son orgueil qui a failli tout gâcher. Elle sait pourtant qu'elle ne peut confronter ses souvenirs à ceux de Solange. Même leur avenir ne pourra être comparé. Pendant qu'elle fait acte d'humilité, Solange est partie dans la chambre. Elle revient et décide.

- Faute de belote, on va faire une petite sieste.

N'ayant toutes deux qu'un slip sous leur robe, elles sont vite déshabillées. La nudité de Solange n'a plus beaucoup de surprise à offrir à Lilia qui en a déjà deviné les formes. Cependant elle admire la peau ambrée, les seins en poire dont les bouts foncés presque noirs, pointent au milieu d'une petite auréole du même ton, comme deux grains de beauté.

Elle a une envie folle de les prendre entre ses lèvres pour les sentir frémir sur le bout de sa langue, mais Solange la dirige vers le lit en faisant courir ses doigts sur sa colonne vertébrale à la manière d'une petite souris. Le feu lui monte au visage.

A travers les persiennes, le soleil projeté par petits faisceaux donne à la chambre un air de mystère. Mais Lilia n'a pas le temps d'en être impressionnée, car aussitôt sur le lit, elle a fermé les yeux pour faire taire toute espèce de pudeur et de timidité

Elle sent les dents qui mordillent le bout de ses seins, et se rend compte que son corps ne va plus être qu'un esclave, aveuglément soumis aux caprices de Solange. Curieuse, elle risque un œil. Elle voit la bouche qui descend le long de son ventre, et puis... et puis, elle ne voit plus rien. Qu'une grosse touffe de boucles noires qui s'agite.

Emerveillée et très à l'aise maintenant, elle trouve que tout se déroule de façon naturelle, comme si les membres de Solange ne pouvaient se mouvoir que pour engendrer la perfection. Tout son être tendu accumule ces richesses sous un délice de caresses.

Pour concentrer le plaisir, elle a fermé les yeux. Son corps emporté soudain par des spasmes violents entraîne la tête de Solange. Elle crie, elle demande grâce. Puis le calme lui revient. Un calme fait de béatitude et de sérénité. Alors elle prend Solange dans ses bras pour lui dire de bouche à bouche tout son amour. Dans un accès de tendre folie, elle embrasse partout cette chair aimée afin d'en déceler les moindres secrets.

Au bas du ventre, un bouclier noir, un peu bombé, veille comme pour protéger de toute souillure quelque chose de très rare. Elle y découvre un fruit d'une douceur incomparable. Sa bouche se fait très tendre pour savourer lentement, puis devenue gourmande, elle s'active dans une dégustation gloutonne, cependant que ses mains guidées par un besoin d'absolu se sont aventurées dans des abîmes profonds.

Alors elle sent sous sa langue toute la saveur de ce beau fruit mûr dont Solange vient de lui livrer la quintessence.

Sur sa nuque, des mains apaisantes se sont posées. Une langueur l'envahit, elle ne voit plus, elle ne sent plus, elle est anéantie.

C'est la cuisse de Solange qui l'a réveillée. Celle-ci s'étire mollement dans des gestes élégants qui donnent à ses membres une grâce de liane dans laquelle Lilia se retrouve aussitôt prisonnière

Elles ne lassent pas de mêler leurs corps dans des caresses sans fin.

La chambre s'est assombrie, le soleil ne joue plus à travers les persiennes.

Il est tard, dit Lilia, faisons une trêve.

Solange a tenu à la raccompagner, main dans la main, elles gambadent heureuses et légères en pensant déjà aux joies du lendemain.

Lilia ne se doute pas qu'au bout du chemin, une douche froide l'attend. En ouvrant la porte de la salle commune, elle la reçoit en pleine face, violente et glacée.

Le capitaine, qui vient d'arriver, est en train de donner des instructions à Marie-Ange

Dans quatre jours, elle devra être à Nîmes, avec armes et bagages.

Les bidons d'essence sont alignés, et par dessus, l'itinéraire qui ne devra être modifié en rien et sous aucun prétexte.

Lilia savait bien qu'elle n'était pas là pour bien longtemps. Mais ce départ brutal est mal venu. Si elle restait avec Solange ? La tentation plusieurs fois revient à la charge.

" Le démon aurait l'abbé Grégoire". Entre chaque coup de cornes de ce démon, Lilia réfléchit.

Partie avec peu d'argent, elle vit au crochet de ces dames qui sont ses obligées. Aussi à moins de s'engager dans une ferme, elle ne pourra pas continuer à roucouler avec Solange. Et puis, même si elle en avait les moyens, pourrait-elle ainsi abandonner Marie-Ange et Madame Leprince, malgré les cheveux trop bien tirés de l'une, le grand nez et les lèvres pincées de l'autre ?

Alors pourquoi penser ? A quoi bon s'en faire ? Le hasard jusqu'à maintenant me l'a pas mal servie.

En présence du capitaine, la soirée est austère. Avec Jacques chéri, Marie-Ange, fille au doigt et à l'œil. C'est assez comique de la voir s'agiter à la fantaisie de ce petit bonhomme, toujours impatient, qui, dans l'attente de je ne sais trop quoi, (le sait-il seulement lui-même ?) trépigne sans arrêt et à un rythme si rapide, qu'il a l'air de rebondir.

Aussitôt levée Lilia est allée jeter un regard curieux sous le lit de la salle commune pour s'assurer que le mouchoir qui renferme le débordement de ses ardeurs est bien là.

Elle se demande ce qu'on peut bien enseigner à Saint Cyr et en apprécie d'autant plus les connaissances de Solange.

Marie-Ange qui, depuis six heures virevolte au moindre caprice de Jacques chéri, l'a laissée seule pour la corvée d'eau.

Clopin-clopant, elle en est à son troisième voyage, lorsqu'un lieutenant, pris de pitié, la soulage d'un broc. Jeune et bien fait, il a un air de bonté qui rappelle à Lilia la bonne tête du Docteur Purget.

Trop heureuse d'échapper à l'ambiance pesante du repas sous l'œil glacial du capitane, elle accepte sans hésitation une invitation à déjeuner.

Ils sont les seuls clients d'une auberge perdue dans la montagne.

Après quelques apéritifs les langues se sont déliées. Le lieutenant Legendre est d'une courtoisie parfaite, et d'une gentillesse qui n'espère rien.

Marié, il tient à rester fidèle. Il a déjà prévenu Lilia. En son absence Madame Legendre s'occupe de la maison de couture qui a laissé au lieutenant le goût des femmes, mais seulement pour les parer et les admirer.

Après le déjeuner, il n'a rien trouvé de mieux que de l'emmener faire une partie de lèche-vitrine à Cahors.

Aucun détail n'échappe au couturier

- Décidément, il n'y a qu'à Paris qu'on sait faire une vitrine ne cesse-t-il de répéter, l'air exaspéré.

Enfin, dans la rue principale, il y en a une qui arrive à l'étonner.

- Cette vitrine parle, dit-il.... Je suis sûr que ce sont des parisiens qui tiennent ce magasin. Poussé par la curiosité, il entraîne Lilia afin de faire connaissance de l'artiste. Une

demoiselle un peu avancée, de type très masculin arrive difficilement à le persuader qu'elle est enracinée à Cahors depuis sa naissance. Pour un peu il dévaliserait le magasin pour rendre hommage à l'artiste. |

Lilia, qui se retrouve les bras chargés de gros et petits paquets, pense que les parisiens, s'ils manquent de tempérament, ne manquent tout de même pas de générosité.

Tous ces présents ne lui font cependant pas oublier son rendez-vous avec Solange qui s'est promis de lui apprendre à jouer à la belote dans un pré.

Faute de bistrot potable, on est bien obligé de se réfugier dans les restaurants pour ruminants, a-t-elle dit.

Le rendez-vous est à seize heures. Il faut faire vite. Lilia raconte au lieutenant son aventure inachevée avec le Docteur Dubarry. Il a ri car il ne sympathise pas beaucoup avec le commandant. Mais ne voulant pas le narguer, il fait une entrée discrète dans Coucorès.

Solange possède l'art de la pose. Assise au bord d'un ruisseau, elle a l'air d'un nénuphar. Son buste drapé dans une blouse de jersey blanc, se dresse comme une corolle à peine éclose au milieu d'une jupe vert foncé étalée aussi régulièrement qu'un pédoncule.

Son index pointe sur un as de trèfle quand Lilia la fait sursauter

- Viens vite, mon poulet, dit-elle en tendant les bras. Tu vois je faisais une réussite. Mais maintenant pour la belote, ça va être du sérieux. Allez installe toi.

Le pré est entouré d'une haie touffue à souhait. Ainsi, entre chaque partie, elles peuvent se faire une caresse à l'abri des regards indiscrets.

L'après-midi s'est déroulé tranquille, comme celui d'un vieux ménage habitué au bonheur.

Après quelques hésitations, Lilia a raconté à Solange sa sortie avec le lieutenant. Du reste, elle était bien obligée de justifier la présence de tous les paquets. Justification mêlée d'un peu de vanité d'ailleurs, mais à peine a-t-elle commencé, qu'elle a regretté. Le visage de Solange a pris un air dur qui lui est allé droit au cœur.

Heureusement le malaise s'est vite dissipé. Aussi vite que la dureté du visage aimé, qui est seulement resté marqué par l'inquiétude bien compréhensible de la mère poule qui éduque son poussin.

C'est avec une voix très douce que Solange s'est expliquée.

- A l'idée de te voir sans expérience entre les mains d'un mauvais garçon, je tremble. Je veux absolument que tu me présentes ce lieutenant. Que dis-je, ce fripier, qui fait des cadeaux à une petite provinciale, tout bêtement, sans arrière pensée.

Lilia écoute et promet, comme une petite fille sage, en regrettant toutefois de n'avoir pas eu à faire à un mauvais garçon, pourvu qu'il lui donne autant de plaisir qu'elle en avait eu la veille, pour la première fois.

Mais elle ne peut pas faire cet aveu à Solange. Elle se sent déjà si insignifiante auprès d'elle. De même qu'elle ne peut se laisser aller à poser certaines questions, dont les réponses lui éviteraient pourtant bien des expériences, mais peut-être ne serait-elle pas plus avancée. C'est bien connu l'expérience des autres ne sert à rien. Surtout dans ce domaine. Chacun doit réagir à sa manière. Ce qui est vrai pour l'un, peut ne pas l'être pour l'autre. Il est donc préférable, même entre les mains d'un mauvais garçon, de se rendre compte par soi-même.

Il y a pourtant une question à laquelle elle aimerait avoir une réponse immédiate. Mais c'est justement celle-là, la plus

délicate à poser. Solange la trouverait certainement prétentieuse. Ou bien elle se moquerait, ou bien elle se croirait obligée de faire des compliments. Elle rassurerait aussitôt par un

- Mais oui mon poulet, c'est avec toi que j'ai eu le plus de plaisir etc. etc.

Lilia se sentirait ridicule Si elle pouvait parler en connaissance de cause, elle aimerait discuter de toutes ces choses d'égal à égal.

Combien de temps lui faudra-t-il attendre ?

Le cœur serré, elle réalise que, dans trois jours, elle aura quitté Coucorès, avec quelques souvenirs, beaucoup de regrets, et peu d'espoir de revoir Solange.

Voulant se ménager une petite chance, elle se garde bien de lui annoncer son départ. Cette maladresse risquerait de compromettre l'évolution de cette amitié encore si fraîche, si fragile. Solange, avertie, ne perdrait sûrement pas son temps à pousser plus avant les relations. Elle s'empresserait de chercher ailleurs une diversion. Trois jours c'est bien peu, c'est bien peu, mais c'est tout de même suffisant pour en attendre quelque événement. De toute façon, les sentiments ne peuvent qu'y gagner.

En réfléchissant à tout cela Lilia annonce des belotes, rebelotes et dix de der, comme un joueur très expérimenté, et le moment de la séparation est vite arrivé, celui des adieux encore plus vite.

- Les adieux, je ne les supporte que lorsqu'ils sont bien arrosés, a décrété le lieutenant. Le voilà donc au dessert dans la petite auberge de la première fois, en tête-à-tête avec Lilia.

Il vient de sortir d'une serviette un paquet très plat qu'il déballe lentement en riant. Il prend plaisir à l'impatience de sa

convive. Qu'elle n'est pas la surprise de celle-ci de voir sa silhouette sur une aquarelle et surtout de découvrir les personnes qui l'entourent.

Le lieutenant qui s'amuse beaucoup, explique qu'il n'y a rien de plus traître que la montagne. Tout se voit. Tout s'entend. La scène a été prise sur le vif, par un humoriste de grand talent qui fait partie de son régiment.

A l'extrême gauche du tableau, sur la grosse moto qui fume, prête à avaler la montagne, Lilia est cheveux au vent, les mains cramponnées aux épaules du lieutenant. A la suite, un cortège inattendu.

D'abord un petit lapin, un peu plus loin sur une bicyclette le Docteur Dubarry qui perd ses eaux sous l'effort. On ne saisit pas s'il force pour attraper le lapin ou pour échapper aux oies qui lui courent après.

L'ensemble, en tous cas, fort comique, contribue avec le bon vin à dissiper la tristesse de ce dernier tête à tête. Le lieutenant raconte que, lors de leur premier rendez-vous, le Major était bien venu déguster son lapin juste au moment où ils s'envolaient tous les deux, et que depuis le Major avait pris goût, non pas au lapin, mais à la bicyclette.

- Panne de voiture ? Economie d'essence ? Souci de la ligne ? Nul n'en connaît encore la raison, précise le lieutenant.

- Si cette raison est la bonne, répliqua Lilia, il ferait bien de s'appliquer sérieusement. à ce sport, car sans voiture, je ne pense pas qu'il puisse compter sur les femmes pour lui donner de l'exercice..

Tous deux ainsi lancés se font un devoir de réduire en charpie le pauvre Major, avant de reprendre la route de Courcorès.

Lilia, qui ne tient pas à raconter sa sortie à Solange, s'est fait arrêter à quelques pas de chez Madame Viadunard pour y déposer l'aquarelle. Un quart d'heure de marche, du reste ne

sera pas de trop, pour effacer la trace des ces adieux trop bien arrosés.

Il est trois heures. Lilia constate avec joie que les volets de la chambre sont déjà fermés. Le cœur battant, elle frappe doucement. Solange, en maillot de bain a lâché ses travaux de couture, pour venir lui souhaiter la bienvenue avec toute l'ardeur de sa flamme.

Depuis le jour des premières effusions, Lilia n'a pas eu ce petit corps ainsi abandonné dans ses bras. Elle en est toute troublée.

A demi-inconsciente, elle se retrouve sur le lit sans avoir eu le temps d'enlever ses vêtements. Mais Solange s'y emploie lentement, en s'attardant sur chaque parcelle de chair qui se découvre petit à petit sans aucune espèce de pudeur. Lilia, enhardie par les caresses et forte de sa toute nouvelle expérience, prend maintenant l'initiative avec des audaces de maître.

Ses mains, qui ne peuvent se détacher des seins, y sont restées plaquées en arpège comme pour en conserver l'empreinte. Mais son désir qui grandit en même temps que celui de Solange, la contraint à lâcher prise afin de porter secours à des besoins plus pressants. Un geste à suffi pour que toutes eux roulent sur le lit, emportées par les mêmes spasmes, cependant que leurs râles se font écho.

Solange gémit encore lorsque Lilia reprend possession de son corps qu'elle veut épuiser jusqu'à la douleur.

Ce n'est qu'après le dernier soubresaut d'une extase, quand elle sent sur ses joues les cuisses de Solange qui continuent à trembler, qu'elle se rend compte qu'il ne faut plus insister. Prise de peur, elle comble de baisers, de douces caresses ce ventre meurtri dont elle vient d'abuser.

Solange a aussitôt plongé dans un sommeil comateux. Lilia, qui a décidé de partir en beauté sent que la minute déchirante de l'adieu a sonné.

Furtivement, elle glisse sa tête pour respirer une dernière fois ce parfum grisant, dont elle voudrait être imprégnée à jamais.

Puis ne voulant pas laisser plus de trace qu'un fantôme, elle s'habille très vite et s'en va sur la pointe des pieds.

Sur le parquet une chaise a glissé et Solange s'est réveillée. Sortie du coma, toute alanguie, elle paraît encore plus belle. Fascinée, Lilia n'a plus le courage de fuir. D'un bond, elle est tombée à genoux au pied du lit

Elle demande pardon, elle remercie, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

Miracle de l'amour, à travers ce bredouillis, Solange a compris. Au comble du bonheur, Lilia écoute, émerveillée.

- Tu es une petite folle, gronde la voix aimée. Crois-tu donc que j'aie l'intention de moisir ici. Bientôt ma vie va reprendre son cours normal, aussi dès maintenant, il faut penser à diriger notre destin selon nos désirs.

C'est à peine si elle reprend son souffle pour lui faire part de ses projets, comme si ceux-ci accumulés depuis longtemps, et heureux d'avoir trouvé une soupape, en profitaient pour s'échapper avec la hâte d'un trop plein.

Pendant une heure Solange a parlé Lilia a la tête lourde de projets et le cœur débordant d'espoir.

Son destin est tout tracé. Solange vient d'en décider. Une route toute droite s'étire à perte de vue sur un horizon virant au rose. Elle a l'impression de flotter sur un bain de mousse. De temps en temps, une bulle se détache, éclate au dessus de sa tête pour lui offrir dans des paysages inconnus des personnages nouveaux qui créent une ambiance de plus en plus curieuse et attrayante, et qui ravivent chaque fois sa fureur de vivre.

Elle arrive toute essoufflée, beaucoup plus tard que prévu, auprès de ces dames qui l'attendent pour dîner. Dès qu'elle apparaît, leurs traits se détendent lentement et Lilia peut voir dans ce relâchement le bien être de la quiétude, après la peur qu'elles ont eu d'être abandonnées.

Si cette idée avait effleuré son esprit à un certain moment, elle est maintenant bien loin de sa pensée. Consciente de tout le bonheur qui l'attend, elle n'est somme toute pas mécontente de faire une diversion.

Après un dîner léger, rompue par ses activités de la journée, elle se sent glisser dans le sommeil, comme un loir prêt à hiberner.

Elle ouvre un œil, elle voit un nez, elle en voit deux, puis trois et c'est la multiplication des nez. Tous pointent au dessus de sa tête, menaçants, agressifs.

Effrayé, l'œil s'est refermé. Combien de temps s'est-il écoulé avant qu'elle se dresse sur le lit dans un tintamarre de casseroles. Lilia vient justement de se le demander. Pour la réveiller, Madame Leprince joue les tambours-majors.

Encore toute engourdie, elle agit avec des mouvements d'automate.

Enfin après cinquante kilomètres de route qu'elle avale sans s'en apercevoir, sa tête jusque là restée vide, se remplit peu à peu des images de la veille et elle reprend conscience d'elle même.

Ses yeux perdus dans le lointain regardent le soleil qui se lève lentement dans un horizon laiteux.

Elle en ressent un bien être qui secoue son cœur de palpitations sonores. Son pied sur l'accélérateur se fait plus lourd, comme si son être avait hâte soudain de se précipiter au devant de son destin.

Sa vie, Dorénavant, sera un vrai conte de fées.

Elle va habiter Paris. Tout près "du bois". Il y a encore peu de temps, même dans sa pensée, elle l'aurait nommé. Maintenant, c'est devenu inutile. Solange a tellement parlé de ses promenades "au bois" qu'elle en a conclu que pour les gens chics, comme disent les gens de la campagne, le seul, le vrai, ne pouvait être que le bois de Boulogne. Entre gens du même monde, inutile donc de préciser.

Elle sent qu'elle très va vite devenir une parisienne avertie.

Elle se voit déjà, au bras de Solange, par les belles matinées d'automne, respirant à pleins poumons l'air frais du bois.

Elles rentreront *at home*, les joues empourprées de bonheur et de santé. *Le home*, un studio assez petit, mais confortable où l'amour, bien au chaud pourra prendre avec les ans une patine qui mettra sur les visages la même douceur, la même sérénité, et leur donnera ainsi un air de famille.

- Le "mais voyons, mon petit, vous vous emballez" de Madame Leprince a fait sursauter Lilia. Elle est en effet bien loin du soixante à l'heure qui lui a été recommandé. Avec la diversion que la voix sèche a faite à ses pensées, elle s'aperçoit que le paysage, fort impressionnant, vaut la peine d'être regardé.

Aussi s'empresse-t-elle de donner satisfaction à Madame Leprince. Du même coup, elle constate que, depuis le départ, Marie-Ange n'a pas donné signe de vie. Elle en déduit que celle-ci doit accumuler son énergie pour Jacques chéri, lorsqu'au même instant, elle l'entend se confondre d'admiration devant les merveilles de la nature.

Le soleil, déjà haut dans le ciel, répand une lumière crue qui en fait ressortir tous les détails. Les gorges du Tarn se déroulent majestueusement, et chacune y concentre toute son attention.

Après un mois de campagne, ces dames semblent avoir pris goût aux plaisirs bucoliques. En plus du déjeuner sur l'herbe pour lequel elles ont tiré beaucoup de désinvolture sur l'horaire du Capitaine, plusieurs fois à la demande de Marie-Ange, elle a dû arrêter la voiture pour aller admirer le paysage de plus près.

Et maintenant elle va devoir affronter Jacques chéri, avec la tête aussi basse qu'un écolier qui a fait l'école buissonnière.

Le capitaine a loué tout un rez-de-chaussée dans un mas isolé à trois kilomètres de la ville, sur la route d'Arles.

Depuis un quart d'heure, la Simca erre dans Nîmes sans arriver à trouver la bonne direction. Les yeux fixés sur le plan, Marie-Ange s'énerve.

- Jacques va être furieux se lamente-elle. Il est sept heures, nous devrions être arrivées depuis longtemps. J'en ai assez de tourner en rond, au carrefour tu fileras tout droit ordonne-t-elle à Lilia.

La voiture qui est enfin sortie de la ville est engagée sur une route rectiligne bordée de platanes.

- Regardez là-bas sur la droite, s'écrie Marie-Ange.

Quand Archimède lança son Euréka, il devait avoir la même voix.

- C'est curieux, cette bâtisse médiévale au milieu des champs. Encore plus caractéristique que je me la représentais constate-t-elle avec satisfaction

- Oui, mais tu entends ce vent, fait remarquer Madame Leprince. Je me demande si nous pourrons nous tenir debout. Les promenades dans la campagne dans ces conditions, moi je ne m'en ressens pas.

Mais Marie-Ange, absorbée par d'autres préoccupations, n'a pas saisi l'allusion.

- Je suis surprise que Jacques ne soit pas dehors à faire les cent pas s'étonne-t-elle à haute voix.

- Tiens voilà sûrement la propriétaire.

Une femme vient de sortir de la maison et se précipite sur la portière de la voiture, que Lilia vient de stopper.

- Madame Baudreu ? Interroge celle-ci en tendant la main à Marie-Ange. Je me languissais poursuit-elle, avec l'accent du cru. Le capitaine, qui a l'air d'aimer l'exacititude, m'avait annoncé votre arrivée pour dix-huit heures et il va bientôt être vingt heures.

-Le Capitaine n'est pas encore là ? s'inquiète Marie-Ange, puis se ravisant. Tout d'abord Madame, je suppose que vous êtes notre hôtesse. Je suis enchantée de vous connaître.

Après les congratulations d'usage, Madame De Baisieux, qui est en effet la maîtresse de séant a tendu un papier bleu à Marie-Ange qui a verdi.

- Mon Dieu, un télégramme, s'exclame-t-elle en le déchirant nerveusement.

Le Capitaine, retenu à la base aérienne, ne pense pas être libre avant une semaine, annonce-t-elle, sans commentaire.

Les yeux de Madame Leprince et ceux de Lilia, qui viennent de se croiser n'ont pu retenir à temps des étincelles de joie.

A cette complicité muette, qui a rapproché leur cœur, elles comprennent que le lien qui vient de s'ébaucher, n'attend qu'une occasion pour se consolider.

Madame De Baisieux, qui paraît vouloir se cramponner à la quarantaine, est une femme encore appétissante. Dans un visage potelé qui n'a pas retenu les rides, les yeux noirs sont très expressifs. La chevelure abondante d'un brun foncé s'enrichit çà et là de quelques fils d'argent encore trop rares pour adoucir la dureté de certains regards.

Quant au corps, dont les formes ont dû être harmonieuses, il commence tout de même à s'empâter. C'est ce que Lilia est en train de constater.

Après avoir remarqué qu'un soutien-gorge de complaisance freine l'élan de sa poitrine qui se maintient avec peine dans un chemisier de soie rouge, elle a maintenant les yeux fixés sur les fesses que comprime une jupe de flanelle blanche. En faisant beaucoup d'effort pour ne pas laisser éclater la gaité de sa jeunesse intransigeante et moqueuse, elle attend une évasion spectaculaire.

Mais en vain.

Son regard déçu se détourne, abandonnant quand même à regret ce fessier en plein épanouissement, et résigné à attendre l'usure du tissu pour se libérer.

Heureusement les sources de diversions ne manquent pas.

Derrière ces dames qui sont précédées par Madame de Baisieux, Lilia ferme la marche. Pour faire les honneurs de sa maison, Madame de Baisieux prend des allures de princesse qui traîne à sa suite des roturières.

Le fait est que ces dames et Lilia, qui en un mois ont perdu l'habitude du luxe, sont très impressionnées et suivent humblement sur la pointe des pieds.

Un salon grandiose, dont les meubles de style renaissance, s'écrasent lourdement sur des grandes dalles de mosaïque noires et blanches les a laissées bouche bée.

Enfin dans la chambre qui lui est destinée, Marie-Ange, qui entre deux portes a eu le temps de réaliser que tout ceci n'est qu'accessoire, et qu'à l'heure actuelle les galons de Jacques chéri valent plus qu'une particule, s'est exclamée.

- Dieu, comme ce lit est curieux !

Lilia, qui vient de retrouver toute son assurance en se rappelant la maison de son grand père qui n'a rien à envier à celle de Madame de Baisieux, s'est laissé aller à répliquer.

Et oui ma chère, on s'attend à en voir descendre Henri IV. Puisse Jacques chéri ne pas vous décevoir.

Marie-Ange s'est contentée de rougir en silence, et c'est de la bouche de Madame Leprince qu'est sorti un oh ! bref, suivi d'une petite toux.

Lilia, qui regrette sa réflexion sûrement trop osée pour ces dames, n'arrive pas à définir si c'est le "oh !" de la gêne ou bien le "oh !" du doute, un peu plus ouvert, un peu plus prolongé aussi. Et pour se rassurer, elle finit par se persuader que Madame Leprince y a mis un peu des deux à la fois.

C'est avec cette conviction qu'elle se faufile dans le cabinet de toilette, petite pièce sans aération ni lumière, et qui, à une époque ancestrale, devait servir de cachot.

Il est meublé d'une table en marbre sur laquelle est disposé tout un nécessaire en faïence fleurie, par-dessous un seau hygiénique pour lequel il n'est pas précisé s'il attend de l'eau crasseuse ou un derrière impatient. De tout cela Madame de Baisieux voudrait faire illusion.

Lilia commence à s'apercevoir qu'il manque vraiment beaucoup de choses derrière cette brillante façade. Dans ce cagibi, elle aurait tellement l'impression de faire pénitence, qu'elle a décidé, n'en déplaise, à ces dames de rester dans sa crasse pendant son séjour dans ce domaine

Madame de Baisieux, qui s'est retiré dans son aile, a laissé ses locataires procéder seuls à leur installation. Le plus pressé est d'abord le dîner du bébé.

La bouillie fort heureusement toute prête dans la thermos, ne pose aucun problème. Pour Lilia et pour ces dames, les sandwiches qui restent du pique-nique suffiront à combler un trou que toutes ces émotions ont creusé.

Tout en grignotant Lilia voit le front de Marie-Ange s'imprimer d'un monologue sombre.

Sa curiosité est vite satisfaite. La voix de celle-ci, après avoir rebondi plusieurs fois sur les plafonds voûtés du salon, est retombée, comme un message de l'au-delà.

C'est décidé, commence-t-elle.... Demain je chercherai autre chose. Nous ne resterons pas un jour de plus sous le toit malsain de cette femme. Rien qu'à la façon dont elle s'habille, on voit aussitôt à qui on a affaire. Quelle vulgarité ! Je ne comprends pas que Jacques pour une histoire de logement se soit risqué à compromettre notre réputation ; C'est certainement son ordonnance qui a fait la blague. Mais oui, c'est la seule explication, déduit-elle après un instant d'hésitation.

Alors qu'une autre opinion sur cette question lui effleure, l'esprit, et qu'elle pense plus élégant de garder pour elle, Lilia est tourmentée par une préoccupation plus terre à terre, qui doit trouver une conclusion immédiate.

Aussi hasarde-t-elle de façon prudente, mais pratique à la fois

- Marie-Ange, pourquoi accuser un Monsieur que tu ne connais pas, sous le seul prétexte qu'il est ordonnance ? Tu oublies qu'en temps de guerre les officiers ont sous leurs ordres des soldats dont la situation, l'intelligence, bref, les qualités n'ont rien à envier à leurs galons. Pour ma part je pense que ton mari s'est chargé lui-même de cette mission,

Madame de Baisieux avait peut-être mis ce jour là des vêtements plus sérieux, et le Capitaine a pu se laisser emballer par le faste de cette demeure sans avoir à secouer le moindre scrupule pour t'offrir un décor qu'il jugeait digne de toi.

Cela n'empêche pas que pour des raisons différentes, je ne pense pas en effet que nous puissions rester longtemps dans cette maison. Madame de Baisieux ne nous a pas fait visiter la cuisine, et je crains fort, qu'à moins de nous faire partager son fourneau, elle ne nous envoie au restaurant.

Je ne crois pas que l'une ou l'autre de ces solutions vous enchante.

Quant à moi, il me vient un besoin pressant, et je vais être obligée d'aller lui demander où sont les waters.

Madame de Baisieux, qu'elle rencontre dans le couloir, paraît très étonnée par la question.

- Vous n'avez donc pas vu la vigne, mon petit ? interroge-t-elle. C'est très hygiénique, vous savez. Et comme tous ces besoins ne se manifestent qu'au petit jour ou à la tombée de la nuit, la pudeur ne peut être atteinte. Et puis vous savez, ici, à part les petits oiseaux....

Sur ces bonnes paroles, Madame de Baisieux disparaît dans un renforcement du couloir.

Lilia, dont toute velléité en est coupée, s'empresse d'aller réjouir ces dames avec cette bonne nouvelle.

Après un examen de conscience très poussé, aucune des trois ne se sent capable de discipliner son corps à ce point. Pour le grand colon, passe encore. Chacune convient qu'elle a ses petites habitudes à peu près à heure fixe. Il suffirait de se rééduquer. Mais allez donc refouler une envie de pipi ! Rien que d'en parler, voilà les trois vessies qui se mettent à bouillonner.

Madame Leprince, affolée, qui ne trouve plus son papier, décide que pour cette fois il sera préférable de s'en passer.

C'est un sauve-qui-peut dans la vigne.

Par esprit de solidarité les trois derrières se sont serrés sur une même ligne. La vessie de Lilia s'est libérée d'un jet, cependant que celles de ces dames se soulagent par petites giclées timides. En même temps, elles se claquent les fesses des deux mains, à une cadence si rapide qu'elles pourront bientôt accompagner les claquettes du Capitaine.

Mais, comme il est bien connu qu'on ne saurait mener à bien plusieurs tâches à la fois, ces dames constatent avec regret qu'elles ont les pieds trempés. Tous ces bruissements, auxquels est venu s'ajouter avec le chant des cigales le bourdonnement des moustiques, se sont infiltrés dans l'oreille de Lilia avec la douceur d'une musique mélodieuse.

Aussi commence-t-elle à comprendre toute la poésie de ces relâchements dans la nature, quand ces dames se relèvent, le derrière en sang.

Malgré la pénombre, elle se rend compte que celles-ci la regardent se reculotter avec envie, en se demandant, par quel pouvoir, sa peau a repoussé tous ces insectes affamés qui les ont dévorées de la tête au pieds.

Elle en rit traitreusement en silence, sans oser dire que c'était là pour les fesses sans vie de Madame Leprince, le seul espoir de se refaire une santé.

Les trois, sur le chemin du retour, s'aperçoivent que, dans leur précipitation, elles n'ont pas remarqué combien la vigne était pauvre, et qu'il faut vraiment une nuit sans lune pour y être à l'abri des indiscrets.

Aussi, arrivée dans le salon, Madame Leprince suggère-t-elle...Oh ! avec beaucoup de réticence dans la voie, que dans la journée, pour le petit besoin, il vaudrait mieux avoir recours au seau hygiénique.

Bien lui en pris, sous le choc, Marie-Ange, qui en a été éjectée de son siège, s'est écriée.

- Ah ! non, je t'en supplie. C'est déjà assez désagréable d'avoir à vider de l'eau sale, sans avoir à ajouter une odeur de pipi à des corvées dégradantes.

Du reste la question ne se posera pas. Dès demain matin, avec Lilia je vais chercher un toit plus confortable, et surtout moins fantaisiste. En attendant, il faut dormir.

Madame Leprince et Lilia n'ont pas attendu cette invite pour se glisser dans le divan-lit du salon.

Marie-Ange a fait sonner le réveil à sept heures. Lilia, qui n'est pas lavée, a été vite prête.

Il est convenu que Madame Leprince doit rester pour s'occuper du bébé.

Marie-Ange, qui compte bien avoir trouvé un gîte avant midi, a décidé de rapporter un repas froid afin de ne rien avoir à demander à Madame de Baisieux.

Elle a déjà un pied dans la voiture, lorsqu'un besoin pressant la laisse jambe en l'air, hésitante. Elle courrait volontiers se poser sur le seau hygiénique si son discours de la veille ne le lui interdisait.

Contrainte de trouver une autre solution, et prévoyant que deux gardes du corps ne seront pas de trop pour s'aventurer à la recherche d'un coin plus confortable que la vigne, elle s'achemine à pas de loup, suivie de Madame Leprince et de Lilia, vers un bâtiment un peu en retrait de la maison d'habitation.

- Ce doit être une étable, suppose-t-elle. En la circonstance les vaches seront moins dangereuses que les moustiques. Ayant foncé la première, son à-propos spontané, a fort heureusement évité qu'elles ne passent toutes trois auprès de Madame de Baisieux, pour des âmes en peine à la recherche d'un mauvais coup.

- Bonjour, chère Madame, lui dit-elle. Nous ne voulions pas partir à Nîmes sans nous être assurées que vous n'aviez rien d'urgent à y faire. Mais je vois que nous vous dérangeons dans une tâche qui me paraît bien pénible et bien inattendue pour une femme telle que vous.

Très intéressées, toutes trois se sont avancées pour voir de plus près Madame de Baisieux en bleu de travail, manches retroussées, qui s'affaire auprès d'un cheval dont la structure les fait hésiter sur sa qualité.

Est-ce un cheval de selle abâtardi ? Ou bien une bête de labour sous-alimentée ? telle est la question qu'aucune d'elles n'ose poser.

- Soyez les bienvenues, répond Madame de Baisieux, souriante. Je suis heureuse de vous présenter Gamin. Je le soigne un peu comme un enfant, voyez-vous. Tous les matins je lui nettoie les dents. C'est un travail très minutieux que je tiens à faire moi-même.

En joignant le geste à la parole, elle sort un mouchoir qu'elle passe avec un soin méticuleux sur la denture de Gamin. Elle termine par un coup d'œil rapide et maternel sur la langue et satisfaite, se retourne vers les visiteuses qui n'ont pas perdu un détail du spectacle

- Que de responsabilité ! ; Que de soucis ! pour une femme seule, gémit-elle. Je dois avoir l'œil à tout. Pensez, avec seulement deux domestiques, c'est indispensable.

j'ai acheté ce mas il y a neuf mois, et je suis très fière de mes résultats. Mais que de volonté ! Que de patience, il m'a fallu déployer après l'épreuve que je venais de subir.

Au début ce fut très dur.

Les regards sont certainement interrogateurs à souhait, puisqu'après un long soupir, Madame de Boisieux reprend le fil de ses confidences.

- Pensez, dit-elle, en essuyant avec le mouchoir qu'elle a gardé à la main, deux grosses larmes qui préparaient leur lit en direction des ailes du nez.

Mon mari m'a quitté après quinze ans de mariage. Il est parti sur un coup de tête il y a dix huit mois. En guise d'adieu, il m'a traitée de bâton merdeux.

Madame de Baisieux a un visage très mobile, dont le regard surtout fixe l'attention. Après une pause, un œil s'est pris d'une fantaisie telle que son auditoire a pu le croire affligé d'un strabisme passager. Heureusement, il n'en est rien. Seulement dans le feu du récit, l'un a pris à son élan pour rattraper le passé, alors que l'autre est resté bien droit, fixé sur l'avenir, en se cramponnant au présent.

Pour l'observateur qui ne sait plus auquel se fier, l'attention devient difficile.

- Maintenant il vit avec une petite femme insignifiante poursuit-elle. Je n'ai pas encore compris.

Lui, un si bel homme ! nous étions si bien assortis. C'est à croire qu'il est devenu fou. Il est allé jusqu'à me reprocher mes chats, j'en avais cinq. Les pauvres chéris, dans un appartement immense, ils n'étaient pas bien encombrants. Tantôt dans le salon, tantôt dans la chambre, ils décoraient, tout en faisant la joie de mon existence.

Avec cette greluce, mon pauvre Louis a dû me regretter bien souvent. Mais il est trop orgueilleux pour revenir. Quel changement pour lui ! Elle a à peine vingt cinq ans.

Comment se porte-t-il maintenant, c'est bien connu, la nouvelle génération n'a plus d'hygiène.

Avec moi, pas un microbe ne résistait. J'avais en permanence une grosse bouilloire d'eucalyptus qui désinfectait et embaumait. Quand je pense que même cet air pur que je répandais, il avait fini par me le reprocher.

Ah ! si vous saviez comme il est parti bêtement. C'était un soir d'automne, la bonne venait de faire la couverture quand mon mari fatigué se retira dans la chambre.

Du salon, qui se trouvait à l'opposé, je l'entendis crier. Affolée, je me précipitais. Et que vis-je ? Madame de Baisieux porte une main à ses yeux pour estomper la vision. Mon

pauvre Louis furieux, cassait tout ce qui se trouvait à sa portée.

C'est encore un greffier, hurlait-il. Mes amies, c'est ainsi qu'il appelait mes amours.

Ça sent la merde ici, continua-t-il en me regardant. Toi tu ne sens rien, évidemment. Et bien moi, j'en ai marre de leurs pisses et de leurs chiasses, et avant de mourir asphyxié, tu m'entends, je fous le camp.

Au même moment la bonne, cette pauvre Adèle qui cherchait sous les meubles, croyant bien faire, eut l'idée de soulever l'édredon.

Bien sûr ce n'était pas très appétissant, mais vous savez ce que c'est qu'un accident.

Mon mari qui avait déjà le chapeau sur la tête, me prit par les épaules. Mes bras, qui se trouvaient immobilisés, ne purent se débattre. Il me roula ainsi sur le lit, la tête la première et rabattit l'édredon.

- Puisque t'en veux, t'en boufferas salope, gronda-t-il. Je crus en mourir, avant qu'il ne se calme. Il me maintint ainsi coincée, en me secouant sur le lit, jusqu'au moment où je perdis connaissance.

Ce fut Adèle, le lendemain, qui me conta la suite.

Mon mari qui se décida à soulever l'édredon s'exclama.

- Ah ! ça, c'est un beau bâton merdeux. Elle a eu son compte, la garce, maintenant je peux m'en aller tranquille.

Adèle me voyant sur le lit, inanimée appela les pompiers.

Quand je revins à moi, je me crus sur un bateau, au milieu d'une mer déchaînée. Mais lorsque je vis des casques dorés, et un gros jet qui inondait ma chambre, je réalisais. Seulement, je ne sus jamais ce qu'Adèle leur avait dit pour qu'ils opèrent ainsi.

J'essayais de me soulever, mais j'entendis une grosse voix qui ordonnait.

- ça y est, les gars vous pouvez y aller.

C'était sûrement le chef des pompiers, car aussitôt deux grands gaillards se jetèrent sur moi et m'emportèrent dans la salle de bains où ils m'allongèrent sur une couverture qu'Adèle avait préparée.

- Et bien, ma petite dame, vous avez de quoi vous occuper, lui dirent-ils et ils partirent.

- Voyez un peu où la folie de mon pauvre Louis m'avait conduit.

Profitant du long soupir de Madame de Baisieux, Madame Leprince s'empressa de lui dire que c'était là, évidemment, une histoire bien navrante, dont elle pourrait raconter la suite une autre fois, car ayant déjà perdu beaucoup de temps, sa fille est obligée de partir.

Marie-Ange en tête, toutes trois courent au seau hygiénique sur lequel chacune se libère avec le laisser-aller des grandes émotions. Mère et fille ayant accepté cette extrémité avec la résignation de la fatalité, l'opération s'est faite sans commentaire.

Arrivée à Nîmes, Lilia a stoppé la voiture dans une rue du centre, afin d'être en plein champ de bataille.

C'est à la vitrine d'un boulanger que Marie-Ange découvre la petite annonce tant désirée.

"Immeuble bourgeois, rue de la maison carrée, deuxième étage. Appartement meublé. Deux pièces, cuisine, toilettes. S'adresser à Monsieur Masselin, tailleur sur mesure hommes, dames. Spécialiste de la coupe scientifique"

Monsieur Masselin dispose de tout l'étage, qui comprend deux appartements. Se réservant le plus grand dans lequel il a son atelier, il loue l'autre meublé, afin que Madame

Massellin son épouse, puisse boucler le budget du mois quand les clients se font rares.

Après un rapide coup d'œil, Marie-Ange convient que cet appartement est tout simplement le fruit de la providence, le mobilier, qui est modeste et propre, se compose du strict nécessaire.

- C'est très intelligemment meublé, glisse-t-elle à l'oreille de Lilia. Il n'y a vraiment que chez soi, dans un décor familier, qu'on aime s'entourer d'un tas d'objets inutiles. Mais ces mêmes petites choses chez les autres, font toujours figure de brocante.

C'est ainsi qu'elle décide que, puisqu'il y a une chambre avec une armoire, un lit et une salle à manger dont les meubles d'un Henri, peu importe lequel, laissent la place à un divan de deux personnes, que Lilia partagera avec Madame Leprince lorsque le capitaine sera libéré, il n'y a pas à hésiter.

Un bref coup d'œil dans la cuisine, le cabinet de toilette et les WC qui sentent bon la peinture fraîche lui font sortir son carnet de chèques.

Voilà les clefs, vous viendrez vous installer quand vous voudrez, dit Monsieur Massellin, qui ne sachant comment manifester sa joie, éprouve le besoin d'en donner l'explication.

- C'est que, voyez-vous, pour nous c'est un coup dur. Tous ces messieurs qui jouent au petit soldat n'usent plus de costume de ville. Ah ! Bien sûr, quand ils vont rentrer chez eux et qu'ils vont voir que les mites, et peut-être même les doryphores se sont servis en leur absence, il va y avoir du pain sur la planche. Mais en attendant, il faut tenir le coup.

Marie-Ange, qui trouve certainement que ses soucis sont assez lourds à porter, se contente de donner une poignée de mains compatissante en entraînant Lilia dans l'escalier.

Après quelques achats, le retour est joyeux. Toutes deux se réjouissent pour le côté pratique de leur découverte. Mais si Marie-Ange voit là un remède à ses ennuis domestiques, Lilia pense surtout aux conquêtes que la situation du nouveau domicile va lui faciliter. Ayant toujours à l'esprit l'ébauche de la vie parisienne qui l'attend, elle s'est jurée d'être une vraie femme avant de retrouver Solange.

Heureusement que celle-ci ne s'est aperçue de rien. L'opération faite, ce sera toujours une source de ridicule en moins. Et puis quelques expériences ne feront pas de mal, avant de rentrer dans le droit chemin. Solange ne pourra qu'y gagner

Seule au mas, madame Leprince qui a trouvé le temps long, apprécie encore plus le résultat. La joie lui coupant l'appétit, elle suggérerait volontiers de partir dès maintenant, si la bienséance ne le lui interdisait.

Ces dames en effet se doivent de faire des adieux décents à Madame de Baisieux.

L'heure du repas n'étant pas indiquée, il faut attendre le début de l'après midi.

Marie-Ange, qui n'a pas perdu de temps pour étaler les provisions quelle a rapportées, est déjà en train de picorer.

Comme les travaux de mastication incitent à la méditation, sa pensée n'a pas été longue à exploser.

- Je vais tout de même essayer de récupérer une partie de l'argent que Jacques lui a donné. Déjà que, pour un mois, c'était cher payé, mais pour une nuit ce serait de l'escroquerie. Je ne peux pas me permettre de gaspiller l'argent ainsi. Avec tous ces frais imprévus, quand la vie sera redevenue normale, je devrai réviser mon budget. Comme je ne peux pas supprimer les cinq à sept, tant pis je réduirai sur les petits fours. Et puis au lieu de proposer un assortiment de jus de fruits comme avant, tout le monde boira de l'orangeade que je préparerai moi-même d'ailleurs.

- Ne dis donc pas de bêtises, gourmande Madame Leprince. Tiens prends d'abord ces deux mille francs, après nous verrons. Et n'oublie jamais que les galons de Jacques peuvent dépendre d'un petit four.

Maintenant, si Madame de Baisieux ne veut pas te rembourser, et bien tant pis. Elle a l'air d'un drôle de phénomène, et je préfère ne pas avoir d'histoires avec elle.

Lilia, qui trouve qu'elle a assez donné de sa personne, et pas toujours de la manière dont elle l'aurait souhaité, se garde bien de prendre part à la conversation.

Comme la collation se termine, elle laisse ces dames à leurs préoccupations pour aller guetter dans le couloir une apparition de Madame de Baisieux.

Pas un bruit. C'est à croire que tout dort.

Enhardie par le silence, elle s'aventure de plus en plus loin. Elle pousse même l'audace d'aller rôder dans la partie qui, sans être interdite, n'est pas destinée aux locataires, mais qui pour des frontaliers de bon voisinage, peut être considérée comme une zone franche. Un pas entraînant l'autre, elle arrive dans une espèce d'antichambre assez sombre d'où part le demi cercle imposant d'un escalier de pierre. Sur les marches, viennent se briser les rayons verts et rouges du soleil, qui transpercent sans pitié les vitraux multicolores.

Ne découvrant aucune trace de vie et ne percevant pas le moindre bruit, elle va revenir sur ses pas. Mais là, dans le renfoncement qui lui est en partie masqué par le départ de l'escalier, et où, hier soir elle a vu disparaître Madame de Baisieux, elle distingue une demi-lune en bois foncé juchée sur des pieds assez hauts et qui lui semble être un piano.

Depuis plus d'un mois, elle n'a pas entendu le moindre morceau de musique, même pas une rengaine. La TSF à Courcorès, on en ignore l'existence. Bien à l'abri derrière ses monts, cette petite bourgade s'est protégée jusqu'à maintenant de toutes infiltrations malsaines.

Aussi aucun son harmonieux, autre que le chant des oiseaux, n'est venu lui divertir l'oreille, Une envie folle de rompre le silence la porte en avant.

C'est en effet un superbe piano, dont la queue n'en finit pas. Les connaissances qu'elle a en solfège, sa dextérité au violon, lui ont vite permis, après quelques leçons de pianoter les airs à la mode. Aussi attaque-t-elle sur le "*Boum*" de Charles Trenet, qui fait résonner des "*boums*" dans toute la maison.

L'ambiance est créée, elle s'y laisse glisser avec la fougue de ses vingt ans. Elle chante à tue-tête. Elle est lancée, tous les couplets vont y passer. Enfin le dernier "*boum*" a retenti. Elle fait une pause en réfléchissant à ce qu'elle va jouer, lorsqu'elle entend des éclats de voix qui semblent parvenir du salon ; Elle se rappelle avoir laissé ces dames qui paraissaient plus enclines à la rêverie qu'à la discussion.

Intriguée malgré tout, elle referme le piano et s'enfonce dans le couloir. Dans cette maison, les résonnances brouillent un peu les pistes, aussi doit-elle coller son oreille sur la porte pour avoir la certitude de ne pas s'être trompée.

Elle entend la voix courroucée de Madame de Baissieux

- On ne se permet pas d'user d'un instrument qui ne vous appartient pas, sans en avoir demandé la permission. Mais c'est bien connu, on profite des gens qui vous offrent l'hospitalité pour se croire tout permis. C'est une honte, hurle-t-elle. Mon Dieu, moi qui ai voué mon piano à Notre Dame de Bonne Espérance, poursuit-elle en baissant le ton. Je ne jouais que pour elle. Que va-t-il m'arriver maintenant ? Après cet outrage, et sur mon piano, cet air de faubourg. C'est tout simplement profaner la musique, vous entendez, profaner la musique.

Prise de scrupules, Lilia, qui ne veut pas laisser ces dames se débattre seules avec Madame de Baisieux, pour une indécatesse dont elle est responsable, fait courageusement son entrée dans le salon.

- Madame, je suis désolée et je vous prie de

Mais Madame de Baisieux qui fonce sur elle avec des yeux bien droits cette fois, ne la laisse pas continuer.

- Et *Boum*, et votre cœur fait *boum*, je vous en foutrais des *boums*, lance-t-elle avec une pluie de postillons.

Ce doit être la hargne de la ménopause, pense Lilia, que cette colère amuse.

Madame de Baisieux, qui continue à vociférer et à gesticuler, est en effet plus comique qu'impressionnante.

- Quelle génération ! Quelle perversion ! à l'âge où on devrait encore être au couvent. En ce qui me concerne, j'aurais mieux fait de ne pas en sortir, poursuit-elle en tendant les bras vers le ciel. Pour voir ce que j'ai vu, et entendre ce que j'ai entendu. Oh ! Mais vous en reviendrez-vous aussi ma petite demoiselle !

- Mais, répond Lillia avec la voix de l'innocence, j'en suis revenue, car je ne me marierai pas. Les hommes ne m'intéressent pas.

Alors, à sa grande surprise, et à celle de ces dames, les yeux exorbités par la colère et qui semblaient prêt à tomber, ont repris aussitôt leur place, et douceuse, Madame de Baisieux a susurré.

- On dit ça ! Allons, vous êtes une bonne petite. Embrassez-moi.

L'incident clos, Marie-Ange trouve le moment propice pour glisser le petit discours qu'elle a minutieusement préparé.

- Justement, chère Madame dit-elle, je vais vous annoncer une bonne nouvelle. Nous partons. Ce matin, un coup de fil à la base aérienne m'a appris que le commandant était déplacé à Toulon. Un message me priant d'aller l'y rejoindre était prêt à être expédié, quand j'ai téléphoné.

Je me rends compte combien il faut de charité pour supporter des personnes étrangères sous son toit. Le bénéfice qu'on en tire, si alléchant qu'il soit, ne saurait être en rapport avec le sacrifice. J'espère que pour une nuit nous ne vous avons pas occasionné trop de dérangement. Je me ferai cependant un

plaisir de vous abandonner la moitié de la somme que mon mari vous a avancé pour le mois.

- Alors, si je comprends bien, il me faudra vous rendre de l'argent suffoque Madame de Baisieux qui s'est mise à marcher de long en large à travers le salon, comme si elle essayait de rattraper ses yeux qui tentent à nouveau de lui échapper.

Voilà bien la mentalité des officiers. Tout leur est dû. Avec le souci que je me suis fait, les regrets, depuis trois semaines que j'avais promis au Commandant de vous loger, ça n'est pas cher payé, je vous le garantis.

Mais au fait puisque vous y tenez tant à votre argent, allez donc chercher ce qu'il en reste. Vous le trouverez au dessus du piano, aux pieds de Notre Dame de Bonne Espérance. Tous les cierges au trois quarts consommés, vous pourrez aussi les emporter, ils vous appartiennent.

Madame Leprince, qui était fixée sur le résultat de la diplomatie de sa fille, commence à s'impatienter. Aussi, avance-t-elle, l'air compréhensif, vers Madame de Baisieux.

Merci, Chère Madame lui dit-elle. Merci pour tout. Et sachez combien nous sommes touchées par l'emploi que vous avez fait de cet argent.

Pour notre part, il eût été préférable que ces cierges se consomment à l'intention de Saint Antoine plutôt que pour cette Sainte que nous ne connaissons pas. Mais chacun ses besoins.... N'est-ce pas ! Que cette Dame de Bonne Espérance continue à prendre soin de vous !

Sur ces bonnes paroles, madame Le prince tend la main à Madame de Baisieux, apaisée. Marie-Ange et Lilia en font autant.

Alors que la voiture roule cahin-caha sur le chemin de terre qui rejoint la route nationale en longeant la vigne

providentielle, de Madame de Baisieux, Lilia voit Madame Leprince dans le rétroviseur qui sur le siège arrière, agite son mouchoir devant ses yeux.

- Elle chasse un cauchemar, se dit-elle. Mais au même instant le mouchoir tombe et la grande main de Madame Leprince s'abat lourdement sur sa joue.

- Je l'ai eu, s'écrie-t-elle.

Dans son subconscient, elle a la conviction d'avoir tué le dernier moustique de la création.

Dans la maison carrée l'installation est terminée. Après une toilette raffinée qui a même été poussée jusqu'à la coquetterie, Marie-Ange et Lilia ont retrouvé leur éclat. Même Madame Leprince a un air de fête. Impatiente de se replonger dans le monde civilisé elle propose une promenade en ville.

Dans sa jupe plissée, son petit chemisier et ses cheveux au vent, à côté de ces dames chapotées, gantées jusqu'au coude, Lilia pourrait se sentir en état d'infériorité. Mais il n'en est rien. Dans cette tenue, elle se sent très à l'aise

Du reste, le regard des hommes qui la croisent suffirait à lui rendre son assurance si le moindre complexe s'avisait de la tourmenter.

Cependant, malgré ces petits succès et la beauté des Jardins de Le Nôtre, la promenade lui paraît longue.

Entre ces deux mondaines, qui n'ont d'autres préoccupations que leurs soucis domestiques et leurs querelles de famille, elle s'ennuie.

D'autre part, le goût qu'elle a pu éprouver pour Marie-Ange lui étant définitivement passé, celle-ci ne doit plus compter sur son indulgence pour être parée de toutes les qualités.

Loin de son admiration du début, qui trouvait à sa fraîcheur des raisons qui lui faisaient honneur, Lilia est maintenant bien près de penser qu'elle a tout simplement un ventre sans entrailles, qui ne peut même pas espérer l'épanouissement dans la maternité.

Son corps, qu'elle se représente après la quarantaine, aussi desséché que celui de Madame Leprince, sera tout juste assez solide pour supporter sa tête vide.

Le nouveau jugement que Lilia porte sur son amie, lui rend sa compagnie de plus en plus pénible, et renforce son besoin d'évasion.

Ainsi, dès le premier matin, s'est-elle proposée pour les courses, à la grande joie de ces dames, qui ont horreur des épiciers et qui n'aiment pas sortir échevelées.

Au saut du lit, elle est allée chercher le lait. La crémèrie n'est pas loin. L'aller retour lui a pris vingt minutes au plus.

Cependant, elle sent que cette promenade au réveil la mettra en forme pour toute la journée.

Malgré ses escapades solitaires, la première semaine se déroule sans qu'aucune rencontre intéressante ne vitrine la pimenter.

Lilia qui fait son examen de conscience s'avoue qu'elle en est en partie responsable.

Les premiers jours, attirée par les vitrines, dont la variété et le goût feraient bailler d'admiration le lieutenant Legendre, elle n'a prêté aucune attention à l'intérêt qu'elle aurait pu susciter.

En se promettant d'être moins distraite dans les jours qui vont suivre, elle vient de se rendre compte qu'il faut un choc, un appel irrésistible ou un prétexte élégant, comme le broc avec le lieutenant, pour se laisser aller à l'invitation d'un monsieur qui vous aborde dans la rue.

Les freins puissants des Grattin, aux rouages compliqués, l'emporteraient certainement sur la fougue des Fivelli.

Lilia ne demande qu'à être fixée au plus vite. Mais hélas l'occasion tarde à se présenter

Elle en est là de ses tourments lorsque le Commandant arrive rue de la Maison Carrée.

Aussitôt, Marie-Ange s'est mise en arrêt, comme un chien de chasse bien dressé, qui attend l'ordre du maître pour reprendre son élan.

Le jour du mariage, Jacques chéri a dû placer dans un repli bien secret, comme il n'en existe que chez les femmes, une

espèce de mécanique réglée comme un mouvement d'horlogerie, et qui ne se déclenche qu'en sa présence.

Lilia voudrait bien savoir quel plaisir peut éprouver un homme avec une femme dont l'attachement est synonyme de servilité.

En attendant d'éclaircir ce mystère, son avenir avec Solange ne lui en paraît que plus attrayant, plus naturel aussi.

Le mariage de ses parents, l'exemple qu'elle a sous les yeux, sont suffisants. L'intransigeance de ses vingt ans lui fait déduire que hommes et femmes sont faits pour s'accoupler comme chiens et chats et que les êtres vraiment évolués ne se laissent pas leurrer par cette erreur grossière de la nature.

Puisque l'erreur est faite, irrémédiablement faite, qu'une femme qui désire un enfant se soumette à cette loi absurde...soit. Ce n'est pas une raison pour rester définitivement sous la tutelle ou à la disposition du mâle.

Elle sait très bien que toutes les femmes n'abdiquent pas de leur personnalité comme Marie-Ange. Mais, même chez celles-là, il y a un côté servile qui la choque, puisqu'il se place sur le plan même de l'intimité.

S'il n'existait pas, pourquoi dirait-on toujours d'une femme qu'elle se donne, et que l'homme trouverait choquant qu'on en dise autant de lui.

Les hommes prennent, pense Lilia. Ils prennent d'abord la femme et ensuite leur plaisir. Tout leur est dû. Combien plus douce, plus équitable, plus harmonieuse aussi, est à ses yeux l'intimité entre deux femmes.

Quant à ces Messieurs, qu'ils s'arrangent entre eux.

Toutes ces réflexions lui viennent à l'esprit alors qu'elle attend le sommeil dans le lit de la salle à manger qu'elle partage avec Madame Leprince.

Un coup d'œil sur le buste de celle-ci qui est seulement voilé par une chemise de nuit décolletée en linon blanc, et que le

drap découvre jusqu'à hauteur du nombril, à cause de la chaleur, a failli la plonger dans le doute.

Mais, voulant coûte que coûte être en accord avec elle-même, elle a aussitôt pensé, heureusement que toutes les femmes ne ressemblent pas à Madame Leprince, pourvu que toutes les femmes ressemblent à Solange.

Ses pensées commencent à s'embrouiller.

Aurai-je du plaisir avec un homme ? En aurai-je plus qu'avec Solange ? Peut-être est-ce là, à l'exception de Marie-Ange, le secret de ces femmes asservies

Questions et réponses, dans un cerveau engourdi sont déjà le domaine du rêve et elle n'en retrouve aucune trace au réveil.

Un tour d'horizon dans le lit, avec le bout du pied, lui fait savoir que Madame Leprince est déjà levée. Pensant qu'il est très tard, elle ouvre les yeux. A travers les volets ajourés, le soleil inonde la pièce.

Etonnée de ne percevoir aucun bruit, elle tend l'oreille.

Une personne, si silencieuse soit-elle, laisse toujours dans son sillage un froissement de tissus, et à l'âge de Madame Leprince, le bruit sec d'une articulation qui craque, devrait lui en signaler la présence.

Mais rien ! Tout en restant sceptique, elle se demande si Madame Leprince n'est pas partie, toute échevelée, chercher le lait pour Jacques chéri. A ce moment, celle-ci lui apparaît à travers les pieds massifs de la table Henri 2, dans une position qui a failli lui faire pousser un cri.

Allongé sur trois chaises le long corps maigre de Madame Leprince fait figure de cadavre.

Cette vision fait supposer à Lilia que, prise d'un malaise, et afin d'éviter le contact d'une viande froide au réveil, elle a préféré aller mourir là, discrètement, sans déranger personne.

Pressée de s'en assurer, c'est à peine si elle arrive à articuler.

- Madame Leprince.

- Ah ! quelle nuit, soupire celle-ci. Vous voilà enfin réveillée.

La voix surprend autant Lilia que si elle sortait d'un cercueil. Maintenant que le corps se dresse sur son séant, elle est bien prête à croire aux revenants. Avec sa bouche ouverte, ses yeux agrandis par la peur, elle doit aussi faire une impression bizarre à Madame Leprince qui demande d'une voix grelottante.

- Mais qu'avez-vous, mon petit, vous ne vous sentez pas bien ?

Lilia n'ose pas répondre. Une évidence, à laquelle elle aurait dû penser plus tôt, vient de lui frapper l'esprit. Madame Leprince est devenue folle. Mais oui, puisqu'elle est bien vivante, il n'y a qu'une crise de démence qui a pu la mettre dans cette posture ridicule et inconfortable.

Mais elle n'est pas rassurée pour autant.

Tout doucement, genoux tremblants, elle essaye de se glisser hors du lit, afin d'aller prévenir Marie-Ange.

Mais elle a seulement un pied à terre quand la voix inquiétante se fait à nouveau entendre.

- Et bien, mon petit ! vous ne dites rien. Vous n'êtes pas surprise de me voir là ?

- Oh, mais si, répond-elle aussitôt, encouragée soudain par ces paroles pleines de bon sens. J'ai même eu très peur.

- Peur de quoi ? Mais c'est vrai, vous êtes toute blanche. Pourtant vous vous êtes reposée.

Moi, par contre, sur ces trois chaises, je n'ai pas fermé l'œil. Nous voilà bien maintenant, avec des punaises.

- Des punaises ! s'exclama Lilia rassurée.

- Mais oui, mon petit. Réveillée à une heure du matin par leurs morsures, j'ai allumé. Vous dormiez à poings fermés.

Quand j'ai vu ces sales bêtes me courir sur les jambes, je n'ai pas eu envie de rester au lit pour leur servir de pâture.

Je me suis allongée comme j'ai pu sur ces chaises.

Quand j'ai éteint, vous dormiez toujours. Mon Dieu, à votre âge, c'est bien normal, mais si ce matin vous n'êtes pas entièrement dévorée, vous êtes un phénomène.

- je suis ce phénomène, répond Lilia, et comme je suis aussi affamée que vos convives lorsqu'elles se régalent sur vos cuisses, je vais chercher le lait.

- Prenez-en deux litres, précise Madame Leprince, Jacques en boit beaucoup. Mais Lilia réalise qu'à part son manteau bord à bord qui est pendu dans l'entrée, elle n'a rien pour se vêtir.

Le soir, en l'absence du Commandant, elle se déshabillait dans le cabinet de toilette. La veille, elle était déjà prête à se coucher lorsque celui-ci était arrivé, si bien que pour récupérer ses vêtements, il lui aurait fallu traverser la chambre.

Ne voulant pas déranger, et n'y attachant pas au fond beaucoup d'importance, elle part nue sous son manteau. En tirant bien, le devant arrive à croiser sur deux centimètres. Bien maintenu par son bras replié, bien malin celui qui pourrait deviner ?

L'escalier lui pose cependant un problème, mais elle a quand même la certitude de l'avoir descendu dignement.

Dans la rue, la voilà maintenant qui trotte de plus en plus vite. Le frottement du tissu sur ses seins s'est accéléré et elle en ressent le plus grand bien. Au retour avec la boîte pleine, elle se laisse aller à sa marotte favorite. Elle flâne. Le nez collé à ses vitrines préférées, elle a parfois du mal à se détacher.

C'est celle de l'antiquaire qui la retient toujours le plus longtemps. En dessus de la porte une plaque rouge soutenue par deux amours, sur laquelle est inscrit en lettres d'or " *Aux reliques Gallo-Romaines*" éveille la curiosité des passants.

En fait, à part quelques fresques, quelques objets très anciens, qui, pour certains amateurs, pourraient passer pour des reliques, le reste est surtout de la brocante.

La première fois qu'elle s'y arrêta, le marchand était dans la boutique et Lilia trouva que tout compte fait, c'était lui qui avait l'air le plus Gaulois. Depuis, elle ne l'a plus revu, et le bec-de-cane était toujours absent. Chaque fois, elle s'éloignait, déçue, non pas de l'absence du marchand proprement dite, mais à cause d'un vase qu'elle aurait aimé acheter pour offrir à Marie-Ange.

Aujourd'hui la porte est grande ouverte.

Emportée par la joie, elle fonce.

- Il y a du monde s'écrit-elle en la secouant.

La grosse cloche qui y est pendue fait raisonner des drelins qui lui rappellent l'instant solennel de l'élévation à la messe. A croire que le matériel du jour de Pâques de l'abbé Grégoire n'a pas pu aller plus loin.

- Voilà, voilà répond le Gaulois

Il avance à pas lourds et mesurés en trainant des pieds. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, massif. Les muscles sont puissants, la charpente paraît solide. Une grosse bouille joufflue, aux yeux rieurs, aux lèvres charnues, fait de lui un gaulois sympathique. La chemise, dont les pans flottent sur le pantalon s'ouvre largement sur la poitrine rousse et velue qui répand une bonne odeur de suint.

Le torse penché en avant, il s'est approché si près de Lilia et il respire si profondément qu'elle sent son souffle chaud

s'infiltrer dans l'encolure de son manteau et lui courir sur la poitrine.

Simultanément, elle a posé la laitère qui lui encombrait la main droite, et, de la main gauche, elle s'est emparée du vase

- C'est combien ? demande-telle.

Pour toute réponse la grosse patte du gaulois lui creuse les reins et son ventre est projeté en avant.

- Mon regard m'a encore trahi, se dit-elle, en se rappelant que Madame Fivelli lui reprochait bien souvent les étincelles que lançaient ses yeux lorsqu'ils croisaient ceux des hommes. Aussi les a-t-elle fermés aussitôt.

Mais, au même instant, ses lèvres sont aspirées par une succion si puissante que sa langue en est emportée.

Elle a l'impression de fondre dans le Gaulois. Quand il relâche son étreinte, et qu'elle voit sur son pantalon la marque de son sexe si bien imprimé, elle se souvient qu'elle est nue.

- Mon manteau en a pris à son aise quand j'ai posé le pot à lait. Evidence qu'elle vient juste de réaliser...

Le Gaulois qui a retiré le bec-de-cane, emporte sa proie à bout de bras vers le fond du magasin.

Comprenant la fatalité de cet instant, elle s'y laisse glisser comme un fruit trop mûr qui se détache lui-même de son arbre.

Avec une tendresse de nourrice, le Gaulois vient de l'allonger sur un Récamier.

Trêve de courte durée, car, emporté à nouveau par sa bestialité primitive, il se rue de toutes ses forces sur elle.

Il l'étreint, la serre, la déchiquète comme un aigle affamé.

La proie, oh miracle ! s'écarte, se dilate, s'ouvre comme une fleur s'ouvre aux premiers rayons du soleil. Elle attend son pollen.

Le vent violent qui a répandu le pollen chaud et velouté a déchiré les pétales qui se sont envolés.

Le Gaulois écume, et son souffle rauque semble soudain sortir d'une caverne.

il se relève lentement et se réajuste avec des gestes précis.

Puis, après avoir versé le fond d'un broc dans le premier récipient qui se trouvait à sa portée, il le tend à Lilia.

Elle se rend bien compte que l'objet est très ancien, mais ne sachant pas s'il s'agit d'un plat à barbe ou d'un bénitier, elle se demande ce qu'elle doit en faire.

- Voilà pour te faire un peu de toilette, précise le Gaulois. Ça ne sert pas à grand chose, mais on ne sait jamais.

Il y a si peu d'eau, qu'elle se rince juste le bout de ses doigts, trop heureuse de trouver un prétexte pour prolonger le plaisir qu'elle a de se sentir pleine comme une outre de cette essence gauloise.

Très vite elle se relève et elle le voit qui la regarde avec de bons yeux dans lesquels toute trace de bestialité a disparu. Il tient, avec toute la délicatesse de ses grosses pattes velues, le vase tant convoité

- Emporte le, dit-il. Et tiens, voilà cent francs, tu t'achèteras des fleurs, en te souvenant que la plus belle, c'est toi qui me l'as donné. Mais au cas où je ne te reverrais pas, je tiens à te féliciter tout de suite. Tu es faite pour l'amour. C'est le plus beau compliment qu'un homme puisse faire à une femme, mon petit. Avec ta petite gueule de voyou, si tu sais en profiter, tu feras du chemin.

Lilia part avec le pot au lait dans la main gauche, et de l'autre, avec son bras replié sur le manteau, elle serre le vase sur

son cœur. Tout comme un champion, elle a remporté sa coupe.

Rue de la maison Carrée, elle attaque la première.

- Me voilà enfin, soupire-t-elle. J'ai bien cru qu'il me faudrait revenir sans le lait. Il n'y en avait déjà plus lorsque je suis arrivée, alors j'ai dû attendre la deuxième livraison.

- Mon pauvre petit, on vous en donne des corvées, répond Madame Leprince, compatissante. Mais qu'avez-vous donc là, s'étonne-t-elle, en regardant le vase.

- Il est joli, n'est-ce pas, murmure Lilia avec ravissement. Je l'ai acheté aux reliques gallo-romaines. Ça m'a fait patienter en attendant le lait.

Comme à cet instant le Commandant sort de la chambre, tout frais rasé suivi de Marie-Ange qui sent bon la lavande, elle se souvient d'une réplique qu'une commère avait lancée à sa grand-mère.

- Cette chose-là, Madame Grattin, n'y a pas de miracle ! C'est comme tout le reste, faut que ça sorte par ou c'est rentré. Elle fonce dans le cabinet de toilette.

Complètement rassérénée, elle se jette sur le petit déjeuner avec autant d'appétit qu'un travailleur de force.

Du coup elle comprend soudain tous les risques que prirent de tous temps les mâles pour nourrir leurs femelles.

Son café au lait avalé, le Commandant, qui mange peu, laisse ces Dames à leurs tartines.

- Je vais faire quelques courses dit-il à Marie-Ange, je serai de retour vers onze heures.

Madame Leprince, qui s'est bien gardée de parler des punaises devant son gendre, s'empresse d'annoncer la

nouvelle à sa fille. Celle-ci tout d'abord, reste muette. Puis après quelques secondes de réflexion, annonce sa décision.

- S'il y a des punaises chez les Masselin, personnes soigneuses et propres, c'est que toute la ville en est infectée. Comme il n'est pas question que je m'éloigne de Jacques, la seule solution est de leur déclarer la guerre.

C'est ainsi que Lilia, muni d'un grand cabas, a été chargée d'y entasser un échantillon de tous les produits qu'elle pourra trouver pour mener à bien cette lutte qui s'annonce opiniâtre.

A deux cent mètres de chez les Masselin, il y a un droguiste. Juste à côté une pharmacie dont la vitrine à chaque extrémité est ornée de larges glaces devant lesquelles Lilia passe toujours lentement.

Aujourd'hui, elle n'y reconnaît pas sa silhouette. Son ventre légèrement en avant, ses épaules bien effacées, qui font rebondir encore mieux sa poitrine, sa tête bien droite, lui donnent un port de reine. Elle passe et repasse plusieurs fois, surprise et satisfaite.

- Mais pourquoi s'étonner ? Pense-t-elle tout à coup, n'ai-je pas ce matin même été sacrée 'Reine de la Gaule'.

Cette constatation la rend toute guillerette.

Après la tentation d'un dernier coup d'œil dans la glace, sentant le cabas qui se balance au bout de ses doigts, elle se décide à entrer chez le droguiste.

Mission accomplie, elle a dévalisé trois boutiques et déballe au nez de ces Dames tout un choix de produits dont l'efficacité, lui a-t-on assuré, est garantie.

Après le déjeuner, le Commandant a eu la bonne idée de repartir faire des courses et Marie-Ange est passée aussitôt à l'attaque des punaises. Lorsqu'il revient, la bataille est terminée.

- Devine qui je viens de rencontrer ? Demande-t-il à Marie-Ange.

- A voire ton air joyeux, je pense qu'il s'agit d'un ami. A moins que ce ne soit une jolie femme, minaude-t-elle, l'œil soupçonneux.

- Tu es trop sotte. Je vais te le dire. Tu te souviens d'Alain Paziols?

- Alain Paziols? Mais voyons cherche-t-elle... C'est bien lui que nous avons rencontré il y a deux ans à Bordeaux, où il était en convalescence. Je suis sûr qu'il est passé Colonel. Mais au fait il n'est pas retourné en Indochine ?

- Et bien si. Mais en août dernier, alors qu'il soldait ses congés en France, il a été réaffecté à un autre régiment. Il est à Nîmes pour huit jours. Je crois même qu'il y a son domicile. Enfin, nous saurons tout cela ce soir, je l'ai invité pour le café.

- Jacques ! Paziols ici ? j'espère que tu n'auras pas à le regretter. Quand il se met à raconter ses souvenirs, je le trouve tellement vulgaire.

- Oui bien sûr. Je suis tout à fait de ton avis, répond le Commandant l'air pensif. Mais il a des relations dans tous les ministères, je tiens coûte que coûte à garder le contact. Tu me diras qu'en ce moment, les ministères Enfin, on ne sait jamais. De toute façon, n'aie aucune crainte, ce soir nous aurons assez du présent sans que Paziols soit tenté de s'égarer dans ses souvenirs.

C'est ainsi qu'après le diner, Lilia fait la connaissance de Monsieur Paziols.

Il se présente dans un costume dont la coupe sans être scientifique n'en est pas moins savante. A la boutonnière, un œillet grenat laisse apparaître la nature raffinée de celui qui le porte.

Lilia est étonnée, dans cette tenue, rien ne trahit l'officier. Le Colonel Paziols, puisque Colonel il est devenu à la grande

amertume de Marie-Ange. Elle prétend qu'il décroche ses galons grâce aux hameçons qu'en permanence, il pose dans les antichambres de la République. Mais force lui est de constater qu'il n'a pas les gestes gauches qu'elle déplore chez le Commandant lorsqu'il se met en civil.

Celui-ci semble toujours avoir laissé sa personnalité collée à la doublure de son uniforme. Il est alors aussi lamentable qu'un coq qu'on aurait plumé vivant.

Une tête carrée, des cheveux bruns, un visage buriné, malgré ses quarante trois ans, semble contenir les souvenir d'une vie déjà bien remplie, un teint basané font d'Alain Paziols un personnage intéressant. Même ses yeux qu'il écarquille derrière des verres épais cerclés d'écaille, ne semblent pas ridicules tant ils pétillent d'intelligence.

Les présentations faites, Marie-Ange avance le crapaud à son intention, seul fauteuil de la maison. Le Colonel s'y laisse tomber comme un parachutiste sur une botte de foin. S'y calant tant bien que mal, il se retrouve tout bêtement le derrière plus bas que les genoux. Lilia, qui a tout de suite fait un rapprochement avec la position que prend Monsieur Grattin pour honorer la nature, rit toute seule dans son coin. Puis, faisant la comparaison avec le Commandant qui y est très à l'aise, elle s'aperçoit que le Colonel est beaucoup plus grand et que ses épaules plus larges dépassent du dossier.

Prise de pitié, elle se précipite sur une chaise.

- Le Colonel s'y sentira peut-être plus en sécurité dit-elle en la lui offrant.

- Mon Dieu, je me suis effondré plutôt qu'assis, et j'ai bien peur que le crapaud n'en meure si je continue à l'écraser ainsi, dit-il en joignant sa bonne humeur à celle de Lilia.

Marie-Ange, dont les joues ont pris la teinte d'une escalope de second choix, le regarde s'installer dignement sur la

chaise Henri II, quand le Commandant lance sans préambule.

- Alors Paziols, où en sommes-nous ?

Le Colonel, à peine remis de ses émotions doit se forcer à réfléchir.

- Où en sommes-nous ? ...Où en sommes-nous ?... Ses yeux en papillonnent d'étonnement.

- Tu me poses une drôle de question. pour l'instant, tu le sais aussi bien que moi, nous sommes foutus.

- Alors tu ferais mieux de te demander " où allons nous". et je te répondrai qu'il faut d'abord foutre les fridolins à la porte de chez nous. Et pour ça, je m'en occupe. A mon avis, puisqu'on a loupé le coche à la Loire, le mieux serait de se regrouper en Algérie.

- Ma parole, Paziols, tu es devenu fou, s'emporte le Commandant. Depuis des années je prêche une alliance avec les allemands, je ne vais pas retourner ma veste maintenant qu'ils sont gagnants. Il faut faire un pacte avec eux, il est encore temps.

La discussion acharnée, continue une bonne partie de la soirée. Sagement installée dans un coin à côté de Madame Leprince, Lilia, qui ne prête plus attention à cette discussion typiquement masculine, somnole à moitié lorsque le poing d'Alain qui vient de s'écraser sur la table la fait sursauter.

- Non de Dieu s'écrie le Colonel, tu ne voudrais pas aussi que je mette une gretchen tous les soirs dans mon lit. Non seulement je serais dégouté des femmes pour le restant de mes jours, mais j'aurais l'impression de dormir entre les pattes d'une jument.

Tu oublies que depuis l'âge de vingt cinq ans, je roule ma bosse en Orient. Aussi, il ne faut plus m'en compter sur les femmes.

Comme amoureuses, parle-moi des cambodgiennes.

Tien, j'en avais une avant de quitter Saïgon, elle était belle, fine, on aurait dit une porcelaine. Je n'avais qu'à la regarder dans les yeux, comme ça... Au même instant ses yeux sont devenus deux petits points lumineux qu'il plante dans ceux de Lilia.

- Et quand le lui prenais la main, poursuit-il, sans oser venir chercher la sienne, je n'avais qu'à lui dire : "Allez, allez" en tapant du pied et je la voyais partir en arrière, les yeux révoltés de plaisir.

C'est bon de sentir une femme vibrer, dit-il après un soupir. Encore une fois, mon pauvre Baudru, ne me parle pas des fridolines.

- Allez ! Allez ! C'est toi qui vas nous faire aller, suffoque le Commandant en retirant sa cravate.

Marie-Ange, qui semble choquée au plus profond d'elle même, voyant que son mari, s'il n'a pas perdu le sens critique, a oublié les règles les plus élémentaires de la diplomatie, s'accroche au bras du Colonel qui s'est levé pour partir.

- Voyons, cher ami, supplie-t-elle, vous n'allez pas prendre cette querelle de gamins au sérieux. Bien sûr, Jacques a eu tort de s'emporter, mais il n'avait, j'en suis certaine, aucune mauvaise intention à votre égard. Tout au plus le "*coup de corne de bouc*" qui veille sur son troupeau. C'est bien normal, quand un homme veut que sa femme reste pure, et que sous son toit, il a, par surcroit, une jeune fille dont les oreilles chastes ont tout juste vingt ans.

Si le Colonel, bon enfant, accepte les excuses, il part néanmoins en laissant ses hôtes dans la plus grande confusion.

Le Commandant et son épouse, qui sont allés se coucher dès le départ du Colonel, se réveillent maintenant, l'œil glauque et les traits tirés.

Quant à Madame Leprince, après une nuit réparatrice qu'elle doit au cocktail Marie-Ange, elle a bien d'autres soucis en tête.

Le Commandant étant mobilisé à Nîmes pour une durée indéterminée, elle doit penser à réintégrer seule son domicile. Son magasin de confection, qui est fermé depuis bientôt deux mois, la préoccupe beaucoup. Si elle n'avait pas dû céder aux supplications de sa fille, elle ne serait, certes, pas partie.

N'étant pas pro-allemande comme son gendre, il lui en coûte d'avoir à supporter l'ennemi sur son propre territoire. Mais puisqu'il en est ainsi, à son avis, mieux vaut aller l'affronter que d'avoir l'air de le fuir.

On colporte pourtant dans cette zone occupée des nouvelles qui font frémir. Dans un Paris, vide de français, les gens bien informés disent qu'on entend le bruit que font les bottes allemandes résonnant sur le pavé. Malgré cela, Madame Leprince est bien décidée à aller disputer son bien à l'ennemi. Tantôt, elle voit son magasin pillé par les allemands, tantôt par les français. Aussi lorsqu'elle entend en ville des rumeurs concernant les réfugiés, elle tend l'oreille. C'est ainsi qu'hier elle apprit que des trains spéciaux étaient mis à la disposition de ces infortunés pour qu'ils puissent rentrer chez eux.

Tous ces "on dit" préoccupent Lilia, autant que Madame Leprince. Sa mission est terminée et il lui déplaît de s'accrocher comme un parasite, sur un terrain qu'elle trouve aride. Aussi accompagne-t-elle Madame Leprince pour essayer de forcer le destin.

Après avoir frappé à plusieurs portes, elles sont enfin arrivées au service compétent, où Madame Leprince, en jouant des coudes obtient deux billets pour lundi.

Lilia calcule qu'il y a encore quatre jours à faire la souris sur le pain sec de Marie-Ange. Celui de Solange n'en paraîtra que plus tendre, se dit-elle.

Pauvre Solange. Mon pauvre petit nénuphar perdu dans la campagne, que devient-il ?

Peut-être s'est-il transformé en chardon pour répandre ses piquants sur le pavé de la capitale.

Pourquoi a-t-elle interdit d'écrire ? Après ces périodes troublées, le courrier, quand il reprend, est toujours assez fantaisiste et je ne veux pas que notre amour soit livré aux jeux problématiques du hasard. Solange avait persuadé Lilia qui avait promis. En ce moment, elle regrette. Toute à ses pensées, la question de Madame Leprince la surprend.

- Qu'allez-vous faire, mon petit ? demande Madame Leprince. La vie avec votre grand-père ne doit pas être bien gaie. D'autre part un pays de huit cent âmes n'offre pas beaucoup d'avenir. A vingt ans, il faut y penser.

- Que diriez-vous de tenir mon magasin ? D'autant que vous me rendriez service, en attendant que je trouve une vendeuse. Vous le savez, Monette a dû avoir un bébé. Elle ne reviendra pas. Et puis, si le commerce vous plait, rien ne vous empêchera de rester. Vous seriez logée. L'appartement que j'occupe est bien trop grand pour moi, et je serais heureuse d'avoir une compagnie. Après tout cette expérience de deux mois a prouvé que nous ne faisons pas mauvais ménage. Enfin, réfléchissez. Le salaire que je vous donnerai, vous permettrait de ne pas trop entamer le pécule que votre maman vous a laissé.

La proposition est si peu en rapport avec ses projets que Lilia en est toute désorientée.

S'attachant surtout à ne pas vexer Madame Leprince, mais aussi à cause d'une arrière-pensée, comme une sorte de superstition invouée, Lilia a une réponse prudente.

- Vous me prenez au dépourvu. Vous avez déjà été si bonne que je ne voudrais pas abuser. De toute façon, je ne peux rien décider avant d'en parler à grand-père.

Madame Leprince n'insiste pas. Du reste, elles sont arrivées rue de la Maison Carrée où Marie-Ange qui a l'air vraiment contrariée de leur départ, change le cours de la conversation.

Lilia, qui veut profiter au maximum des quelques jours qui lui restent pour compléter son éducation, part en ville aussitôt après le déjeuner.

Depuis le premier jour en compagnie de ces Dames, elle n'a pas revu les jardins. Aujourd'hui tout lui semble merveilleux. La chaleur rend la béatitude pesante. Elle s'est assise. Les yeux fermés elle s'abandonne aux rayons du soleil qui mettent de l'or sur sa peau et dans ses pensées. A travers sa torpeur, elle sent une présence, puis elle entend une voix, une voix qui lui rappelle quelqu'un.

- Tiens Colonel, vous ici, sursaute-telle en ouvrant les yeux.
- Je ne pensais pas que je vous rencontrerais ici. Vous avez une âme d'artiste, ça se voit, ça se sent. Ah ! ces jardins, quel régal, s'exclame-t-il en prenant place sur le banc.
- Mais dites-moi poursuit-il. Je voudrais savoir ce que fait une jeune fille pétillante comme vous, entre une sotte comme Marie-Ange et son idiot de mari.
- Marie-Ange est mon amie, rétorque Lilia qui n'aime pas les commérages
- Bien, bien, fait-il conciliant, du reste comme je lui dois le plaisir d'avoir fait votre connaissance, ça mérite une certaine indulgence.

Pour toute réponse Lilia sourit.

- Ciel, qu'il fait chaud dans cet accoutrement, suffoque-t-il en jetant un coup d'œil à ses galons. Que penseriez vous d'un coin tranquille et frais ou nous pourrions déguster une coupe de champagne bien frappé, suggère-t-il, l'œil égrillard.
- Lilia, que cette proposition enchante, mais qui trouve élégant de se faire un peu prier, prend un air indécis.

Le colonel, qui n'en est plus à se laisser influencer par ces chinoiseries féminines, tranche la question.

- Qui ne dit mot consent, décrète-t-il en l'entraînant. Je vous enlève.

Voyez-vous ces fenêtres, au ras des arbres, c'est mon appartement.

Dans l'antichambre, les deux vantaux d'une porte capitonnée se sont ouverts sans que le Colonel ait eu à faire le moindre geste. Lilia qui en est très impressionnée n'ose pas poser de question. C'est mon ignorance paysanne, se dit-elle. Solange à ma place, ne verrait là aucun sortilège.

Dans le salon, elle n'a d'yeux que pour les tableaux. Il y en a autant que les murs peuvent en porter.

Au fur et à mesure qu'elle avance, surprise de se sentir enfoncer dans une mousse moelleuse, avec inquiétude, elle regarde ses pieds. Ils ont disparu dans un tapis haute laine si épais et si verdoyant, qu'elle se demande si elle n'est pas en train de s'empêtrer dans un gazon en panne de jardinier.

Elle est à peine remise de ses émotions qu'une autre porte s'ouvre aussi mystérieusement que la première.

- Voici ma chambre, annonce le Colonel.

En fait c'est plutôt un sanctuaire dans lequel toutes les richesses de l'Orient ont l'air d'être rassemblées.

Les murs tendus de tapis soyeux dont les dessins très recherchés ont des teintes douces, projettent dans la pièce une lumière diffuse qui prête au recueillement.

Tous les meubles sont lourds et majestueux, en bois foncé incrusté de nacre.

Dans un coin, un divan très bas est recouvert de velours noir. A côté, un poste de TSF énorme, en équilibre sur quatre verres à pieds à l'envers sur une table chinoise, fixe

l'attention de Lilia, à tel point que le Colonel croit utile de lui en donner la raison.

En mélomane averti, il explique, qu'au même titre que l'on pose un piano sur des supports de verre pour en améliorer la résonance, il est normal d'avoir les mêmes égards, pour toutes les autres boîtes à musique, de quelques espèces qu'elles soient.

Partant de ce principe, après de nombreux essais, il a adopté ces verres en cristal de bohème qui donnent à son poste une sonorité du meilleur effet.

Mais la voix s'est tue, et Lilia s'aperçoit qu'elle est seule dans la chambre. Comme elle en déduit qu'il est parti chercher le champagne, elle est étonnée de le voir revenir les mains vides et drapé dans un kimono de soie bariolée.

L'opération est si vite faite, et avec des gestes si respectueux, qu'elle se laisse faire comme s'il s'agissait d'une nécessité.

Du reste Alain explique aussitôt que la suprême élégance est avant tout l'harmonie, et avant même qu'elle s'aperçoive de sa nudité, il l'a déjà enveloppée dans un kimono identique au sien.

C'est surtout maintenant que Lilia est gênée. Dans son kimono, elle frissonne. Les yeux d'Alain, dont les prunelles se sont concentrées comme au cours de la soirée chez Marie-Ange, lui transpercent la chair et la mettent plus à nu que le nu.

Heureusement l'instant est très court. Après l'avoir fait mettre à quatre pattes devant un grand bouddha de porcelaine vert émeraude, il se recueille.

Comme ses gestes sont devenus aussi onctueux que ceux de certains religieux, elle suppose de le Colonel a adopté une religion dérivée du bouddhisme.

Aussi se plie-t-elle à ces rites avec docilité, curieuse de savoir comment la cérémonie va se terminer.

Toujours à quatre pattes, elle attend le nez en l'air en regardant Alain.

Celui-ci, qui vient de faire des genuflexions dont la signification lui échappe, s'agenouille derrière elle, en relevant le bas du kimono qu'il lui rabat sur les reins.

C'en est trop. Lilia, qui n'a jamais été portée sur le mysticisme, ne réalise plus que le côté comique de la situation.

Pensant qu'elle doit avoir l'air d'un chien de luxe en costume d'hiver, elle part d'un fou rire qu'elle n'arrive plus à dominer.

Cependant Alain, indifférent s'est introduit très religieusement dans sa partie la plus intime. Elle l'a deviné, plus qu'elle ne l'a senti.

Sûrement par raffinement, vient-il de lui offrir une miniature, comme le sont souvent les breloques de grand prix. A peine est-elle revenue de son étonnement qu'elle sent sur ses fesses quelques chose de gras. Elle y porte aussitôt une main, mais Alain qui s'est relevé au même instant a pris sa main pour la guider jusqu' à la salle de bain.

- Tu ne comprends rien à l'amour reproche-t-il. A ton âge j'aurais dû m'en douter. Les cambodgiennes sont plus précoces. Et puis tiens, ne me parle plus des françaises. A vingt ou trente ans, quand elles commencent à être intéressantes, elles ont le sexe trop grand. Contentez-vous de faire des enfants. C'est tout juste ce à quoi vous êtes bonnes.

- Oh ! mais moi je suis Corse, répond Lilia en se redressant. Je m'appelle Lilia Fivelli, c'est une preuve.

- Ah ! pour ça, tu peux en être fière, pour le cas que Napoléon a fait des femmes de son pays. A ta place, je ne m'en vanterais pas.

- C'est dommage, tu es fine, tu es mignonne. Enfin ne te désole pas. On va quand même boire une coupe de champagne.

- Non merci, il est trop tard, et je n'en ai pas envie, répond-elle toute songeuse, en se dirigeant vers la sortie.

Si elle n'a pas eu de plaisir, elle a appris que l'amour est un art très subtil, très varié, dont elle était loin de soupçonner toutes les possibilités.

D'autre part, sans trop vouloir se l'avouer, elle est vexée.

Seul le Gaulois peut lui remonter le moral. Instinctivement, elle a pris le chemin de son magasin.

Hélas, l'absence du bec de cane la laisse désemparée, et elle décide de rentrer.

Après une nuit qui n'a pas effacé la déception de la veille, elle a décidé de ne pas rester sur un échec, et c'est toute guillerette qu'elle reprend le chemin du magasin de brocante.

En arrivant elle voit la bonne tête du Gaulois sur le pas de la porte grande ouverte. En l'apercevant il a un sourire accueillant. Elle est aussitôt réconfortée.

- Bonjour, mon tout petit, dit-il paternel, tu sais que je pense souvent à toi, et à chaque fois que je me représente ta jolie petite frimousse, c'est toujours la même question qui me revient. Tu vas peut-être pouvoir y répondre.

Dis un peu diable pourquoi t'es tu donnée à moi ?

Quand tu t'es présentée ici, nue sous ton manteau, c'était bien dans cette intention ? Mais je pourrais être ton père, alors ?

- Mais c'est le hasard qui a joué, répond Lilia. En fait j'aime une femme que je dois retrouver dans quelques jours. Avant de quitter Nîmes, je voulais devenir femme, une vraie, avec

expérience. Je sais que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre, mais au moins en apparence, je serai à égalité.

Le Gaulois éclate de rire, un rire énorme, il en suffoque, un rire de Gaulois.

- Te voilà bien partie, dit-il. Qu'espères-tu donc avec une femme ? C'est bon dans les couvents. Entre un cierge, et une petite amie, ces demoiselles n'ont pas l'embarras du choix.

Mais toi... avec les beaux mâles qu'il y a ici, voyons réfléchis. Amuse-toi de temps en temps si cela te fait plaisir, et, vois-tu je serai le premier à m'en réjouir, mais ne prends pas ça au sérieux.

Tu ne sais donc pas que toutes les femmes sont de bourriques. Attention je ne dis pas ça pour toi, mon petit. Tu es encore trop jeune. Mais tu verras vers la trentaine, tu n'y échapperas pas. Il y en a même qui n'attendent pas cet âge-là.

Ecoute-moi bien, nous les hommes, même avec notre argent et ça, dit-il en se gonflant les biceps, nous n'arrivons pas à les dresser, alors toi, ma mignonne.

- Justement, s'empresse-t-elle, c'est là où vous trompez. Les femmes ont surtout besoin de tendresse. Et puis de toute façon, je ne pourrais pas vivre avec un homme. Même s'il m'apportait l'opulence, j'aurais trop peur de devenir son esclave.

- Tu es bien jeune pour parler comme ça, soupire le Gaulois. Enfin, voyons, tu a bien eu du plaisir avec moi ?

- Euh, oui hésite-t-elle. Mais avec un homme, j'ai l'impression qu'il n'y a qu'une partie de moi-même qui se donne, alors qu'avec une femme, je me sens emportée toute entière, sans m'en sentir diminuée.

- Curieux s'étonne-t-il, à part ce besoin de dominer qu'on sent nettement chez toi, tu n'as rien de l'hommasse.

Tes gestes sont gracieux, ta voix est douce et si tes ovaires se préparaient à descendre, bon Dieu, je m'en serais aperçu.

Non c'est uniquement dans ta tête que ça se passe. Le jour où un homme saura s'y faufiler, il y tissera sa toile comme une araignée, alors tu penseras à moi.

- Passons aux choses sérieuses, viens voir un peu par là.

Le Gaulois retire encore son bec-de-cane. Mais à peine a-t-il fait quelques pas en direction du Récamier que des coups secs comme des coups de bec retentissent sur la vitrine et le font revenir en arrière.

- Ah ! celle-là, ronchonne-t-il. Avec elle j'en ai pour la matinée.

Une femme d'une cinquantaine d'années, dont la voix pointue sort d'une gorge congestionnée, se précipite, face à main braqué.

- Vous partiez, j'en suis sûr, mais maintenant je vous tiens dit-elle en se cramponnant au bras du Gaulois.

- Savez-vous, mon cher, que je suis toujours hésitante. C'est à dire que j'aurais peut-être un faible pour le Courbet. Mais voilà est-ce bien un vrai ?

Comprenant que son ami est bien accroché. Lilia file à l'anglaise.

Entre les préparatifs du départ et quelques courses pour lesquelles, elle a été accompagnée par Marie-Ange, les deux jours sont passés sans qu'elle ait pu prendre un instant pour dire au revoir au Gaulois.

Dans un train déjà bondé, des gens résignés se pressent les uns contre les autres. Leurs mains bien serrées l'une dans

l'autre, Madame Leprince et Lilia se laissent emporter dans la tourmente

Après avoir enjambé des cuisses, des pieds, des enfants, des paquets, après avoir trébuché sur des obstacles de toute sorte, elles aperçoivent un espace vide. Elles s'empressent d'y installer leurs valises sur lesquelles elles s'assoient dos à dos. Tout autour les gens se calent tant bien que mal. Les mains cherchent à s'agripper coûte que coûte à quelque chose de solide et stable.

Ecœurée par le spectacle, asphyxiée par l'air appauvri et puant, Lilia s'est endormie aussitôt après le départ du train. De temps en temps, elle secoue la tête et ouvre un œil. Rassurée elle le referme. Ce n'est qu'un dessous de bras qui fait du goutte à goutte. A part cet incident qui l'a tenue un bon moment entre la veille et le rêve, roulée en boule sur son mètre cinquante cinq, elle s'est retrouvée toute fraîche au terminus.

Par contre Madame Leprince dont le grand corps est resté trop longtemps dans la même position, a du mal à se relever. Il a même fallu quelques massages énergiques pour lui faire retrouver l'usage de ses membres. Enfin, maintenant toutes deux, valises à bout de bras, se laissent entraîner par la foule vers la sortie.

C'est à la descente du train que leur apparaissent les premiers allemands. Elles les regardent avec la frayeur que peuvent inspirer des ennemis aussi légendaires. Elles sont surprises de les voir moins laids qu'elles se sont imaginées. Elles leur trouvent même des têtes humaines, un peu trop semblables à celles de chez nous. Elles en sont atterrées, soupçonnant dans cette similitude toute la trahison de l'adversaire duquel elles auront encore plus à se méfier.

Madame Leprince, qui, à la sortie de la gare, avait déjà en main son trousseau de clefs, a failli s'évanouir devant la porte béante de son appartement.

Elle reste là, interdite, sans oser avancer. Enfin reprenant son courage et son souffle en même temps que ses valises qu'elle a laissées tomber, elle fonce.

Dans toutes les pièces, les meubles et les objets sont sans dessus dessous. Après un inventaire rapide, elle conclut avec soulagement qu'elle a été victime de quelques fantaisistes. Puis levant les yeux sur les murs du salon où ses deux frères tués à Verdun veillent dans des cadres immenses, elle se recueille.

- Ce sont eux qui m'ont préservé du malheur, confie-t-elle à Lilia.

Avec leurs calots de travers et leur poitrine qui disparaît sous les médailles, ces deux poilus ont fait honte aux pillards.

Fort de cette conviction, Madame Leprince trouverait inconvenant de pousser plus loin son inventaire. Du reste son grand souci, c'est surtout le magasin. Il est sa raison de vivre.

La figure encore toute barbouillée du voyage, elle y court aussitôt, en compagnie de Lilia.

Situé en plein centre, à quelque cent mètres de l'appartement, bien à l'abri sous un nuage de poussière, magasin et marchandises sont intacts.

Madame Leprince en pleure de joie. Aussi sur le chemin du retour, elle ne considère déjà plus les allemands comme des ennemis. Ils sont toujours indésirables, bien sûr, mais seulement à la manière de parasites. Un genre de parasite utilitaire, un peu à la manière des abeilles desquelles on redoute la piqûre, tout en étant bien content de recueillir le miel.

- Alors, mon petit.... Vous sentez-vous d'attaque ? demande-t-elle à Lilia. Demain j'ouvre le magasin.

- C'est que.... Je ne peux rien faire sans avoir vu Grand-père répond-elle avec embarras. Au mois de Décembre, je serai majeure, je pourrai faire ce que bon me semblera, mais

jusque là, je dois au moins faire semblant de me plier aux exigences de mon tuteur. Je pense qu'il serait utile que je parte le voir demain.

C'est une brune bien en chair qui a ouvert la porte.

- Vous êtes peut-être une réfugiée, questionne Lilia en voyant que la jeune fille la suit comme quelqu'un qui a déjà ses habitudes.

- Sûrement pas, rétorque celle-ci, hautaine. Je suis la gouvernante de Monsieur Crattin. Du reste ce n'est pas la peine de rester dans la maison, Monsieur Crattin est sorti avec ses chiens. Si vous voulez me suivre.

Lila est tellement désappointée qu'elle n'ose même pas dire qu'elle est "la petite Crattin", comme on l'appelle dans le village, que cette maison de par les souvenirs les plus tendres, les plus précieux, ceux de sa jeunesse qu'elle y a accumulé dans les moindres recoins, est la sienne, et qu'elle la sera même au delà de la mort.

Humblement, comme une étrangère, elle s'est laissée conduire jusqu'à son Grand-père.

- Tiens te voilà, dit celui-ci, pour toute réponse à son bonjour, sans marquer plus d'émotion que s'il l'avait vu la veille.

Agenouillé par terre, il a le haut du corps replié sur un chien allongé, qu'il maintient les pattes en l'air.

- Lilia, puisque tu es là, passe-moi donc la grande aiguille qui est là, sur le billot, poursuit-il, tout à ses occupations.

- Oh ! mais c'est effrayant s'exclame Lilia en voyant les boyaux du chien à l'air.

- Allons, ne bouge pas, Chopine, grogne Monsieur Crattin en replaçant tripes pêle-mêle. Je vais y recoudre tout ça précise-t-il en rapprochant les peaux qui pendent de chaque côté, et au bout de quelque temps, lorsqu'elle se sera bien léchée, la plaie n'y paraîtra plus.

Tirant et retirant l'aiguille, Monsieur Crattin pique et repique avec la précision d'un sellier. La couture terminée, il se relève avec la chienne dans les bras et la porte dans la niche.

- Cette bête elle est comme toi, elle ne veut rien écouter, maugrée-t-il à l'adresse de Lilia.

J'appelais Chopine, Chopine, pfeuh ! c'est comme si j'avais pissé dans un violon, elle avait déjà sauté. C'est qu'un fil de fer barbelé, ça ne pardonne pas. En plein milieu du buffet. Ça l'a fendu comme avec une lame de rasoir sur vingt centimètres. Tu connais bien, Lilia, le bout de Neuville, qui est le long des asperges à Duroux, cette carne-là, il me le paiera d'avoir clôturé son bois. C'est un scélérat, un bandit, il croit que tout le monde est comme lui. Oh ! mais je sais bien où je passerai quand je voudrai y manger ses noisettes. Bon, maintenant, faut que j'aille voir mon Rigadin.

Rigadin est le furet préféré de Monsieur Crattin. Lilia comprend que dans la vie de Monsieur Crattin., auprès de cette ménagerie qui lui est si chère, elle ne tient pas plus de place qu'une petite mouche,

- Sacré Rigadin, dit-il en caressant le furet, qui, pour tout remerciement se contente d'empester l'entourage. Alors, c'est bientôt qu'on va aller se régaler dans les terriers.

- Je croyais que la chasse au furet était interdite s'étonne Lilia.

- Je voudrais bien voir qu'on m'empêche de faire ce que je veux sur mes terres. Les frisés, ils auraient voulu qu'on rende les fusils. Qu'ils viennent donc me les chercher, le premier qui se présente, j'le tue comme un lapin.

- C'est ça, tu le fais pisser, tu le mets dans ton carnier, blague Lilia.

- Toul ce que je sais, c'est que je le ferai empailler, menace Monsieur Crattin qui continue à se prendre au sérieux. C'est dommage que je n'en aie pas deux ou trois pour mettre dans mes pruniers, contre les moineaux, c'aurait été radical.

Pendant qu'il s'acharne sur les "frisés", Lilia cherche à définir la nature du malaise qu'ont fait naître l'attitude de son Grand-père et le regard froid de la gouvernante.

Il a pris une intensité telle, qu'elle a eu la gorge serrée à ne plus pouvoir respirer. Elle sait maintenant qu'il est fait de révolte et surtout de méfiance et qu'il a cherché sa source dans le secrétaire où dort le petit capital que Madame Fivelli lui a laissé. Il se compose de valeurs au porteur et de bijoux. Elle sait aussi qu'elle va devoir jouer serré.

- Tu dois avoir des nichées de petits lapins. J'aimerais bien les voir, lance-t-elle l'air intéressée. Et vous, Mademoiselle, aimez-vous les petits lapins ?

La gouvernante, qui n'a pas l'air très à son aise, se contente de hausser les épaules en laissant échapper un bah !

- Vous allez voir comme c'est mignon, poursuit Lilia, mais avant, vous permettez, je vais boire quelque chose, je meurs de soif.

Sans attendre la réponse, elle court vers la maison. Arrivée sur le palier du premier étage, elle a l'impression d'avoir monté l'escalier d'une seule enjambée. Mais la chambre au secrétaire est fermée.

D'un saut, elle descend prendre la clé du salon dont la serrure est identique. Madame Fivelli qui avait fait cette constatation quelques temps auparavant, ne savait pas alors que cette confidence à sa fille équivaldrait au sésame ouvre toi d'Ali Baba.

Avec le trousseau de clés qu'elle sort de son sac de voyage, le secrétaire est vite ouvert. Lorsqu'elle a retiré ce qui lui appartient, il n'y reste plus qu'un gros paquet de valeurs russes, qui, quinze ans plus tard, sera tout l'héritage que lui laissera Monsieur Crattin.

Tout est refermé, tout est à sa place, elle peut aller admirer les petits lapins, le cœur léger.

Mais en restituant sa clé à sa propre serrure, sa main, inconsciemment ; a poussé la porte du salon,

Ses yeux interrogateurs errent de meubles en objets, comme s'ils voulaient forcer chacun d'eux à livrer leurs secrets.

Et soudain c'est le choc. Entre les deux fenêtres, la commode, sa commode. Elle en est bouleversée. Sur le mur, cette trainée noire, noire comme un voile funèbre, elle la regarde à travers ses larmes.

Pourtant depuis de nombreuses années, lorsque ses yeux se promenaient entre les deux fenêtres, ils s'arrêtaient toujours sur le ventre ballonné de la commode. Dans un de ses tiroirs, elle avait enfermé le rêve le plus innocent, le plus puéril de sa petite âme d'enfant.

Alors qu'elle était dans sa cinquième année, un jour qu'elle avait collé son oreille à la porte du salon, où elles s'étaient enfermées, elle avait entendu la Mère Magloire dire à sa Grand-mère.

- Madame Crattin, c'est comme je vous le dis, la Raymonde, la deuxième, ce n'est pas la fille au père Malollaud. La preuve, elle ne lui ressemble pas. Et puis, moi je sais bien comment ça s'est passé. Un matin que le père Malollaud faisait sa tournée de lait, il a vu le père Ducoud qui est rentré. Il a tourné plusieurs fois dans la pièce et il a dit.

- Tiens, dis donc Ernestine, j'crois bien qui y a un Louis qui traîne sous ta commode. Pensez, Madame Crattin, que la Ernestine, elle s'est baissée. C'est à ce moment-là que le père Ducoud, il l'a troussée et qu'elle s'est retrouvée avec la Raymonde dans le tiroir. D'abord vous avez qu'a la regarder, cette petite. Elle est chétive et malingre, comme lui. Encore l'année passée, aux vendanges, elle a eu une fluxion de poitrine, et ils ont été obligés de l'envoyer en sanatorium.

A ce moment-là, Madame Crattin se mit à rire avec de tels éclats que Lilia n'entendit plus rien. Elle se demandait pourquoi sa Grand-mère, pourtant si bonne, se réjouissait si fort de la maladie de cette jeune fille, lorsque la voix de la mère Malollaud lui parvint à nouveau, bien distincte.

La mère Ducoup, c'est aussi un pas grand-chose, elle a bien c'quelle mérite. A quelques temps de là, voulant lui rendre service, je lui ai dit comme ça.

- Dis donc Célestine, tu ferais bien d'avoir l'œil, parce que je crois bien que ton coq, en ce moment, y chasse dans toutes les cours.

- Je n'en suis encore pas revenue, de ce qu'elle m'a répondu, Madame Crattin

Elle s'est mise à rigoler avec son air bête, et elle m'a dit, tant qu'ça vide pas le porte-monnaie et que ça ne remplit pas les bourses avec des humeurs, pourquoi tu veux que je me tourmente ?

Lilia, qui ne comprenait plus rien, se décida de battre en retraite dans le vestibule. Seulement à partir de ce jour là, il ne fallut plus lui en conter.

Elle savait que tout se passait dans le tiroir. Elle se représentait un œuf, bleu ou rose, bien au chaud dans son tiroir capitonné. Quelque chose de douillet, comme un nid de poule, en plus riche, plus humain.

Aussi était-elle persuadée que pour elle, sa maman avait choisi la commode du salon.

Avec son dessus de marbre rose, ses grands tiroirs en bois bombés de toutes les couleurs, elle était toute indiquée.

Aussi, fière de sa naissance, et très soucieuse de faire savoir qu'elle ne croyait plus aux histoires de choux et de bonnes fées, elle ne laissait jamais partir un visiteur, sans lui conter l'histoire de la commode.

- Viens voir où je suis née, disait-elle avec autorité en entraînant le visiteur par le bas du vêtement. C'est là, tu vois, montrait-elle en tirant le tiroir du bas. Tu comprends, dans les autres, si j'étais tombée, je me serais fait du mal. Maintenant, maman, elle a mis du linge.

- Il a déjà vendu ma commode, reprend Lilia à haute voix en refermant la porte.

Partir... et ne jamais revenir. C'est la seule chance de garder les souvenirs intacts. Bientôt, dans cette maison vide, il n'y aura plus que les murs endeuillés qui pourront parler du passé.

Le cœur lourd de cette certitude, elle doit maintenant bien vite aller admirer les petits lapins.

- ça va mieux, j'ai la gorge moins sèche dit-elle en entraînant son Grand-père vers le clapier. Et courageusement, elle ouvre grandes ses oreilles pour écouter une conférence sur le lapin. La reproduction du lapin, son évolution à travers les âges, vu par Monsieur Crattin.

- De grâce, finit-elle par soupirer, un mot de plus et je ne pourrai même plus le voir en gibelotte.

Alors, sautant du coq à l'âne, Monsieur Crattin, qui après avoir longuement réfléchi, croit avoir trouvé une manière élégante pour se faire comprendre, passe à l'attaque.

- Ben au fait, ou est-ce que tu vas comme ça. Moi je te croyais avec un gars. T'en as pas encore trouvé un par là ?

Bien qu'elle n'en soit plus à mesurer la grandeur l'âme, ni la valeur morale de Monsieur Crattin, elle a quand même un pincement au cœur

- Non, vois-tu, répond-elle sèchement. Mais n'aie pas peur, je n'ai pas l'intention de t'encombrer. Je suis simplement venue te dire bonjour, et en même temps, je vais récupérer mes biens qui sont dans le secrétaire. Ça me permettra de vivre, en attendant de trouver un gars, comme tu dis.

- Ah ! j'savais bien. C'est pour me voler que t'es revenue. Vous ne m'avez pas assez grugé avec ta mère. Tout c'qui y a ici, c'est à moi, gronde-t-il. Et puis ce n'est pas la peine de te déranger, la porte de la chambre, elle est fermée à clé. Tiens tu vois la clé, elle est là, dans ma poche. Avant de t'en aller,

tu vas me rendre celle du secrétaire, puisque maintenant elle ne peut plus te servir à rien.

- Vous avez la clé de la chambre...moi j'ai celle du secrétaire, nous sommes à égalité...

Les yeux de Monsieur Crattin ont pris une expression si bizarre, que Lilia sent qu'elle vient de commettre une imprudence. En serrant de toutes les forces de sa main la poignée de son sac, elle rectifie.

- Du reste, Monsieur Crattin, prévoyant que sous votre toit, ils y seraient en péril, il y a bien longtemps que j'ai mis mes biens en sûreté.

Avouez que je suis bien bonne de vous prévenir. Au cas où vous auriez le cœur fragile, la déception sera moins dangereuse devant le secrétaire vide. A votre âge, quand on se paie une gouvernante comme cette demoiselle, il faut faire très attention à son cœur. Voilà donc votre clé, adieu Monsieur Crattin, portez vous bien.

Le visage de Monsieur Crattin est livide et son grand corps chancelle sur ses jambes écartées.

Telle est l'image que Lilia emporte du dernier des Crattin.

Lorsqu'elle se retrouve dans la rue, seule avec pour toute fortune un petit paquet sous le bras et ses vingt ans, elle tremble.

La liberté, ce n'est pas ce dont elle a toujours rêvé ? Elle n'en sait plus rien.

L'autobus est passé. Elle s'est laissée aspirer. Il faut qu'elle voit Solange au plus vite. Elle a plus que jamais besoin de ses lumières et de son affection.

Et puis elle veut être fixée sur son sort.

Bien souvent à travers son optimisme, il y a quand même le doute. Elle aime trop Solange, certes, pour manquer de confiance à son égard. Ce serait lui faire un affront dont elle se sentirait la première diminuée. Mais le bonheur est si

fragile. Un événement a pu entre temps bousculer sa vie, anéantir ses projets. Heureusement, il y a Madame Leprince. Elle ne peut que s'en féliciter. Peut-être va-t-elle avoir l'embarras du choix ? Mais sera-t-elle une bonne vendeuse ? Aura-t-elle assez de patience devant les coquettes indécises, lesquelles, après avoir tout fait déballer, remettent leur achat au lendemain. ?

Va te faire voir, elle les enverra balader. Alors, elle n'est même pas capable d'être vendeuse. Emploi bien modeste pourtant. Ce doit être par pitié que Madame Leprince lui a fait cette proposition. Et voilà que je joue les difficiles. Quelle prétention, quelle ingratitude. Tels sont les tourments de Lilia, dans le train qui l'emmène vers Paris. Enveloppée dans ses soucis, le temps a passé sans qu'elle s'en soit aperçu. C'est en voyant les gens s'affairer, les valises basculer, qu'elle s'est mise à trembler, et que son cœur s'est mis à battre comme s'il allait sortir de sa poitrine.

La gare de Lyon. Dans trois quarts d'heure, le sort en sera jeté. Que va dire Solange en la voyant débarquer avec son petit cabas ? Et si elle n'était pas là ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas prévenue ? Quelle idée aussi d'être partie comme ça, poussée uniquement par ce désir, ce besoin qu'elle avait d'elle. Elle voulait être fixée. Et après...

La voilà rue du Dobropol. Solange a dit au bout à gauche, au septième étage, la porte en face de l'ascenseur.

L'ascenseur est bien là, mais il ne marche pas.

Elle n'ose même pas demander à la concierge si Mademoiselle Vivies est chez elle. Quelle lâcheté ! est-ce la crainte, ou la petite lueur d'espoir qu'elle veut conserver jusqu'au septième étage. Le septième, elle y est.

Sur le bouton de la sonnette, son doigt à tremblé. Que fait-elle sur ce palier ?

Un déclic derrière la porte. Si elle pouvait se volatiliser...

- Enfin, toi, mon poulet. A cette heure-ci ! d'où sors-tu ? Tu as laissé tes valises à la consigne. Tu as bien fait, nous irons les chercher ensemble.

Lilia cherche son souffle pour dire quelque chose. Mais Solange la serre tellement forte, et c'est si bon.

Inquiète, celle-ci a relâché son étreinte.

- Tu pleures ?

- Non... Mais la joie, l'émotion, tu comprends ? hoquette Lilia.

Blottie contre Solange, elle se grise du silence qui parle si bien à son cœur.

Mon petit poulet, mon petit poulet, reprend Solange, excuse-moi. Je suis tellement émue. Tu dois avoir faim, il est presque huit heures. Si tu m'avais prévenue, j'aurais essayé de faire un bon repas, mais tu sais en ce moment à Paris c'est difficile. On ne trouve plus rien. Tiens suis moi dans la cuisine, et puis mets-toi à ton aise. Tu as bien une robe de chambre dans ce baise-en-ville ?

- Non, balbutie Lilia. Il contient seulement toute ma fortune.

- Bon, bon, fait Solange sans chercher à comprendre.

Mon petit poulet, ou ai-je la tête, je ne t'ai même pas fait visiter, minaude-t-elle, en ponctuant d'une caresse.

Allons, fais comme chez toi, voici la salle de bains. Mets-toi à ton aise, dans ce placard, tu trouveras bien quelque chose. Je te laisse, je vais préparer le diner.

Enveloppée dans la robe de chambre de Solange, les pieds épanouis dans ses chaussons, Lilia croit rêver. Pour bien prendre conscience de la réalité, elle fait le tour du propriétaire. Elle tourne dans le studio, regardant, inventoriant.

Au premier coup d'œil, elle a l'impression d'être écrasée par ce plafond qui lui tombe sur la tête. et ces murs qui se resserrent autour d'elle, sans une faille, sans laisser le

moindre espoir d'évasion, lui donnent une sensation d'étouffement. Elle cherche la fenêtre pour agrandir l'horizon et aussi prendre une bouffée d'air. Mais, à un mètre du sol, celle-ci, qui est restée ouverte, n'offre que quelques étoiles sur un plafond sombre.

Demain au réveil, ce sera un rectangle ou un trapèze gris ou bleu, pense-t-elle. en se rappelant que la fenêtre de sa chambre, chez Monsieur Crattin donnait sur le jardin qui changeait de visage chaque matin.

Un oiseau sans aile dans un pigeonnier, c'est un prisonnier réalise-t-elle.

Prisonnière, je suis prisonnière de Solange.

L'étincelle a jailli, le feu lui dévore la poitrine. La chaleur monte enivrante et insupportable à la fois. Les flammes qui lui lèchent le visage réclament un autre foyer. A pas de loup, elle se glisse dans la cuisine.

Solange a le dos tourné. La tête plongée dans ses casseroles, elle présente juste au bas de la nuque un carré de chair duveté sur lequel ses lèvres brulantes se sont posées.

- Mon poulet, sursaute-t-elle, comme tu as chaud, tu as la fièvre.

- Non, je me sens bien, murmure Lilia. Au près de toi, la vie est simple, et le bonheur est facile. C'est chaud le bonheur, tu sais.

- Comme tu m'as manqué. C'est si bon de se sentir aimée, soupire Solange.

Le diner est prêt. Sur la table le couvert est dressé. La grosse lampe répand à travers son abat-jour parcheminé une lumière douce qui apporte la dernière note à l'intimité de cette première tête à tête de retrouvailles.

Huit jours se sont écoulés. Huit jours qu'elles savouraient comme deux amoureux en période de fiançailles.

Gardant leur corps dans la chasteté la plus austère, elles se laissèrent bercer uniquement par cette béatitude qu'est la communion du cœur et de l'esprit.

Puisant dans ce renoncement une nouvelle source d'ivresse, même au lit, elles évitaient les contacts trop dangereux.

Ce fut avec un égal plaisir, qu'elles se prêtèrent toutes deux à ce petit jeu qui rendit à leur âme toute son innocence.

Le soir, avant de se coucher, chacune sortait de la salle de bains, toute parée dans des chemises de nuit à manches longues, et boutonnées jusqu'au ras du cou.

Lilia trouvait presque plus excitant d'avoir à deviner les formes de Solange à travers la soie légère, qui formait des flots vaporeux et donnait au corps une grâce irréelle.

Son désir montait doucement, et elle éprouvait une souffrance délicieuse à le sentir à travers son sommeil, en même temps que la cuisse de Solange qui parfois s'oubliait sur la sienne. Le matin, elle se réveillait plus épuisée que si elle s'était donnée, mais plus heureuse aussi de s'être imposée ce supplice qui rendait chaque jour sa tendresse plus pure et son désir plus violent.

Pour avoir été puisé à des sources moins profondes, le plaisir de Solange n'en était pas de moindre qualité. Du reste il était toujours fonction de celui de Lilia. Tout comme le fin pêcheur qui laisse le poisson se débattre un long moment avant de le remonter. Solange savourait sa prise. Sensible au moindre frémissement, elle faisait corps avec le poisson.

Ce fut la nuit du huitième jour que le désir de Lilia explosa. Il l'emporta sur Solange avec la violence d'un ouragan. Prise d'un accès de virilité, faute d'organe, son imagination fut sans limite. Persuadée que personne, pas même un homme n'avait possédé Solange aussi pleinement, aussi profondément, elle prit son plaisir en même temps qu'elle,

rien qu'à la regarder se pâmer et à la pensée qu'elle était sienne.

Heureuse de la dominer, elle resta un long moment sur elle, maintenant sa chair écartée sans que celle-ci n'osât, ni bouger, ni se plaindre. Soumise, elle semblait attendre une torture nouvelle. Lilia la maintint jusqu'à l'aube haletante sous son emprise.

Il est onze heures. Au pigeonier, la neuvième journée vient seulement de commencer. Lilia s'étire, sa chair est détendue et son âme est aussi sereine que celle d'une bigote après la sainte messe.

Chaque réveil est pour elle la promesse de nouvelles découvertes. Ses affaires étant réglées, elle peut se laisser aller au bonheur sans arrière pensée

Ses vêtements ont été déménagés, Madame Leprince remerciée, et ses valeurs entreposées dans le coffre de Solange ont fait la surprise de nombreux coupons à détacher.

Exception faite de ce onze septembre 1940, que Lilia va marquer d'une croix sur son calendrier, le réveil sonne toujours à huit heures.

Après le petit déjeuner, c'est la promenade au bois. Ce bois dont elle a tant rêvé, elle en connaîtra bientôt toutes les allées.

Le couple a déjà ses petites habitudes pour chaque heure de la journée. Après le déjeuner, c'est le café fumant et cette sacrée belote. L'après-midi se passe presque toujours en courses typiquement parisiennes. La rue de la Paix, la rue

Saint honoré, les boutiques du faubourg, comme dit Solange n'ont plus de secret pour Lilia.

Elle a aussi appris à soigner son corps. La propreté est une bonne chose, le soin en est une autre, a dit Solange.

A la campagne, Lilia a connu des personnes qui avaient recours au pédicure, mais elles évoquaient ce souvenir avec tant d'émotion qu'on comprenait qu'elles avaient dû subir d'horribles souffrances. Du reste, de quoi aurait-il pu s'agir puisque pour les cors quand ils montaient trop à la tête, on tailladait, on charcutait soi-même ou on marchait à cloche pied. En dernier ressort, on avait recours au diable.

Mais puisque raffinée elle est devenue, tous les quinze jours, en même temps que ceux de Solange, ses pieds se devaient de faire des grâces entre les mains du pédicure chinois le plus réputé de la capitale.

Ce ne fut pas sans appréhension qu'ils se soumirent à la première séance. Et tout compte fait Lilia trouva qu'ils en étaient ressortis un peu ramollis.

Solange lui a aussi donné le goût des frivolités, du détail invisible sans lequel une femme élégante ne saurait passer pour une parisienne accomplie.

En élève attentive, elle est déjà complètement transformée.

De belote en belote, les jours et les mois ont passé. A part quelques petits nuages, son bonheur est sans égal. Cependant, depuis quelque temps, les mouvements d'impatience, pour ne pas dire d'humeur, qu'elle surprend chez Solange l'inquiètent.

Après les restrictions de toutes sortes, le ravitaillement est difficile, Il ne faut pas oublier qu'il y a pénurie généralisée des denrées essentielles. Il faut affronter les queues devant des boutiques prisent d'assaut bien avant l'heure d'ouverture. Les pancartes affichent : "*plus de pain*" ou "*plus de viande*". Le café, le chocolat, les cigarettes ont totalement disparu de la circulation. Le marché parallèle s'installe et nombreux sont ceux qui s'enrichissent avec ce marché noir.

L'hiver fut très dur et elle avait espéré beaucoup du printemps.

Or avril tire à sa fin, les bourgeons sont sortis depuis longtemps, tous les matins le soleil inonde le pigeonnier, mais ses rayons n'ont pas l'air de pénétrer jusqu'au cœur de Solange, dont les mouvements d'humeur se font de plus en plus fréquents.

- Avec ce temps là, que vais-je me mettre, ronchonne-t-elle tous les matins. A la guerre comme à la guerre, allons-y pour le petit costume de l'année dernière.

Et pourtant Lilia trouve que Solange a une garde robe que beaucoup de femmes pourraient envier. La sienne en comparaison est bien pauvre. Elle ne voit pas la raison de se plaindre ou de se sentir diminuée. D'autre part, son argent fondant beaucoup plus vite qu'elle ne l'a prévu, elle se garderait bien d'entamer le capital pour des dépenses qui lui paraissent d'un intérêt secondaire.

Quand parfois, elle a osé faire part de son point de vue à Solange, la réponse a été toujours la même.

- Tu ne peux pas comprendre, disait-elle sur un ton aigre, avec un air de supériorité. Moi j'ai toujours eu l'habitude de m'habiller en couture, et en société, j'étais la plus admirée. Comme Lilia sentait que Solange souffrait, elle se gardait de tout commentaire. Plusieurs fois, elle s'était demandé si elle n'était pas trop jeune et trop rustre pour comprendre Solange. Et puis, il suffisait que celle-ci retrouve sa gaité pour qu'elle réalise que tout cela n'avait pas tellement d'importance. Solange est une coquette, pensait-elle. Et elle se reprochait de ne pas savoir trouver les mots qui convenaient pour la flatter, la persuader qu'elle était toujours la plus belle, puisque son bonheur, son équilibre en dépendaient.

Mais depuis un mois qu'elle essaye de manier le compliment, le comportement de Solange ne s'est pas amélioré. Aussi aujourd'hui est-elle décidée à avoir une explication.

Ne voulant pas troubler l'intimité du nid par une discussion qui, à l'avance, lui est pénible, elle a profité de la promenade au bois.

Après avoir fait appel à tout son courage, elle vient de demander à Solange ce qu'elle attend de l'amour en particulier et de la vie, en général, pour atteindre son bonheur.

Alors qu'elle redoute une réponse vague, ponctuée d'un mouvement d'humeur, elle est surprise d'entendre la voix calme de Solange, qui semble heureuse d'avoir à s'expliquer

- Mon petit poulet, à ton âge, comment peux-tu réaliser ? Tu vis sans plus de soucis qu'un petit oiseau. Moi, si je continue ainsi, je finirai marchande de quatre saisons rue de Lévis.

Comprenant toutes deux que cette conversation est la mise au point qu'elles attendent depuis longtemps, et qui va peut-être être décisive, elles se dirigent vers un banc.

- Je t'ai posé une question, et tu n'y as pas répondu, fait remarquer Lilia en s'asseyant. Quand au petit oiseau, je crois plutôt qu'il s'appelle Solange. Tu parles d'avenir, mais voyons d'abord le présent.

Comme je te l'ai promis, j'ai pris à ma charge toutes les dépenses du ménage. Pour le reste, pédicure, coiffeur du faubourg, comme tu dis, les parfums, enfin tous les à côtés indispensables d'après toi, nous pourrions nous en passer.

En ce qui me concerne, je serais toute aussi heureuse un peu moins bien coiffée, et pour tout t'avouer, je ne m'étais jamais sentie incommodée par la corne que j'avais sous les pieds.

A ce train-là, évidemment, nous ne ferons jamais la soudure avec les prochains coupons.

Mais d'ici là, ton amie Jeanine nous aura livré les nouilles et les petits beurres. Si elle tient son prix, nous en tirerons un bon bénéfice.

Tu vois ma petite bonne femme que tu n'as aucune raison de te tourmenter murmure-t-elle en posant un baiser plein de tendresse sur la joue de Solange.

Tu me diras que cette situation d'épicière à la sauvette n'est peut-être pas celle de tes rêves. Soit. Pour ma part, pour que tu n'aies plus de soucis, je ferais bien n'importe quoi.

Du reste, tant que la France sera occupée, à moins de travailler avec ou pour l'ennemi, je ne vois pas ce que nous pourrions faire de sérieux. Pour ça il faut attendre que la guerre soit finie.

- Mon pauvre poulet, décidément tu n'y es pas. Ta pureté, ta candeur sont touchantes. Mais ces belles qualités t'empêchent de voir la réalité.

- J'ai trente sept ans... Oui, tu t'étonnes. Comme tu vois j'avais un peu triché.

Pour toi en fait, ça n'a pas beaucoup d'importance, mais pour moi, je suis heureuse d'oublier de temps en temps que bientôt je serai une vieille femme avec des cheveux blancs.

- Tu sais ma chérie, que tu seras encore plus jolie. Je sens que je t'aimerai encore plus profondément. Je suis si bien près de toi. Et fraîche comme tu l'es, tu a encore le temps d'y penser. D'ici là, nous serons un vieux ménage.

- Tu m'amuses, tiens, le plus drôle, c'est que tu parles sérieusement, tu ne te rends pas compte que dans peu de temps, tu seras mariée.

- Mariée, s'exclame Lilia avec effroi. Mais tu sais pourtant que je t'aime. Alors pourquoi me dis-tu cela ? Simplement pour me faire de la peine.

Au début, quand te l'ai connue, je vais te l'avouer, je rêvais d'être une femme entretenue. Bien sûr, je ne suis pas assez jolie, mais cela m'aurait plu.

Maintenant, je te jure que je ne me vois pas du tout avec un homme.

Tu vas me dire que je suis trop jeune pour juger, pour trancher, pourtant j'ai de l'expérience, crois-moi.

- Mon petit poulet, je sais que tu es sincère. Mais nous verrons cela plus tard, avec l'âge, tu changeras. De toute façon, tu as tout l'avenir devant toi. Tandis que moi, je n'ai plus de temps à perdre.

Cet hiver, avec le froid, et aussi un peu à cause de toi, je me suis encroûtée, mais maintenant, je vais ressortir.

- Ou tu n'as pas confiance en moi, ou tu as absolument besoin d'un mâle dans ta vie. De toute façon ce qui est certain, c'est que je n'ai pas su faire ton bonheur, car tout ce que tu viens de me dire était aussi vrai il y a huit mois que maintenant. Alors à ce moment-là, pourquoi m'as-tu demandé de venir vivre avec toi ?

- Mais voyons, mon petit poulet, j'ai bien vu que la vie parisienne te tentait. Comme tu n'avais pas de but bien précis, j'ai pensé qu'il serait astucieux après avoir uni nos deux cœurs, de réunir nos deux misères en attendant mieux. Mais ça n'empêche pas que la vie est là avec toutes ses exigences. Allons, gros bêta, ne fais pas cette tête-là. Pour l'instant rien n'est changé. Et je te le répète, il y a bien des chances pour que ce soit toi qui parte la première. Tiens, à propos, demain je ne déjeunerai pas au pigeonnier. Je suis invitée par une personne que j'ai rencontré hier au bar des Champs Elysées. Tu sais où je prends mes cigarettes. Je bavardais avec Pierre, le barman, un client s'est mêlé à notre conversation, il m'a offert l'apéritif. Il est dans les affaires. J'ai compris qu'il pourrait nous fournir un tas de choses intéressantes. Tu penses, comment j'ai essayé de l'entortiller. J'ai beau avoir des moments de cafard, au fond, j'ai confiance en mon étoile. Tu verras mon petit poulet, un jour nous serons riches.

- J'en suis sûre, répond Lilia en rassemblant toutes ses forces pour sourire au destin, en même temps qu'à Solange.

Celle-ci qui s'est levée d'un bond à l'air pleine d'entrain.

- Et bien, tu ne viens pas s'étonne-t-elle. Il va falloir allonger le pas, il se fait tard.

- J'ai le derrière collé au banc. Tire-moi implore Lilia. Parfois, tu sais, ça pèse lourd la jeunesse.

Depuis l'explication au bois, le pigeonnier a retrouvé sa gaïté. Tout du moins en apparence. Deux ou trois fois par semaine, Solange déjeune avec le fameux Monsieur du bar, lequel depuis, téléphone tous les matins à dix heures.

- Allo, Ricky, lance Solange toute guillerette.

A part ce diminutif, et les sacs de cuir qu'elle rapporte de ses rendez-vous, Lilia ne sait rien d'autre de lui, si ce n'est qu'il est plus habile qu'elle, puisqu'il a su rendre le sourire à Solange.

Chaque matin à dix heures, comme une relation de cause à effet, elle entend le gros rire du Gaulois qui se confond avec la sonnerie du téléphone. Il me nargue pense-t-elle.

- "*Je te l'avais bien dit, nous avec notre argent et ça, nous n'arrivons pas à les dresser, alors toi, ma mignonne*".

- Et là, elle sent que sa présence lui ferait du bien. Elle lui soupçonne l'amitié fidèle et réconfortante. Et puis, il avait l'air de connaître si bien les femmes. Il aurait pu la conseiller. Alors que là, elle est seule pour se défendre. Et puis cette petite phrase clé "*notre argent et ça*"

En somme, toutes les femmes sont comme Solange. Alors pourquoi pas moi ? Ah, j'oubliais, je suis encore trop jeune, il me l'a dit et Solange aussi d'ailleurs me l'a dit.

Ainsi chaque matin, virtuellement, elle passe quelques instants avec le Gaulois.

Sa philosophie la réconforte, et peu à peu elle finit par trouver des excuses à Solange.

Cela lui est d'autant plus facile, que la gaité débordante de celle-ci finit par éclabousser tout le pigeonnier, à tel point qu'elle est certainement plus heureuse du bonheur de Solange qu'elle ne le serait du sien.

Et puis, qu'à-t-elle à lui reprocher en somme ? Ce Ricky ne le gêne en rien. Puisqu'elle ne peut pas changer la nature de

Solange, c'est une grande chance d'être tombée sur un rival qui demande si peu.

Plusieurs fois au cours de ses réflexions, elle s'est même laissée aller à souhaiter qu'il la garde longtemps.

C'est pourquoi ce matin, quand après le coup de téléphone, Solange lui a dit avec le plus grand naturel.

- Aujourd'hui, mon poulet, tu déjeunes avec nous. Après tout le bien que je lui ai dit de toi, Ricky veut absolument faire ta connaissance. Tu va voir quel charmant garçon il est. C'est dommage qu'il soit marié.

Non seulement elle n'est pas choquée, comme elle aurait pu l'être quelques temps auparavant, mais elle trouve que cette rencontre est devenue nécessaire.

Cet amour qu'ils portent tous deux à Solange, n'est-il pas un lien qui les unit, comme celui qui rassemble les courtisans au pieds de leur Reine ? Aussi est-elle reconnaissante à Ricky de s'en être rendu compte avant elle.

Au restaurant, Solange est seule sur la banquette. D'un commun accord Lilia et Ricky se sont assis en face d'elle. C'est à celui qui la comblera le plus. Trouvant dans cette joute un stimulant, aucun d'eux cependant n'éprouve de jalousie. Seul compte le bonheur, le bon plaisir de Solange.

Depuis qu'elle a fait la connaissance de Ricky, Lilia a retrouvé sa quiétude, comme aux plus beaux jours de ses amours. Celui-ci est maintenant admis au pigeonnier. Il vient y prendre le café, et ne repart que vers seize heures. Ces jours là, afin de ne pas avoir l'air de laisser la place, exprès, elle se découvre toujours quelques courses urgentes, . Son honneur étant sauf, chaque fois elle s'attendrit sur ce pauvre Ricky, qui pour avoir un peu de plaisir doit le prendre à la sauvette, deux ou trois fois par semaine

Il n'a l'air de n'éprouver aucun gêne, s'étonne-t-elle, et je suis sûre qu'à aucun moment le moindre sentiment de frustration n'est venu l'effleurer. Ça se voit, ça se sent, mais après tout, ce n'est peut-être là qu'une apparence.

A chaque visite de Ricky, elle observe, elle épie. En ce moment par exemple, elle est à l'affût du moindre rictus qui pourrait le trahir. Non, il remue son café, lentement et il sourit. Solange aussi sourit.

- Mon petit poulet, dit-elle, connais-tu la nouvelle ? Ricky nous emmène tous les deux quinze jours en vacances.

Lilia s'est assise pour digérer sa surprise. Elle ne regarde plus Ricky. Ce n'est plus la peine. Elle vient de découvrir ce côté bon enfant, un peu naïf des hommes et elle rend grâce à Solange de savoir si bien l'exploiter.

- Tu ne dis rien, poursuit celle-ci. Tu n'en reviens pas toi non plus. Quinze jours dans le Maine et Loire, toutes les deux, avoue que c'est un amour ce Ricky.

- Vous verrez explique Ricky, qui sourit, heureux de cette annonce, c'est un pays verdoyant, et d'un vert certainement plus tendre que celui des uniformes allemands. Du reste, dans ce bled, ils sont encore inconnus. Moi, pendant ce temps, Je serai dans la famille de ma femme à Angers. Ca

fait tout au plus trente kilomètres, ce qui fait que je pourrai venir vous surprendre plus d'une fois.

Ce Ricky, qui lui a causé tant de soucis, est devenu une providence. Les vacances sont terminées. Deux après midi, seulement, il a pu s'échapper avec bien des difficultés, pour venir voir Solange.

Lilia l'eût donc toute à elle pendant quinze jours. Quinze jours au cours desquels le cœur de Solange redevint aussi pur que celui d'une petite fille, fleur des champs.

A part quelques baignades dans les étangs des alentours, le temps passait en baisers, en caresses sur l'herbe des prés, dans un air parfumé saturé d'amour.

Dans les derniers jours, Lilia appréhendait le retour à Paris, où elle avait toujours peur qu'un homme plus exigeant que Rocky ne lui vole son bonheur.

Que n'a-t-elle pas quelque part dans un coin perdu une cabane à offrir à Solange, où à l'abri de toute souillure, celle-ci n'aurait d'autres tentations que celles des plaisirs qu'elle peut lui donner.

En compensation de ses regrets, ses hésitations, elle a la bonne mine de Solange qui semble ravie de ses vacances

Maintenant, elle est heureuse d'avoir retrouvé son pigeonier. Depuis huit jours tout le monde a repris ses habitudes, Ricky y compris.

Si elle avait pu voir dans le silence de celui-ci au cours des vacances un signe de lassitude, elle est tout à fait rassurée.

Quant aux affaires, elles s'annoncent florissantes. Le marché noir commence à s'organiser. Les jours de livraison de

nouilles et de petits beurres, il faut échafauder jusqu'au plafond. Heureusement, ces denrées rares sont vite vendues. Solange, qui s'est empressée de renouveler sa garde-robe pour l'hiver, ne sait comment manifester sa joie. Lilia qui l'accompagne dans les magasins, s'amuse beaucoup de la voir perdre ses doigts dans les chiffons, alors que dans les yeux aimés, elle peut voir, et la convoitise de la petite fille, et le désir impérieux du voleur. Mais puisque la petite fille est comblée, le voleur reste d'une honnêteté scrupuleuse. C'est une loi pense Lilia. Il y a de par le monde des êtres faits pour recevoir, d'autres pour donner. En ce qui la concerne, ravie de pouvoir faire quelques économies, elle ne s'est permis aucune dépense superflue

Sachant qu'elle est la tête forte du ménage, consciente de ses responsabilités, elle se réjouit de voir grossir le capital. Et puis, pour plus tard elle imagine très bien un magasin de lingerie fine où Solange pourrait régaler ses mains et ses yeux à longueur de journée.

Ainsi, tout l'hiver, la vie au pigeonier s'est maintenue dans une quiétude douillette et confortable.

Lilia a l'impression que son bonheur est enfin bien enraciné. Ricky, bien accroché, et l'épicerie clandestine en pleine expansion sont des garanties irréfutables. Aux nouilles et aux petits beurres, elle s'est adjointe les cigarettes. De bonnes gauloises bien françaises, dont elle possède une source pour ainsi dire intarissable.

Pendant les visites de Ricky, elle fait les livraisons et cherche de nouveaux clients. Avec l'affluence des marchandises, le cercle des relations s'est vite avéré insuffisant.

Son principe est simple, elle entre dans les magasins en cliente, et lorsqu'elle en sort, les rôles sont inversés. Ce jeu l'amuse beaucoup.

Au début de l'hiver, elle décroche ainsi son meilleur client. Cette nouvelle recrue est fourreur rue de la Chaussée d'Antin. Elle fut d'abord reçue par une vendeuse bien dressée qui se précipita pour lui vanter ses merveilles.

Elle put se rendre compte que, même à deux pas de l'Opéra, le lapin était roi. Il lui semblait voir soudain toutes les victimes du furet de Monsieur Crattin. Puis, prise de scrupules envers cette femme qui remplissait sa tâche si consciencieusement, elle conclut qu'avec les vingt francs qu'elle possédait, elle ne pouvait s'offrir que du lapin. Elle attendrait d'avoir vendu son stock de nouilles et de cigarettes afin de s'offrir un peu plus tard une fourrure moins ordinaire.

Les nouilles firent s'écraser la vendeuse sur une chaise et pour l'amour d'une cigarette, le fourreur sortit de son arrière-boutique.

- Bonjour, Mademoiselle. Madame Armande, avancez donc un siège, ordonna-t-il à la vendeuse.

- A ce que je vois conclut-il l'œil malin, vous voudriez échanger un peu de fumée, autant dire du vent, contre un beau manteau.

Ah, vous n'avez pas tort, la fourrure, ça classe une femme. Madame Armande, avez-vous montré le dernier modèle à Mademoiselle ?

Bien sûr Monsieur Théo, répondit celle-ci, il irait très bien à Mademoiselle, mais Mademoiselle ne veut pas de lapin.

Lilia qui commençait à perdre patience, répondit.

- Vous comprenez, Monsieur, pour du lapin, il ne me serait pas venu à l'esprit de m'adresser à un fourreur. Le clapier de mon grand père m'aurait suffi. Aussi je vous serais gré de ne pas insister.

Et elle s'était levée pour prendre congé.

- Allons, ne vous fâchez pas, implora le fourreur en la rattrapant par les épaules. D'abord, les cigarettes, où sont-elles ? Vous allez voir qu'on va finir par s'arranger.

- Oh pour moi c'est tout arrangé. Pas de lapin, comme je vous l'ai dit, j'en ai fait une indigestion depuis que je suis en âge de marcher.

Quant à mes cigarettes, je ne les échange pas, je les vends. Et sachez que je ne cours pas après les clients au prix ou je les vends. Cinquante francs le paquet, je n'ai pas besoin de me transformer en femme-sandwich pour les placer.

Cette mise au point mérite de lui déclencher un léger sourire

- Pensez-vous pouvoir m'en apporter cinquante paquets toutes les semaines ? Pour les nouilles, voyez avec Madame Armande, moi, je suis seul et je prends mes repas au restaurant.

- Mais au fait, à qui ai-je l'honneur ? Je ne voudrais pas être indiscret, mais en principe il est préférable de connaître le nom de ses fournisseurs.

- Lilia Fivelli, lance-t-elle en se redressant.

- C'est un nom plein de poésie. Fivelli ? avec un I ? s'enquit le fourreur.

- Bien sûr voyons, puisque je suis Corse.

- Tiens, tiens, nous sommes faits pour nous entendre constate-t-il, moi je suis Grec. En cherchant bien, peut-être nous trouverons nous des ancêtres communs.

- ça, c'est à voir. De toute façon, cela ne changerait rien, je suis Corse, soit, mais avant tout je suis française, mais vous, vous n'en resterez pas moins Grec.

- Bien sûr et j'en suis fier. Je m'appelle Théo Sifakis. Comme vous le voyez, il n'y aura aucune confusion possible.

- Vous avez raison, s'empresse d'approuver Lilia. De plus, avec votre accent, on voit bien que vous n'êtes pas catholique.

- Eh bien, Mademoiselle Fivelli, est-ce parce que les Grecs ont occupé votre île, que vous devenez agressive ?

- Dites plutôt que les Corses vous ont bien eu, s'emporta Lilia. On nous reproche souvent notre paresse, bien à tort du reste, car la paresse Corse, quand nous nous y laissons aller, n'est pas une paresse banale. Elle est voulue, dirigée, organisée, pour mieux nous laisser le soin de penser. Et mes ancêtres ont tellement pensé, eh oui, ne vous en déplaise, Monsieur Sifakis, que les Grecs écoeurés ont bien été obligés de partir. Que vouliez vous qu'ils fissent contre une force aussi fuyante, aussi impalpable. La pensée, quelle puissance

- Et puis, tenez, je préfère m'en aller, nous sommes tous deux sur une pente dangereuse. Maintenant que vous êtes mon client, je ne tiens pas à me fâcher avec vous.

- Mademoiselle Fivelli, pourrais-je avoir un petit peu de nouilles, quémanda Madame Armande. Ne vous dérangez pas spécialement pour moi, apportez-les en même temps que les cigarettes de Monsieur Théo.

- Entendu. Vous aurez ça vendredi, acquiesça Lilia. Mais au fait combien en voulez-vous, vingt kilos, cinquante kilos ?

- Comme vous y allez, s'exclama Madame Armande, effrayée. Allons-y pour cinq kilos, ça doit faire déjà pas mal, finit-elle pas décider, avec un sourire reconnaissant.

Lilia avait déjà fait quelques pas dans la rue, lorsque Monsieur Théo, qui l'avait accompagnée sur le pas de la porte, lui lança.

- Venez plutôt en fin de journée, je n'arriverai que vers seize heures, comme cela nous pourrions reprendre notre discussion.

Je n'y manquerai pas, répondit-elle sans se retourner.

C'était la première fois qu'elle s'attardait aussi longtemps chez un client. La commande en valait la peine, mais elle n'en était cependant pas complètement satisfaite.

Quels prétentieux, ces Grecs, avec leur gloire passée, se dit-elle, pour ce qu'il leur en reste. Elle ne pouvait quand même pas laisser ce Sifakis se redresser sur ses lauriers fanés. Tout client qu'il était, elle sentit qu'entre eux la guerre ne faisait que commencer.

Mettant un point d'honneur à s'occuper seule de ses ennemis, elle avait trouvé préférable de lui annoncer la livraison pour le vendredi, jour de Ricky.

Le soir, elle ne parla pas de ce fâcheux à Solange. Du reste celle-ci avait bien d'autres préoccupations.

- Regarde, mon poulet, les belles chaussures que Ricky vient de m'offrir, dit-elle, en tendant la bouche en même temps que son pied. C'est pour mon petit Noël. Toi aussi, ça t'étonne. C'est pourtant dans huit jours, mon Dieu. Comme le temps passe. Ricky y a pensé parce qu'il part pour les fêtes, alors il a préféré me faire mon cadeau avant.

Agacée, Lilia répondit :

- Tu vois, ma chérie, moi je ne suis pas préoccupée, car le cadeau que je te destine est prêt depuis longtemps. Mais je ne te l'offrirai que le jour de Noël.

Quinze jours sans visite de Ricky, mais plongée dans ses chiffons et accaparée par ses essayages, Solange laissa à Lilia la responsabilité des livraisons. Celle-ci put donc se rendre sans complication chez le fourreur. Mais ayant décidé de traiter celui-ci par le mépris, elle fit en sorte d'arriver au magasin un peu avant seize heures afin de ne pas le rencontrer

- Bonjour, Mademoiselle Fivelli. Mais il n'est que quinze heures trente. Monsieur Théo n'est pas encore arrivé, se lamenta Madame Armande.

- Ca ne fait rien, je n'ai pas besoin de le voir, du moment que vous êtes là pour réceptionner la marchandise et me payer, je n'en demande pas davantage répondit froidement Lilia.

- Vous n'êtes pas gentille de me dire ça, Mademoiselle, reprocha Madame Armande. Du reste je préfère vous l'avouer tout de suite. j'ai ordre de ne pas vous laisser partir. Monsieur Théo me l'a bien recommandé. Vous ne voudriez tout de même pas que je me fasse réprimander.

- Non, bien sûr, répondit Lilia embarrassée. Mais s'il avait quelque chose à me dire en particulier, il aurait pu vous faire la commission.

- Je ne le crois pas, glissa la vendeuse avec le regard malicieux. Asseyez-vous donc en attendant. Nous allons bavarder. D'abord, il faut que je vous dise. Vous avez ensorcelé mon patron. Il ne parle plus que de vous.

- Qu'il parle de moi, c'est bien possible. Il y a tellement de manière de parler des gens. Surtout quand ils sont absents. Il prépare sûrement sa revanche.

- Quelle revanche, grand Dieu, Mademoiselle, vous êtes bien méchante. Puisque je vous dis qu'il est emballé. Mardi, aussitôt après votre départ, il s'est mis à rire tout seul, plusieurs fois, à intervalles plus ou moins longs, et entre chaque éclat, il se répandait en compliments sur votre compte.

- Cette Mademoiselle Fivelli, disait-il, quel phénomène ! Et bien, avec une femme comme elle, on ne doit pas s'ennuyer. Quel esprit ! Et puis elle a du caractère, pour ça, elle est bien Corse

Maintenant j'ai l'habitude. A chaque fois que je le vois rire, je dis, tiens c'est encore l'esprit de Mademoiselle Fivelli qui rôde par ici.

Je dois dire que c'est bien la première fois que je le vois dans cet état. Pourtant des jolies femmes dans ce magasin, il en passe.

- Vous êtes très aimable de me le dire, et, que vous vous intéressiez aux états d'âme de Monsieur Théo, me paraît naturel, c'est votre patron, et de ce fait vous avez à subir ses humeurs une grande partie de la journée. Mais pour moi, Madame, il n'en est rien. Alors vous comprendrez, qu'il pleure ou qu'il chante, la Grèce ne s'en portera pas plus mal, et ma Corse s'en moque bien.

Venant d'un autre que lui, ces éloges concernant mon esprit pourraient être quelque peu flatteurs. Mais vous savez l'esprit des français jugé par un fourreur Grec, il faudrait beaucoup de prétention pour en tirer conclusion.

- Tiens voilà le patron, s'exclama Madame Armande

.- Vous avez des antennes, s'étonna Lilia

- Non, mais regardez le, il presse le pas, là dans la glace de la vitrine, s'il osait, il courrait.

Lilia remarqua que la glace placée légèrement de biais reflétait la rue de la Chaussée d'Antin jusqu'à la rue de Provence.

- C'est lui ce Monsieur en pardessus beige clair, là bas, avec un chapeau bordé ? interrogea-t-elle. Quelle élégance, il fait très homme du monde, votre patron.

- Tiens, tiens, attention Mademoiselle Fivelli, raila Madame Armande.

Cette vendeuse qui prenait ses rêves de midinette pour la réalité commençait à agacer Lilia. Mais elle n'eut pas le temps de la remettre à sa place, car Monsieur Théo arrivait. Monsieur Théo ouvrait la porte. Monsieur Théo était là.

- Mademoiselle Fivelli. Quel petit bout de femme êtes-vous donc. Depuis mardi je n'ai pas cessé de penser à vous, avoua-t-il en lui baisant la main

Elle nota tout de même une certaine gaucherie du geste, qui à coup sûr était celle d'un amoureux.

Madame Armande ne s'était pas trompée. Mais allez donc être certaine avec un étranger ? Un Grec par dessus le marché. Et puis que lui importait.

Quoique, en se posant la question, elle dût tout de même convenir que le regard admiratif qui enveloppait sa petite personne lui était plutôt agréable.

Mais qu'y avait-il d'extraordinaire ? Juste un peu de coquetterie, voilà tout.

Elle aimait Solange, mais elle n'avait pas tout à fait cessé d'être une femme, avec les défauts et les qualités que cet état comportait.

Pendant qu'elle réfléchissait, Madame Armande délesta son patron du pardessus, prit le chapeau et Monsieur Théo apparut, très mince dans un costume croisé marron foncé. Conscient de son élégance, il fit quelques pas avant de s'asseoir.

Si Lilia, qui le regardait marcher, remarqua la souplesse des hanches, la manière de porter la jambe en avant, en glissade, elle ne se rendit pas compte que le bassin trop bien articulé de Monsieur Théo, mettait du flou dans ses pensées.

- Alors, comment ça va ? Les affaires toujours prospères ? s'enquit-il

- Bien sûr, répondit vivement Lilia en se ressaisissant, c'est pourquoi je n'ai pas de temps à perdre, aussi j'aimerais bien que vous comptiez vos paquets afin que je puisse m'en aller.

- Allons, vous avez bien cinq minutes, et puis si vous gagnez trop d'argent, je vais me sentir obligé de vous aider à le dépenser.

Lilia sentit ses poils se hérissier, ne vit plus de Monsieur Théo que le brillant qui ornait sa cravate et aussi celui qu'il portait à l'auriculaire gauche. Comment ces petits détails, signes distinctifs par excellence, ne lui avaient-ils pas sauté aux yeux plus tôt ?

Solange l'avait pourtant bien mise en garde dès son arrivée à Paris.

De toute façon, le fait de vendre des cigarettes ne la compromettait en rien. Et tout compte fait, l'idée que Monsieur Théo puisse fonder des espoirs lucratifs sur sa personne l'amusait beaucoup. Comment elle allait lui rabattre sa superbe à ce Grec de malheur...

- Si vous comptez sur moi pour avoir la belle vie, répliqua-t-elle en prenant un air pincé, prenez une musette et allez vous installer sous un pont, celui de Saint Cloud est paraît-il très poétique.

Et puis figurez-vous cher Monsieur Sifakis que les hommes ne m'intéressent pas. Mais alors pas du tout. Je vis avec une femme, et je compte bien finir mes jours avec elle.

Alors le fourreur fut pris d'un énorme fou-rire. Dans son coin, Madame Armande se mit à glousser, si bien que gagnée par cette hilarité commune, Lilia partit elle aussi à rire encore plus fort qu'eux.

- Sacrée Mademoiselle Fivelli. Alors vous êtes gou...gnôte..., c'est bien comme ça qu'on dit en français, finit par articuler le fourreur.

- Appelez ça comme vous voudrez, répondit-elle, mais vous auriez pu dire lesbiennes, ça vous aurait rappelé votre Grèce Antique. En attendant, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, à ce que certaines femmes ne se sentent pas attirées par vous, Messieurs.

- Allons, Mademoiselle Fivelli, dites plutôt que vous n'avez pas trouvé chausson à votre pied, voilà tout.

- On dit chaussure, rectifia Madame Armande en se remettant à glousser.

- Je ne vois pas ce qu'un homme pourrait me donner de plus, rétorqua Lilia.

- Mademoiselle Fivelli, vous êtes assez avertie pour que je n'aie pas à vous montrer mon anatomie. Tiens, vous me faites dire des bêtises, se reprit-il et je vais faire rougir Madame Armande.

- En supposant, je dis bien, en supposant et ceci uniquement pour être conciliante, précisa Lilia avec tout le sérieux qui se devait, que je rencontre la fameuse chaussure dont vous parlez, ça ne sera sûrement pas dans la vitrine de votre magasin que je la trouverai.

- Et pourquoi pas ? Défia le fourreur

- Mais parce qu'il faut vraiment avoir envie d'un homme pour se laisser aller à l'entretenir. Ce ne sera jamais mon cas, expliqua-t-elle toujours avec le plus grand sérieux.

Vous savez, moi je suis de la campagne. On se nourrit de lait frais, mais aussi de dictons et proverbes.

Depuis " *l'eau va toujours à la rivière* », j'en ai ingurgité quelques-uns. Mon préféré est un qu'affectionnait aussi particulièrement ma Grand-mère " *Un homme qui ne donne pas d'argent à une femme est bien près de lui en demander* ". Monsieur Sikatis repartit à rire de toutes ses dents qu'il avait blanches et bien plantées.

- Excusez-moi, dit-il. J'avais oublié qu'avec les Corses, il ne fallait pas trop blaguer. Ils sont chatouilleux, n'est-ce pas ? Aussi, sachez, Mademoiselle Fivelli, que je n'attends pas après une femme pour m'entretenir. Si cet usage est très à la mode dans certains pays méditerranéens, en Grèce, nous respectons trop les femmes pour profiter d'elles. Ceci dit, je vous promets de ne jamais plus vous taquiner. Aussi pour me faire pardonner, je vous invite à dîner.

- Vous êtes trop aimable, mais je vous l'ai dit, je ne suis pas libre, répondit- Lilia, piquée.

- Même pour un diner ? Elle vous tyrannise votre amie.

- Regardez-moi bien, ai-je l'air d'un martyr ? Allez assez plaisanter, réglons nos comptes, que je parte vite. J'ai encore des clients à voir.

- Madame Armande, réglez Mademoiselle Fivelli, puisqu'elle est pressée de nous quitter. La prochaine fois, venez avec votre amie, nous dînerons tous les trois suggéra-t-il en lui serrant la main.

Pour toute réponse, elle se contenta de sourire en s'éloignant.

Ce Grec était vraiment trop entreprenant ; Aussi se promit-elle de ne plus lui faire de livraison à jour fixe, espérant ainsi avoir la chance de ne plus le rencontrer.

Cette idée fut excellente puisque pendant des mois, elle eut affaire à Madame Armande qui était seule dans le magasin.

Après les fêtes de fin d'année, qu'elle passa avec Solange, sans bouger du pigeonier, les affaires reprurent de plus belle. Le nombre des clients croissait et le chiffre d'affaire aussi. Cependant l'emploi du temps de la matinée restait inchangé. La journée laborieuse ne commençait jamais avant quatorze heures. Le pigeonier n'étant pas chauffé, le gaz et l'électricité distribués avec parcimonie, Lilia avait pris l'habitude d'emmenner Solange au restaurant.

Malgré cela, l'hiver parut bien long, et c'est avec soulagement que toutes deux regardaient éclore les premiers bourgeons. Heureusement au lit, avec une bonne bouillotte, le couple n'eut pas trop à souffrir du froid. Cependant, même Solange pourtant si coquette, avait adopté des chemises de nuit en finette, afin de ne pas risquer la mort, chaque fois qu'un de ses membres s'égarait hors des couvertures. Après les soupirs au fond du lit, les corps redevenus soyeux pouvaient s'ébattre à leur aise.

Depuis quinze jours, soir et matin, Lilia revit une lune de miel. Enivrée de bonheur et d'amour sous ce ciel sans nuage, il ne lui vient même plus à l'idée, qu'il pourrait s'assombrir.

Aussi ce matin, lorsque Solange l'a priée de répondre à Ricky qu'elle était absente pour la journée, elle n'a même pas flairé le danger.

- Ma chérie, je suis tellement contente que tu préfères rester avec moi, que, pour une fois, je vais faire une folie, s'est-elle exclamée. Je t'invite à déjeuner chez Prunier.

- Mon petit poulet, tu es un amour, mais ce sera pour une autre fois, s'est excusée Solange, l'air embarrassé. Tout à l'heure en allant chercher le pain au coin de la rue, sais-tu sur qui je suis tombée ? Mais c'est vrai, son nom ne te dira rien, je ne t'en ai jamais parlé. Il s'agit d'Ernest Champion. Tu verrais, un grand gars sympathique, il me faisait déjà la cour autrefois. Tu te rends compte que je ne l'avais pas revu

depuis 39. Ah ! il avait l'air mordu. Enfin, on verra bien. De toute façon, il est marié et je ne sais même pas exactement ce qu'il fait maintenant. Mais tu sais parfois, on a des intuitions et j'ai l'impression qu'il doit brasser beaucoup d'argent.

Prenant peu à peu conscience de la catastrophe, Lilia écoute sans rien dire. Puis, après avoir repris courage et espoir dans le fait que ce Monsieur Champion soit marié, elle finit par articuler.

- En tout cas, ça va te changer les idées. Toujours Ricky, ça finissait par devenir monotone.

Lilia, ne croyait pas si bien dire. Le retour de Solange est rassurant

- Ah ! Quel garçon, s'exclame-t-elle à peine arrivée. J'ai vraiment été contente de le revoir.

- Toujours aussi amoureux ? questionne Lilia, anxieuse.

- Oui, j'ai l'impression, mais vois-tu, je n'en attends rien. Il a l'air d'être tellement pris par ses affaires. Tu te rends compte comme nous avons fait vite pour déjeuner. Il est treize heures trente, à quatorze heures il doit être à son magasin, quelque part sur la rive gauche, et ce soir, il sera à Lyon

.- Mais que fait-il ? hasarde Lilia

- Il a un magasin de TSF, qu'il avait déjà avant la guerre. Mais comme boutiquier n'est vraiment pas sa vocation, il a toujours eu des à côtés.

Pour le moment je crois qu'il vend des matières assez recherchées par les allemands.

- Tu fréquentes les collaborateurs, maintenant ? Remarque Lilia sèchement.

- Si tu connaissais Ernest, tu ne dirais pas ça, il est un peu aventurier sur les bords, mais au fond je suis certaine que c'est un homme droit. Qu'y-a-t-il de compromettant à faire des affaires avec les allemands ? Ça n'a rien à voir avec la politique, sois tranquille, il n'est pas fou. En attendant, Monsieur roule en voiture. Ah ! Si je pouvais l'avoir comme ami. A côté de ce pauvre Ricky, quel minable avec son pauvre petit trafic. Enfin, n'y pensons plus, je n'aurais jamais cette chance

- Sa femme lui suffit peut-être, suggère Lilia agacée.

- Parlons-en, d'après ce qu'il m'a dit, ce doit être une drôle de panthère.

- Alors, ma Chérie, pour sa sécurité, dépêche-toi de t'occuper d'Ernest. Tes griffes sont certainement moins dangereuses.

Tu es sottte, tiens, sers-nous donc un café.

Monsieur Champion a laissé passer les jours et les mois sans donner signe de vie. Solange, qui a les regrets amers mais discrets n'a jamais reparlé de lui.

Après les quinze jours dans le Maine et Loire offert par Ricky, elle était revenue en début septembre, plus éblouissante que jamais et la vie au pigeonnier s'est écoulée douce et tranquille jusqu'à la fin de l'année.

Celle qui vient de démarrer s'annonce comme la précédente, sans nuage.

Depuis deux jours Solange garde le lit. Le réveillon qu'elle a fait avec Lilia chez le fournisseur de nouilles, lui a laissé une bonne gueule de bois ainsi qu'une crise de foie. Mais Lilia ne doute pas un seul instant qu'elle fasse durer le plaisir pour mieux s'occuper de "*son enfant*".

L'enfant n'est encore qu'une grosse boule de poils de quatre mois, toute frétilante dans sa robe beige pâle. Ses oreilles qui traînent par terre en disent long sur ses ancêtres

Quel amour ! Quel amour ! Mais c'est un magnifique cocker spaniel anglais, s'est esclaffée Solange en le sortant du sabot de Noël. Viens que je t'embrasse, mon petit poulet. Comme nous allons être heureuses avec notre petit bonhomme.

Et elle s'est mise aussitôt à pouponner. Elle pouponne le jour, elle pouponne la nuit.

Devant ce spectacle touchant, Lilia tourne en rond, aussi attendrie, aussi empruntée qu'un mari auprès de sa femme relevant de couches.

L'enfant, baptisé au champagne au cours du réveillon, a été appelé Mickey.

Aujourd'hui 6 janvier, Solange qui soigne toujours son foie, n'est descendue du pigeonnier que pour les promenades hygiéniques de Mickey.

A cet âge là, elle prétend devoir surveiller les selles à chaque sortie et ceci avec le sérieux d'un professeur de médecine. D'ailleurs, ne trouvant certainement pas Lilia assez mure, ni assez maternelle, pour remplir avec conscience une tâche aussi délicate, elle préfère s'en occuper elle-même.

Aussi, le soir, quand Lilia, après avoir effectué ses livraisons, arrive au pigeonnier, tout comme un père après sa journée de labeur, elle apprend que les pipis de Mickey ont été abondants, et les selles bien moulées.

En ce matin du 7 janvier 1943, date mémorable par excellence, elle l'appellera plus tard son "Waterloo", Lilia, tout en préparant le petit déjeuner, se demande quand Solange va se décider à se relever de sa maternité. Au moment où elle se pose cette question, la sonnerie du téléphone retentit. Dans l'encadrement de la porte, elle voit Solange encore toute alanguie, avec le petit chien bien au chaud contre sa poitrine. Elle tend le bras et décroche l'appareil.

- A cette heure ci, c'est un fou s'exclame Lilia.

- Chut ! ordonne Solange en insistant avec un signe de sa main restée libre, qu'elle rabat aussitôt sur l'oreille opposée au récepteur.

Lilia, qui n'ose plus bouger, reste plantée, toute hébétée. Elle regarde Solange et attend les bras ballants. Solange écoute attentivement, en faisant des mines bizarres, puis elle parle.

- Et bien, si je m'attendais à une surprise pareille, et à huit heures du matin encore ! Ça, c'est bien du Champion. Ecoute mon chou, je suis encore au lit. Laisse-moi au moins le temps de me passer un peu d'eau et de m'habiller. Dans une demi-heure si tu veux, oui, je peux être en bas au coin de la rue. Oui, à tout de suite.

Elle raccroche, se lève d'un bond, oublie Mickey dans le lit et fonce dans la salle de bain. Lilia prend le chien avant qu'il ne s'oublie et suit Solange.

- Mais à la fin, que se passe-t-il, proteste-t-elle ? Ce n'est tout de même pas la fantaisie d'un hurluberlu qui va mettre le désordre au pigeonnier. Tu ne m'as même pas dit bonjour

- Je t'en prie, laisse-moi, répond Solange impatiente. Je n'ai pas le temps. Je t'expliquerai plus tard. Et puis au lieu de rester là à bailler, descends donc le chien, c'est son heure.

Comme elle n'a pas envie d'éponger toute la matinée, pour une fois elle préfère s'exécuter.

Sur le trottoir, où il se traîne de long en large, le chien n'en finit pas de pousser sur la crotte qui lui pend au derrière, Les yeux agrandis par l'effort, il a l'air d'implorer le ciel.

Impuissante au bout de la laisse, Lilia, pensive, est bien près de regretter sa campagne où les bêtes se purgent, se soulagent au gré de leur fantaisie, sans que les humains soient là, à les encourager du regard.

Solange sort de l'immeuble en courant et crie.

- Ne m'attends pas pour déjeuner. Il est constipé, mets lui un peu d'huile dans ses pâtes.

Lilia lève la tête, Solange à disparu.

Elle se sent seule. Seule et peu conne au bout de la laisse du chien.

Elle resterait volontiers prostrée sur ce trottoir en attendant qu'une bise hivernale ne la transforme en statue. Mais Mickey, qui se sent plus léger, tire sur la laisse en direction du pigeonnier.

Quelques pas ont suffi pour déclencher tout un mécanisme.

- S'il le faut, nous nous battons, je l'ai, je la garderai gronde-t-elle en montant l'escalier.

Le petit chien répond par un Ouaf joyeux, c'est son premier véritable aboiement.

Sans trop chercher à approfondir, elle sent, que dans cette lutte, le premier atout, c'est l'argent. Le danger n'est pas Monsieur Campion, mais l'argent de monsieur Campion. Cette évidence la réconforte.

A treize heures, elle est dans la rue. Elle court. Elle court après les clients. Elle court après l'argent.

A dix neuf heures, le sac bourré d'argent, le cœur gonflé d'espoir, elle arrive au pigeonnier. un pigeonnier silencieux, mais où elle devine une présence. La présence de Solange. Dans le studio, affalée dans un fauteuil, elle est muette et inerte.

- Ma Chérie, qu'y a-t-il ? tu en a une tête, fait Lilia.

- Je suis claquée, mais rassure-toi, ça ira mieux demain. Si tu savais ce qui m'arrive, mon poulet. Ça serait tellement beau que je n'ose pas encore y croire, tiens, assieds-toi. Je vais te raconter.

Lilia, qui s'attend au pire, pense qu'en effet dans ces moments là, il est plus prudent de s'asseoir.

- Je n'attends que cela, ma Chérie. Seulement si ce sont tes belles espérances qui te font cette tête-là, je ne vois pas la raison de me réjouir.

- Mais si, justement Ernest m'a demandée en mariage.

- Décidément, le mariage chez toi, c'est une idée fixe. Malheureusement, avec un homme qui a déjà la corde au cou, ça devient du vaudeville, permets-moi d'en rire.

- On voit bien que tu ne connais pas Ernest. Quand il a décidé une chose, il l'obtient. Du reste son ménage bat de l'aile depuis longtemps et ce n'est pas d'hier qu'il est amoureux de moi.

Il paraît qu'il ne se passe pas une semaine sans que sa femme lui fasse une scène. Il est bon garçon, mais, il y a des limites. Récemment il a passé tout un après-midi chez son avocat. Avec ses moyens financiers et ses relations, je lui fais

confiance, ça ne traînera pas. Seulement voilà, en attendant c'est la panthère qui occupe l'appartement, et il ne sait pas ou loger.

- Puisque tu parles toujours de son "fric", il me semble qu'il pourrait s'en servir pour aller à l'hôtel.

- Oui, mais c'est à cause de moi. L'hôtel avec moi, pour son divorce, ça pourrait être compromettant.

Enfin, tout est arrangé, il a un ami qui se marie et qui lui laisse son studio à partir de la semaine prochaine. Nous avons couru après lui toute la journée, c'est pourquoi je suis si fatiguée.

Ses ascendances corses et la voix de la sagesse lui interdisent d'attaquer de front. Lilia réfléchit.

- Couche-toi, ma Chérie, dit-elle doucereuse. Profites en pendant que tu peux encore te reposer. Tu verras après, les hommes sont si exigeants. Je crois bien que c'est pour cela que ma mère ne s'est jamais remariée.

Après avoir avalé un potage léger que Lilia lui a servi au lit, Solange s'est endormie et Lilia a continué à gamberger. Toute la nuit elle a pensé. Elle s'est levée à sept heures et depuis huit heures, elle fait du porte à porte rue Dobropol. Il est dix heures, mission accomplie, elle remonte au pigeonier.

- Mon poulet, s'étonne Solange. D'ou sorts-tu, à cette heure ? Quand je me suis réveillée je t'ai appelée, je t'ai cherchée, j'ai même cru que tu t'étais cachée dans un placard pour me taquiner. Ça m'a fait tout drôle de ne pas te voir, c'est la première fois que tu sors sans me prévenir.

- Excuse-moi répond Lilia, tu dormais si bien. Alors voilà. Je viens de louer un appartement dans l'immeuble juste en face. Ça t'étonne ? Je te dirai que moi aussi. Je ne pensais pas que ça allait être si vite fait.

- Un appartement ? mais pourquoi faire ? questionne Solange avec une voix blanche.

- Mais ma Chérie, pour me loger. Je ne rêve pas, hier tu m'as bien dit que tu allais te marier. Heureuse de son effet, Lilia a retrouvé sa joie de vivre.

- Tais-toi, tu vas me porter malheur. Pour l'instant il n'y a que des projets.

- Que se passe-t-il, raille Lilia, aurais-tu fait de mauvais rêves. Hier soir tu étais plus enthousiaste, en attendant, la place d'Ernest est ici.

- Quoi, mon poulet, me faire un coup pareil, suffoque Solange. Si je m'attendais à ça. Comme tu as changé en si peu de temps.

- Je vieillis, ma Chérie, on me l'avait prédit. Comme tu vois, je deviens compréhensive. Au lieu de me faire des reproches, enfiler une robe et viens voir ma tanière. J'aimerais quand même avoir ton avis avant de signer le bail. J'ai rendez-vous chez le gérant cet après-midi.

Solange ne comprend pas, mais poussée par le doute et la curiosité, elle se laisse entraîner.

- Tu as la folie des grandeurs, remarque-t-elle avec acidité. Que vas-tu faire de tout cet espace ?

- Je donnerai des galas en ton honneur, répond Lilia triomphante.

- Où veux-tu en venir à la fin avec cette comédie, cet air moqueur. Vraiment je ne te reconnais plus.

- Hélas, je n'y peux rien, je muris. J'espère que je vais m'arrêter avant d'être blette. En tout cas le fait de louer un appartement n'est pas une comédie. C'est un acte que je prends au contraire très au sérieux. A vingt trois ans, je ne veux plus être à la merci d'un Ricky ou d'un Ernest. Si tu n'avais pas cette folie de vouloir te marier, peut-être ne me serait-il jamais venu à l'esprit de m'installer, d'avoir un chez

moi. De toute façon, ça ne change pas grand chose. depuis bientôt trois ans, j'étais chez toi comme chez moi, et bien dorénavant, tu seras chez moi comme chez toi. C'est juste une nuance, comme tu vois. Avoue que nous serons un peu plus à l'aise. Regarde cette penderie, nous pourrons en entasser des robes là dedans. Viens voir la cuisine maintenant.

- Non, je ne veux plus rien voir suffoque Solange. Tu crânes maintenant que tu gagnes un peu d'argent, mais mon pauvre petit, si tu crois m'épater, j'ai eu un peu mieux du temps de Ziguet !

- Mais, ma Chérie, je n'en ai jamais douté. Et je suis sûre que tu auras encore beaucoup mieux avec Ernest. C'est pourquoi je me mets dès maintenant sur une voie de garage. Alors, tu vois, loin de moi l'idée de vouloir t'épater.

- Tu as raison, je deviens folle, excuse-moi mon poulet. J'ai tellement peur de ne pas réussir. Ce matin, je me suis encore arrachée trois cheveux blancs. C'est terrible, tu comprends. Ernest c'est ma dernière chance
Solange a touché la corde sensible.

- Jolie comme tu es, console Lilia attendrie. Je n'arrive pas à prendre au sérieux ce sombre drame. Je vais devoir me faire couper les cheveux en brosse et porter le pantalon pour que tu aies confiance en moi ? pour que tu te reposes entièrement sur moi ? Enfin, tu sais que je suis là, que je serai toujours là.

- Mon poulet, viens que je t'embrasse, tu es toujours la même, aussi fraîche, aussi pure. Ecoute, je vais être franche, continue gravement Solange en ouvrant la porte du pigeonier, je ne voudrais pas que tu partes de suite.

J'ai dit à Ernest que j'avais une amie chez moi, sans quoi, il aurait trouvé naturel de venir s'installer. Or, je ne le veux pas. C'est encore trop tôt, ce serait maladroit.

- Avec les hommes ce n'est pas si simple, il faut savoir nager.

- Je vois, avec moi tu barbottes, c'est moins fatigant. Mais sois tranquille ma Chérie, le temps que je fasse refaire les peintures et que je trouve les quelques meubles indispensables, il faudra bien compter une quinzaine de jours. D'ici là, j'espère que tu auras été sacré championne de natation. La championne du sieur Ernest

- Que Dieu t'entende rétorque Solange.

- Tu déjeunes avec lui ? hasarde Lilia.

- Non, il doit me téléphoner demain.

- Demain ? Mais c'est aussi le jour de Ricky, fait-elle remarquer. J'aurais préféré que ce soit aujourd'hui, il t'aurait tenu compagnie car moi, je vais tellement avoir à faire avec cet appartement, que tu ne vas pas me voir beaucoup au pigeonnier.

- Alors, et les livraisons ? S'affole Solange. Tu ne vas tout de même pas laisser cette marchandise s'accumuler chez moi ? Entre Ricky que je dois ménager et Ernest que je dois amorcer, je n'ai le temps de rien faire d'autre. Et puis je dois avoir les traits reposés, tu devrais le comprendre.

- Et bien, dis à Janine de ne plus livrer, conseille Lilia sur un ton désinvolte. Avec deux hommes dans ta vie, tu as raison de ne plus vouloir t'abaisser au rang d'épicière à la sauvette. Quant à moi, pour l'instant, les cigarettes me suffiront. Ma Chérie, je te laisse. A ce soir. D'ici là, tu as le temps de faire de beaux rêves.

Bien lui en prit de laisser Solange à ses méditations. Lorsqu'elle rentre au pigeonnier pour déjeuner, celle-ci chante joyeusement

- Mon poulet. Je suis heureuse annonce-t-elle en sautillant. Ernest m'a téléphoné deux fois de Lyon. Crois-tu que j'étais assez idiote pour me faire du souci. Si tu savais tout ce qu'il m'a dit. Demain à neuf heures, comme il amène ses valises

chez Paul, il a exigé que je m'y trouve avant lui pour l'accueillir. Il veut avoir l'impression de retrouver sa femme après un voyage, comme si nous étions déjà un vieux couple. Quel grand gosse ! J'adore.

Du coup j'ai passé tout l'après-midi à déménager. Heureusement que c'est à deux pas. Presque tous mes vêtements sont là-bas. J'ai même eu le temps de faire un saut à la Madeleine pour lui acheter une robe de chambre et une paire de mules qui sont maintenant bien en évidence dans la salle de bain. Je voudrais déjà être à demain.

Telle un ouragan, Solange vient de faire une entrée dans le studio. Depuis deux jours quelle était partie avec une valise et son chien, elle n'avait pas donné signe de vie.

- Je suis pressée annonce-t-elle en ouvrant la porte de la salle de bains. Alors écoute moi bien, je te ramène le chien, Ernest n'en veut pas. Pour Ricky, plus la peine de le ménager. Dis-lui que je vais me marier et que je tacherai de le voir un de ces jours. Maintenant je me sauve. Mais ne t'inquiète pas, je pense à toi.

Lilia, qui sort de la douche toute ruisselante d'eau, n'a pas le temps de réaliser.

Après un léger baiser qu'elle a posé sur les cheveux pour ne pas se mouiller, Solange est déjà prête à partir, lorsqu'elle se ravise.

- Il faut que je t'avoue, je viens de passer deux jours sans sortir du lit, Ernest est un amant merveilleux. Et pourtant je me disais tout le temps " si mon poulet était là, s'il me voyait..." Tu me manques tu sais mon poulet. Allez, au revoir. Cette fois je m'en vais. Prends bien soin de Mickey

Solange est restée plus d'une semaine sans apparaître au pigeonier. Lilia, qui vient seulement de s'en rendre compte en effeuillant le calendrier, en est toute étonnée. C'est à peine si cette solitude lui a pesé. Elle a même l'impression que cette épreuve lui a été salutaire. Elle se sent plus forte, plus consciente de sa personnalité.

Son corps, par contre, sera long à se libérer. Chaque soir, chaque matin, aux heures d'intimité, le contact de l'oreiller de Solange, l'odeur piquante de ses extases concentrée par la chaleur du lit, la trace de ses désirs sur les draps sont des dangers pour sa chair aux aguets. Celle-ci se réveille lentement, traitreusement, comme le feu qui couve sous la cendre et qui attend le moindre souffle pour se ranimer.

Avec la conscience du porteur d'eau, Lilia s'épuise d'abord dans un travail subtil et méthodique qui ne peut atteindre son but qu'à la condition qu'elle y associe en pensée la présence toujours constante de Solange.

Sentant combien la tâche est difficile à son corps exigeant, elle a l'idée d'employer la ruse. Un soir où son esprit erre plus que de coutume, elle fait appel au Gaulois. Le geste devant toujours être en harmonie avec la pensée, la mise au point est délicate. Mais le résultat ne se fait pas attendre.

Prenant goût à cette nouveauté du plaisir solitaire, elle se plait à renouveler le manège plusieurs fois de suite, et toujours avec le même succès. Le fantôme du Gaulois a chassé Solange.

Consciente de sa réussite, mais considérant là que ce n'est qu'un demi succès, quelques jours après elle se sent mûre pour la dernière expérience, celle qui doit la libérer totalement.

Son esprit lavé, vidé, son corps ne doit plus être à la merci de personne, de rien d'autre que de sa dextérité.

Mais elle apprend à ses dépens combien la tâche est pénible quand la pensée se dérobe. Elle est même tentée de s'arrêter en chemin, mais trop tard, elle est lancée.

Elle continue à s'acharner, à s'énerver avec un entêtement maladif, pour arriver épuisée, les membres crispés à une conclusion moins grisante et combien avilissante.

Pendant un long moment, qui lui semble être une éternité ; elle n'est plus qu'une bête anéantie qui sue et qui râle.

Maintenant Solange est là. Lilia est heureuse de la voir. La solitude commençait à lui peser, et pour la première fois elle va pouvoir se divertir de sa présence sans appréhender son départ.

- Ma Chérie, tu es resplendissante, lance-t-elle joyeuse et décontractée. Mes compliments à Ernest. Tu aurais pu me le présenter.

- C'est bien mon intention, mais tu sais, les premiers temps il faut s'organiser, et puis Ernest était un peu fatigué ces temps-ci.

- Justement tu aurais dû me l'amener. Je lui aurais donné un conseil, ça aurait évité à son état de s'aggraver." *Il ne faut jamais crever l'âne pour plaire à la bourrique*". Je te le donne pour ce qu'il vaut, bien entendu il ne suffit pas de le méditer, il faut aussi le mettre en pratique.

- Mon petit poulet, je suis content de me retrouver ici. J'avais besoin de ta gaité avoue Solange avec un air de sincérité qui ne peut tromper. Termine ta toilette, je vais nous faire un café. Ernest est parti en voyage pour trois jours.

Poudrée, coiffée, parfumée, Lilia se sent heureuse de vivre.

Jolie ? Oui, elle l'est. Et aujourd'hui, elle le sait.

Elle vient de décrocher une petit tailleur printanier bleu pétrole lorsque des éclats de voix l'attirent dans la cuisine, le cintre à la main.

- Mais, tu es folle ! littéralement folle hurle Solange. Dis-moi un peu, comment tu t'y es prise pour que ce sac de nouilles sente le pipi ? Oh, mais je n'avais pas vu le plus beau. Qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait de la crotte desséchée.

- Ne t'énerve pas, répond Lilia mi penaude mi amusée. Je vais t'expliquer. Mais avant je tiens à te dire qu'avec ton chien tu peux faire un pâté, moi je n'en veux plus.

Comme il était un peu enrhumé, car la nuit je n'avais pas ta constance pour me réveiller et aller voir s'il était bien couvert, pour avoir la conscience tranquille, tous les soirs je l'enfermais dans ce placard. Sur ces sacs, il était bien.

Avoue que s'il n'avait pas fait l'imbécile, l'idée était géniale.

Mais comment prévoir ce qui va se passer dans la tête d'un chien ? Ca c'est de la vengeance pure et simple, parce qu'avant, il ne s'était jamais oublié sur le lit. Ne pleure pas, je vais les vendre tes nouilles, et tu en recommanderas. De toute façon demain on me livre mon lit et je débarrasse le pigeonnier. Je peux même partir tout de suite si cela te fait plaisir. Je coucherai sur ma moquette, beaucoup de gens ont connu pire.

- Que tu es sottte. Allez reste ici, et ne fais pas cette tête là, bougonne Solange. Va plutôt relever le store dans le studio, on n'y voit rien.

- Alors là, fais le toi-même, je te paye des cerises si tu y arrives. Hier le cordon m'est resté dans la main.

A force de trop tirer, la corde casse, insinue Lilia sur un ton qui prête à l'équivoque. Mais avoue que je ne suis pas vernie, à quelques jours près ça arrivait à Ernest.

- Oui je sais, j'aurais dû le changer depuis longtemps, reprend Solange pensive. C'est pour les nouilles que cela m'embête, vingt kilos tout de même...

- Puisque ça n'est pas toi qui va les manger, qu'est ce que cela peut faire, fait remarquer Lilia qui a décidé d'être optimiste.

Donne-moi ça, tu vois en brossant, c'est magnifique, aucune trace, et à peine une odeur. Vingt kilos, je vais en faire des heureux. Sois tranquille.

- Bon, Bon, n'en parlons plus décrète Solange devenue conciliante.

- Mon petit poulet, dépêche-toi de t'habiller. Je t'invite à déjeuner. Ne perdons pas trop de temps, car ensuite j'aimerais que tu trouves cinq minutes pour me faire une lettre à Ernest.

- Ecrire à Ernest ! Lilia qui voit tout de suite le côté comique de la situation s'esclaffe.

- Pour lui dire quoi ? Que je l'adore, peut-être. C'est un comble. Je t'avais bien dit que c'était un vaudeville. Tu t'es foulée le poignet ou quoi ? Allez raconte.

- Ne ris pas, je t'en prie, je préférerais que ce soit ça. Si tu savais comme j'ai honte. Il faut pourtant que tu le saches. Voilà je fais des fautes d'orthographe grosses comme moi. Il y en aurait tellement qu'avant de pouvoir me déchiffrer, Ernest devrait s'initier à voir clair dans mes tâches d'encre. Quand tu as quitté Courcorès, et que je t'ai persuadée de ne pas m'écrire, tu te souviens ? C'était pour cette raison, je ne voulais pas avoir à te répondre. Mais maintenant que nous nous connaissons bien, cela me coûte moins de te faire cet aveu.

- Oh, tu sais, s'il n'y a que ça pour te faire plaisir, s'empresse Lilia. C'est peu de chose. Il veut du bonheur, ton Ernest. Tu vas voir, on va lui en donner.

- Je savais que tu comprendrais, merci mon poulet.

Tellement désireuse d'éblouir sa nouvelle recrue, elle ne soupçonne même pas le danger que représente ce

subterfuge. Le soupçonnerait-elle, qu'aussitôt la pureté, la candeur, l'amour de Lilia, lui apparaîtraient comme des garanties sûres.

Elle savait que le cas échéant, elle hésiterait à en tirer partie, toutefois elle est heureuse de sentir Solange à sa merci.

Satisfaites chacune à sa manière, elles se sont goinfrées avec un appétit qui faisait plaisir à voir. Un client qui sort du restaurant en même temps qu'elles les apostrophent pour les féliciter.

- Et bien, les petites filles, maintenant que vous vous êtes tapé la cloche comme des grandes, on pourrait peut-être aller boire un verre, c'est jour de fête aujourd'hui.

Cette invitation à la bonne franquette amuse Lilia. L'homme est sympathique, et sa bonne tête l'ayant inspirée, c'est avec satisfaction qu'elle entend Solange minauder.

- Mais bien sûr, pourquoi pas.

- Avec plaisir renchérit-elle. Mais je ne vois pas pourquoi vous avez attendu d'être dehors pour nous faire cette proposition taquine-t-elle.

- Je m'appelle Jean, dans ce restaurant je suis connu, alors.

- Nous aussi, rétorque Lilia, avant de le laisser terminer, et honorablement précise-t-elle. Alors nous n'aurions pas été gênées. De toute façon, ça tombe bien, aujourd'hui nous cherchons un monte-en-l'air. Je ne sais pas dans quel domaine vous exercez, mais comme vous avez une allure de sportif, vous êtes sûrement l'homme qu'il nous faut.

- Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, dit-il, mais je crois que vous vous méprenez. La seule faute que j'aie commise, c'est de m'être marié. Quand on voit de jolies petites filles comme vous, on est bien obligé de reconnaître

son erreur. Mais pour tout vous avouer, je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire par monter en l'air.

Soyez tranquille, rien d'inavouable, suivez-nous, invite Lilia en faisant du coude à Solange, laquelle n'a d'ailleurs pas l'air de comprendre

- N'ayez pas peur, Jean, rassure-t-elle, on vous offre le café dans notre pigeonnier et c'est du vrai. Mais je vous préviens c'est au septième étage, et sans ascenseur en plus. Tenez, nous y sommes, là au bout de la rue, l'avant dernier immeuble à gauche.

- En sommes, vous me kidnapez, et après une légère hésitation, il ajoute, bon je vais me laisser faire, advienne que pourra.

Jean qui frise la quarantaine, monte les escaliers sans sourciller.

- Alors, mes oiseaux rares, c'est là que vous perchez ? interroge-t-il. Mais il fait bien sombre chez vous, on pourrait peut-être remonter ce store.

- Vous voyez bien que vous êtes notre providence, Jean. C'est là que nous vous attendions, répond Lilia satisfaite de son effet. Le cordon est cassé, je vais chercher l'escabeau, vous allez avoir du boulot.

- Ah, c'était ça, murmure-t-il en respirant et il part d'un grand rire réparateur qui chasse tout soupçon, dissipe toute inquiétude.

Vaillamment, il monte sur l'escabeau tout le haut du corps penché en avant dans le vide. Heureusement qu'il ne semble pas avoir le vertige, le spectacle est impressionnant.

Dans un seul élan, Solange et Lilia le maintiennent. L'une a attrapé les jambes à pleins bras au plus haut qu'elle a pu, l'autre s'est pendue au bas du veston.

En un rien de temps le store est réparé.

- Mais il n'y a donc pas d'homme dans cette maison s'étonne Jean après être descendu de son perchoir.

- Mais si, c'est moi le Jules, annonce Lilia en apportant le café.

- Il sent bon, s'exclame Jean en dilatant ses narines. Les filles, je ne regrette pas de m'être laissé enlever. Vous avez l'air de bien vous débrouiller, dit-il admiratif. Si seulement ma femme pouvait en faire autant. Heureusement qu'en fouinant par-ci par-là, j'arrive à trouver deux trois trucs, sans ça avec elle, ce serait rutabagas à tous les repas.

- Elle se contente de peu, hasarde Lilia.

- Oui répond-il évasivement, la nourriture de l'intéresse pas. Elle est très artiste, alors évidemment.

- Je comprends, c'est merveilleux. La musique, la peinture peut être interroge Lilia d'un air compréhensif-

- Non, les chiffons, elle crée des modèles.

- Pour quelle maison travaille-t-elle demande Solange soudainement intéressée.

La gaffe est partie, à travers cette réflexion, Jean et toute la petite bourgeoisie sont offensés.

- Ma femme ne travaille pas, réplique-t-il sèchement. Ce qu'elle fait, c'est pour elle. C'est ce qui lui permet d'avoir tant d'inspiration.

- Que fait-elle de tout ces vêtements, vous devez avoir une vie très mondaine ?

- Non, non, c'est uniquement pour le plaisir de créer, dit-il en s'attendrissant. Elle n'aime pas sortir. Ce n'est pas une femme c'est une enfant. Si vous saviez comme elle est gamine. Tenez, à tel point, que si je l'empêchais d'aller chez sa mère presque tous les après-midis en plus des dimanches qu'elle lui consacre entièrement, elle bouderait, ou elle pleurerait.

- Comme c'est touchant, dit Solange. Alors quand vous la sentez nerveuse, vous la prenez par la main et vous l'emmenez chez maman.

- Oh, elle y va seule. Depuis le temps, elle connaît le chemin et puis moi vous savez, la belle doche....Ca va un moment. Du reste le dimanche je vais à la campagne pour le ravitaillement et la semaine je travaille.

De plus en plus persuadée, que Jean est le parfait modèle du client qu'elle attendait, Lilia part dans la cuisine chercher le sac de nouilles.

- Tenez, i de quoi améliorer votre ordinaire pour un bout de temps, il y en a vingt kilos.

Jean ne peut résister il plonge la main dans le sac et ramène une poignée.

- Comme elles sont blanches dit-il émerveillé.

Et pour se persuader qu'il n'est pas victime d'une hallucination, il en croque la moitié d'une.

- C'est de la farine de blé dur, décrète-il avec la conviction du connaisseur

Heureux, il règle Lilia et quitte le pigeonnier avec ses nouilles.

- Vite, vite, il est temps d'écrire à Ernest, décrète Solange impatiente.

Docile et consciencieuse, Lilia a mis tout son savoir dans une lettre de quatre pages.

Satisfaite de la prose et persuadée qu'Ernest le sera encore bien davantage, Solange s'est faite toute chatte pour le reste de la journée. Et comme un mouvement d'horlogerie, les mêmes gestes sont revenus avec la même monotonie.

Pour Lilia, Solange est morte. Son fantôme, combien moins encombrant, ne sera plus dorénavant qu'une marionnette à sa merci. Il ne restera plus au fond de son cœur qu'une petite blessure d'amour propre qui se cicatrisera avec le temps. Elle le sait, un jour, elle aura son heure pour se venger.

Toute heureuse à, la pensée d'inaugurer son nouveau domicile, elle s'est levée tôt.

Sa joie, décuplée par la triste mine de Solange, est débordante.

Doit-elle voir dans cette attitude l'incertitude dans laquelle est encore celle-ci de sa réussite complète avec Ernest, ou bien est-ce simplement là un gage de reconnaissance pour la contribution que sa prose va y apporter. Que lui importe, hormis sa vengeance, Lilia n'attend plus rien.

Libérée de toute servitude pendant ces deux jours, en attendant le retour d'Ernest, Solange a collaboré avec une sollicitude toute maternelle à l'installation de ce qu'elle appelle la "succursale".

Maintenant tout est terminé., Même le sort du chien a été réglé. Ayant décidé d'un commun accord de s'en débarrasser. Dans la journée, la pauvre bête, queue basse et oreilles pendantes, s'est retrouvée derrière les barreaux du chenil où Lilia l'avait acheté. Celui-ci, en guise d'adieu poussa un grand Ouaf ! assez poignant, alors que Solange préféra verser quelques larmes hypocrites.

Les deux jours se sont écoulés. Mickey, est maintenant une vieille histoire. Solange qui se pomponne pour aller retrouver Ernest, est particulièrement occupée. Lilia qui est venue lui faire une petite visite en voisine, savoure la joie d'avoir un chez soi. D'après sa concierge, elle est la plus jeune locataire de l'immeuble. A vingt trois ans, elle en tire une certaine fierté.

Toute à ses pensées, elle fait semblant de s'intéresser.

- Ou as-tu rendez-vous avec Ernest ?

- Tu perds la tête, mon poulet je te l'ai déjà dit trois fois, il m'attendra à dix-huit heures

La fin de la phrase s'est mêlée avec la sonnette de l'entrée et Lilia n'est pas plus avancée.

Solange, qui a ouvert la porte, s'est trouvée enlacée, pressée, sans avoir eu le temps de souffler. Après ces effusions muettes, elle finit par articuler.

- Mon poulet, je te présente Ernest, comme tu le vois il aime faire des surprises.

- Et ce n'est pas fini, répond celui-ci.

En regardant cet homme long et mince au bras étirés, se mouvoir avec l'assurance et la classe d'un lord anglais, Lilia croit voir un cygne en inspection dans une cage à poules.

Ce n'est qu'un long moment après les présentations, qu'elle se surprend à regarder sa tête plus attentivement.

Cet Ernest à une tête germanique. La nuque et le cou taillés au fil à plomb, la mâchoire carrée, les yeux bleu acier, ne laissent aucun doute, malgré le nom de famille bien français : Campion.

Une de ses aïeules a dû fauter. Mais peut-être grâce au ventre bien de chez nous qui l'a porté, il n'est pas antipathique. Un large sourire, qui donne à son visage la forme d'un trapèze, allume à tout instant le regard bleu de ses yeux qui se veulent d'être doux.

- Je connais l'amitié que tu portes à Solange dit-il avec beaucoup de sérieux en posant une main sur l'épaule de Lilia. Je sais que vous vivez depuis longtemps comme deux sœurs. J'en conclus donc que nous sommes un peu parents. Si tu le veux bien, nous allons nous tutoyer.

- Un grand frère, mon rêve, lance-telle avec un enthousiasme enjoué en lui sautant au cou.

- Mon Dieu, quelle famille, s'exclame Solange en levant les bras au ciel.

- Un jour comme aujourd'hui, ça s'arrose, décrète Ernest. Allez, je vous embarque toutes les deux.

- Et moi qui ne suis pas prête, s'affole Solange en s'éclipsant dans la salle de bains.

- Solange ne t'a sûrement pas dit qu'elle m'avait écrit, confie Ernest à l'oreille de Lilia. Si je n'avais pas peur de la froisser, je te ferais lire sa lettre. Torride et qu'elle écriture, j'en ai fait des rêves, comme un collégien.

Lilia a d'autant plus de mal à tenir son sérieux qu'au moment où Ernest allait continuer ses confidences, la porte de la salle de bains s'ouvre sur le visage espiègle de Solange.

- Quelle femme ! s'extasie Ernest avec un grand sourire. Vous êtes une gourgandine, gronde-t-il en la dévorant des yeux. Ma Chérie, vous n'avez pas pitié de moi. Déjà qu'avec le printemps, j'ai le sang qui bouillonne comme la sève dans un ormeau, alors.... Tant pis pour vous, demain je vous enlève. Nous partons dans les Pyrénées pour quinze jours. Les couchettes sont retenues. Demain soir nous serons à saint Jean Pied de Port.

Voilà une dizaine de jours que les amoureux sont partis. L'enthousiasme qui l'avait soulevée dans le premier jour de son emménagement l'abandonne peu à peu pour faire place à un malaise indéfinissable qui ne livre son nom qu'après l'avoir complètement envahie. Elle s'effondre alors sous le poids de sa solitude.

Si son esprit et son corps se libèrent, l'un grâce à sa volonté soutenue par un brin d'orgueil, l'autre grâce à sa dextérité. il y a autre chose qui réclame Solange.

Leurs goûts communs, leur complicité, ayant entraîné les mêmes besoins, engendré les mêmes habitudes, il en résulte un vide affreux, insupportable, dans lequel elle a l'impression de s'engouffrer comme dans un trou noir que seule la présence de Solange peut combler.

Est-ce cet amalgame bizarre fait de petits liens invisibles et capricieux qu'on appelle l'affection ?

Au cours des jours affreux qu'elle vient de passer, elle se l'est souvent demandé.

Elle écrit à Solange une lettre très tendre dans laquelle son ennui s'exprime en quelques mots.

Adieu saint potage fleurant bon la carotte, café fumant, belote interminable.

Aujourd'hui, en retour, elle a reçu une longue lettre naïve et charmante dans laquelle elle croit déceler une lutte entre une tête trop mure et un cœur qui ne l'est pas assez.

Encore une fois elle excuse Solange. Mais de ce fait en veut davantage à Ernest. Ayant conscience qu'il est des choses sur lesquelles on ne peut plus revenir et qu'après sa vengeance accomplie et le retour de Solange, ce ne sera jamais tout à fait comme avant, sa rancune n'en est que plus tenace.

En attendant de trouver un appartement digne de la situation de Monsieur Campion, à son retour, le couple s'est installé au pigeonnier.

Incontestablement Solange à bonne mine. L'air de la montagne lui a mis du rose sur les joues, mais ses traits sont fatigués et Lilia se demande si c'est le bonheur qui les lui a tirés. Cependant elle se garde bien de poser des questions qui pourraient sembler indiscrètes, elle se contente naïvement de jouir du retour de Solange.

Celle-ci aussi a l'air heureuse de retrouver Lilia. A la gare, même devant Ernest, elle ne s'est pas gênée pour manifester sa joie.

Depuis une semaine qu'elle a réintégré le pigeonnier, tous les matins elle téléphone à la succursale pour annoncer le départ du "*grand Campion*" comme elle l'appelle maintenant lorsqu'elle parle de lui.

- C'est toi mon poulet ? interroge-t-elle ? Il est parti. Viens vite.

Dans sa hâte de la retrouver, Lilia ne prend même pas la peine de parler.

Elle enfile un manteau sur sa chemise de nuit et grimpe quatre à quatre au pigeonnier.

La première vision qu'elle a en arrivant, est une avalanche de boucles brunes éparpillées sur l'oreiller et un sein, le gauche, le plus fort et le plus arrogant aussi, qui déborde de la chemise de nuit.

Pour Lilia c'est une joie toute nouvelle de se glisser dans les draps encore suants du grand corps de mâle. Elle a l'impression d'étouffer, d'écraser, de piétiner Ernest.

Le petit déjeuner qu'il a préparé avant de partir est encore fumant, elle n'a plus qu'à ajouter sa tasse.

Les tartines à peine avalées, les lèvres encore barbouillées de miel, elle prend celles de Solange, puis doucement, comme au bon vieux temps, elle glisse sa tête le long du corps soyeux. Le plus souvent elle se contente de relever la chemise, juste au dessus du grain de beauté que Solange porte au bon endroit, comme une griffe de grande classe. Celle-ci est toujours très sensible à ses caresses. Si Lilia ne trouve plus dans ces effusions les mêmes délices qu'autrefois, c'est un plaisir nouveau et combien compensateur de savoir que pendant ces quelques instants pendant lesquels Solange lui appartient, Ernest est trompé, bafoué, à cette même place ou quelques instants avant il avait cru la posséder.

Vers dix heures, Lilia retourne à la succursale où elle traîne en travaux ménagers tout le reste de la matinée. Après le déjeuner, n'ayant plus de partenaire pour la belote, elle joue un peu de violon. La fin de la journée qui arrive doucement se termine en courses et en livraisons.

Ainsi, à la succursale s'installe, un traintrain monotone que depuis des mois, seules les visites éclairs de Solange viennent bousculer.

Les dimanches, que ce soient ceux qu'elle passe en compagnie des amoureux, qui tiennent à lui faire profiter de leur bonheur au moins une fois par quinzaine, ou bien ceux qu'elle tire lamentablement à bailler en solitaire, sont de toute façon les jours les plus longs.

Maintenant le mois de juillet est arrivé. Sa chaleur caniculaire fait paraître la glace plus froide. Sa lumière intense rend le bonheur plus joyeux, la tristesse plus amère et la solitude plus austère.

Lilia appréhende le 14 juillet avec ses fenêtres sans drapeau et ses carrefours silencieux. L'envahisseur interdit la fête.
Elle appréhende le mois d'Août qui ne va pas manquer d'éloigner Solange ;
Elle appréhende l'avenir, dont elle ne distingue plus l'horizon.
Elle appréhende chaque pas qu'elle va faire, puisqu'il ne la mène à rien.

Aujourd'hui, pour meubler sa solitude, elle va livrer rue de la Chaussée d'Antin, depuis des mois, elle n'a pas revu le fourreur. Madame Armande lui a confié qu'il avait un autre magasin en province et qu'il ne venait à Paris que pour les fins de mois.

Lilia pousse la porte du magasin. Aveuglée par le soleil, elle ne voit rien, mais elle entend une voix.

- Mademoiselle Fivelli, je vous attendais.

Alors elle distingue une ombre qui sort de l'arrière boutique. Elle voit deux mains tendues et des yeux qui brillent avec la même intensité que ceux d'Ernest quand ils croisent ceux de Solange.

Elle a chaud, puis elle a froid, elle sent son cœur qui bat, qui bat, et sa main qui tremble dans d'autres mains.

Il est des moments où l'on a besoin de sentir que quelqu'un s'intéresse à vous, se dit-elle pour se rassurer.

Quoiqu'il en soit Monsieur Sifakis ne peut que se féliciter d'être présent aujourd'hui.

Sur le pas de la porte, Madame Armande sourit. Elle est heureuse, même de dos son patron a l'air radieux. Mademoiselle Fivelli a les cheveux aussi noirs que lui remarque-t-elle. Depuis le temps qu'ils sont amoureux, ça devait arriver.

Pour être amoureux, Monsieur Safakis est amoureux, il n'a même pas honte de se l'avouer. S'il le pouvait, il le crierait même à la terre entière.

Pour l'instant il a hâte d'arriver à son restaurant habituel pour présenter Lilia aux amis.

Une belle fille de vingt trois ans, élégante, distinguée, quand on en a trente cinq, c'est flatteur.

Les envieux ne vont sûrement pas manquer d'autant plus que la chaleur a depuis le début de l'après midi, rassemblé toute la grécomanie mâle autour de quelques bouteilles de Raki.

- Voici la cousine d'Ajaccio, lance-t-il en poussant Lilia en avant. Tout le monde se précipite comme à l'arrivée d'une mariée.

Les," vive la cousine". "Vive les corses". "Vive Théo". Un ban pour la cousine, se confondent dans un brouhaha auquel se mêlent aussitôt les petites notes cristallines des verres qui s'entrechoquent.

On ne sait bientôt plus pour qui, ni pour quoi, en l'honneur de qui ou de quoi l'on trinque, mais plus on boit, plus on rit, et c'est bon de se voir aussi heureux en ces temps troublé par l'occupation allemande.

Enfin quelqu'un vient de décider qu'il est grand temps de passer à table, et Lilia peut constater que Théo est un délicat.

- Vous allez voir lui glisse-t-il à l'oreille, ici pas question de restrictions. Aussi avant de faire mon menu, j'aime bien aller flairer à la cuisine. Choisissez une table pendant ce temps là.

- Que penseriez-vous de quelques dolmans et de quelques côtes d'agneau grillées avec un riz pilaf ? demande-t-il l'air alléché.

- Ce sera parfait répond vivement Lilia, qui sans avoir très bien compris, s'en remet au choix de Théo

Devant son assiette, dans laquelle la serveuse vient de servir des petits paquets, tous de la même taille, et dont chacun est soigneusement paré d'une feuille de vigne, elle se laisse aller à penser tout haut.

- Je me demande bien ce que peut contenir ce feuillage. Mais je sens que je vais me purlécher.

Tout l'entourage est parti à rire en la regardant, ils ont l'air surpris mais intéressés.

Elle croit bon de réfléchir à ce qu'elle vient de dire, mais ne voyant pas là matière à s'esclaffer, ni à regretter ce qu'elle vient de laisser échapper, elle attaque à pleines dents dans un petit paquet.

- C'est moelleux, c'est délicieux, décrète-t-elle. Dans le doute, j'avale tout. Mais je n'aurais peut-être pas dû manger la feuille, s'inquiète-t-elle en levant des yeux interrogateurs vers Théo.

Celui-ci, qui justement vient d'ouvrir la bouche pour y engloutir en entier le petit paquet, se contente de manifester son admiration.

- Mademoiselle Flvelli, vous êtes un petit bout de femme extraordinaire. Il y a bien longtemps que je n'ai pas ri de si bon cœur.

- Sacrée Cousine, renchérit un voisin de table.

Elle a presque terminé la troisième côte d'agneau. Elle en est à se défendre avec quelques morceaux de chair qui s'accrochent, qui se cramponnent à l'os avec une âpreté à décourager les plus affamés, lorsque son attention et son appétit sont coupés net.

- Un orchestre s'exclame-t-elle. Elle n'en croit pas ses yeux.

- Allez, en piste, crie le patron, un vieux grec moustachu aux yeux malicieux. Les volets sont tirés, vous pouvez y aller. Pas de souci pour le couvre feu

Dès les premières mesures de Camélito, ses jambes se mettent à trembler

- Allons danser, ordonne Monsieur Théo, en lui prenant le bras.

Il a le bassin éloquent, la jambe provocante. Elle devine de quels exercices lui vient la souplesse qui lui donne tout son charme. Et en attendant cette ère bénie où les curés au lieu de tendre l'hostie feront une danse avec leurs ouailles pour leur faire gagner le paradis, elle se laisse emporter dans un corps à corps voluptueux qui la rend si légère qu'elle en acquiert une inconsistance presque divine.

A la fin du tango, le fourreur en état de grâce, murmure à son oreille : Lilia, et elle s'entend répondre Théo sur le même ton. L'ascension a été rapide, le retour sur terre qui se fait maintenant doucement, sans transition brutale, n'est pas décevant. De chaque côté de la table leurs regards encore illuminés, échangent pendant un long moment le souvenir de cette danse.

Puis la réalité reprenant ses droits, chacun se remet à mastiquer, et l'œil devenu atone plonge dans l'assiette en même temps que la fourchette.

Leur repas terminé, les amis de Théo défilent les uns après les autres pour des salutations chaleureuses, certains en les accompagnant d'un "kaliméra" avec un air sous-entendu tel, que toute traduction est superflue.

Mais maintenant ils sont quatre qui entourent la table et se lancent tous à la fois dans un jargon que Théo qui fait des grands gestes n'arrive pas à stopper.

Il finit par s'excuser auprès de Lilia.

- Ils sont terribles dit-il, ils veulent encore m'entraîner. Je vais vous expliquer. Comme je suis toujours seul, le soir après le dîner, je monte jouer avec les copains.

- Mais il a y une salle au dessus ? s'étonne-t-elle. Et a quoi jouez-vous ? à a belote, peut-être.

La naïveté de la question amuse le fourreur, et c'est en riant qu'il l'invite à se lever.

- Venez, dit-il, je vous emmène. Vous allez voir, c'est passionnant, nous jouons aux dés. C'est une sorte de passe anglaise.

Au premier étage Théo frappe de façon bizarre à la porte à deux vantaux et lorsque quelqu'un fait craquer la serrure de l'intérieur, Lilia comprend qu'elle va entrer dans un sanctuaire où seuls sont admis les initiés.

A travers un nuage de fumée, elle ne distingue d'abord que des silhouettes d'hommes qui gesticulent autour d'une table ronde.

- Où sommes-nous, et que viens-je faire au milieu de tous ces hommes ? demande-t-elle à Théo en essayant de ne pas laisser percer son anxiété.

Mais celui-ci qui a remarqué sa voix mal assurée s'empresse.

- N'ayez pas peur, je suis là, dit-il à mi-voix. Mettez vous à ma gauche, et prenez ça, ça va me porter bonheur.

Ah ! ce soir attention, j'ai une mascotte lance-t-il comme un défi en ramassant les dés.

- Aédé ! Prospéria ! crie-t-il en les envoyant rouler sur la table. Les dés s'immobilisent et la main de Théo s'avance pour rafler l'argent qui y est éparpillé.

Lilia qui n'a rien compris regarde dans la sienne ce qu'un instant avant il a glissé, et ses yeux s'agrandissent d'étonnement comme devant un sabot de Noël en voyant trois billets de mille francs tout chiffonnés.

- Tenez, prenez encore ceci dit-il en renvoyant les dés.

Commençant à trouver ce jeu intéressant, et considérant que ce n'est qu'un commencement, elle enfourne le tout dans son sac, sans même prendre la peine de regarder.

Depuis une heure, c'est la valse des dés, ils ne cessent de tourner au milieu des billets de mille francs qui tourbillonnent sur la table comme des feuilles mortes à l'automne. Autour de la table c'est un va-et-vient de joueurs aux traits crispés. Théo, qui a gagné plus de quatre cent mille francs décide d'aller arroser ça.

Deux de ses amis, que la chance a aussi servi lui emboitent le pas.

Dans le fiacre qui les emmène, elle ne sait où, les yeux perdus dans les étoiles qui brillent comme des feux de joie, Lilia, confiante, laisse aller sa main dans celle de Théo. Enfin le fiacre s'arrête. Du haut de son ciel, elle se laisse tomber.

- Voyons, la cousine, ce n'est pas le moment de se laisser glisser, lance un ami qui la récupère aussitôt.

Alors elle fait la connaissance du grand Paris. Du Paris la nuit. Du Paris Insouciant, de celui qui chante et qui danse et méconnaît l'occupation allemande. Elle sent qu'elle est faite pour celui-là.

Dans une salle tendue de velours écarlate où elle se sent aspirée comme une âme qui ferait son entrée au Paradis, des Saints de plus en plus décorés se précipitent.

- Allons vite, la table de Monsieur Théo, dit l'un deux, pendant que les autres dans un ensemble parfait, s'écartent pour laisser passer les violons qui entonnent l'hymne grec.

- Arrêtez la musique, ordonne Théo. Aujourd'hui la Grèce est comblée. C'est la Corse qu'il faut fêter. Allez-y pour l'Ajaccienne.

- Viva corcica lance un ange tout de blanc habillé, qui s'amuse à sabrer les bouteilles pour répandre le champagne dans les verres

- Du champagne, mais c'est le Paradis, ici ! s'exclame Lilia, alors j'y suis, j'y reste.

Hélas les violons se sont tus. Les uns après les autres les saints et les anges se sont envolés. Saint Pierre resté seul vient de remettre discrètement une petite note à Théo qui commence à sortir de sa poche une poignée de billets.

- Ah non ! s'écrit-elle en essayant de les lui remettre là où il les a pris. Notre Paradis, on l'a payé sur la terre, Monsieur le Curé l'a assez dit.

- On va lui faire respirer un peu l'air, proposent les amis. Et dans une grande secousse elle se sent encore une fois retomber sur la terre. Une terre qui n'a plus de ciel, plus d'étoiles.

- C'est la faute à Ernest, confit-elle à Theo que Saint Pierre a enfin libéré. Il est si grand poursuit-elle en veine de confiance, qu'il a pu souffler toutes les étoiles en même temps. Il faut le tuer.

- C'est ça, acquiesce Théo, qui pour la faire monter dans le fiacre est obligé d'employer le moyen radical de la main au derrière.

- Il est couché avec Solange, juste en face de chez moi, rue Dobropol. Faites vite, lance-t-elle au cocher.

- Oui, faites vite, rue Dobropol répète Theo en s'installant.

- Comme tu es intelligent, dit-elle en s'asseyant sur ses genoux. C'est merveilleux, tu as compris tout de suite qu'Ernest était dangereux. Pour la peine, quand tu l'auras tué, je te prêterai Solange de temps en temps.

- Non, non, ta Solange tu la gardes, tu sais bien que c'est toi que je veux.

Enfin consolée, Lilia s'est endormie en embrassant Théo.

- Rue Dobropol? crient des voix, à quel numéro ?

- Au bout, balbutie-t-elle. Moi c'est à droite, Solange à gauche.

- Bon, bon, fait Théo, allez réveille-toi.

Après l'avoir secouée plusieurs fois et l'avoir aidée à descendre du fiacre, en voyant qu'elle ne bouge pas il se ravise.

- Ne t'inquiète pas rassure-t-il, je réfléchis. Je ne sais pas encore comment je vais tuer Ernest.

Entendant cela, elle part en fonçant bien droit. Elle peut aller dormir en paix.

Elle ouvre un œil et voit le soleil. Si le soleil brille, c'est qu'Ernest est bien mort, et elle se rendort.

Ce sont des coups frappés violemment dans sa porte qui la sortent du lit.

Elle ouvre, elle voit Solange toute pâle.

- Entre vite, ma Chérie. Comme tu dois être lasse, dit-elle en l'embrassant. Il n'a pas trop souffert au moins. Tu n'as pas eu trop peur quand ils l'ont tué.

- De qui parles-tu ? Que t'es-t-il arrivé ? demande celle ci hébétée.

A moi rien. Mais pour Ernest.... Alors ça, je t'assure que les Grecs ne se sont pas fait prier. C'est Théo qui l'a tué.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Ça sent drôle chez toi, c'est écurant cette odeur. Tu permets que j'ouvre les volets. Il est onze heures. Fais voir que je te regarde en plein jour. Mais oui, c'est bien ce que je pensais, tu n'es pas encore dessaoulée. Et ben, ça devait être beau. A quelle heure es-tu rentrée ? Et avec qui étais-tu ?

- L'heure, je ne sais pas. Il faisait trop noir. Mais les Messieurs, je peux te dire qu'ils étaient très bien, surtout

Théo. Tiens, la preuve, regarde dans mon sac. Ca t'épate hein ! pour la peine tu vas m'aider à les compter.

- Vingt deux mille francs ! Mais comment as-tu eu tout cet argent ? suffoque Solange. Ma parole, tu t'es conduite comme une grue.

- Dans ce cas, Ma chère, je ne sais pas ce qu'il faut dire de toi. Car moi, les hommes me respectent. Cet argent c'est Théo qui me l'a donné pour que je lui porte chance à la passe anglaise.

- Il n'y a rien à en tirer, marmonne Solange entre ses dents. Recouche-toi poivrote, conseille-t-elle en se radoucissant. Tu me raconteras ça une autre fois.

Lilia ne se le fait pas dire deux fois

Après l'avoir bordée et lui avoir posé un linge humide sur le front, elle croit préférable de se retirer.

- Je te préviens dit-elle en tirant la porte, je pars pour trois jours avec Ernest. Je te passerai un coup de fil au retour.

Dans le courant de l'après midi, Lilia sort enfin des limbes, pleine de gratitude pour Théo.

Celui-ci est un habitué du Monseigneur. L'accueil qu'il ya reçu ne laisse aucun doute. Elle pourra donc, quand elle le voudra, retrouver son rêve, s'y replonger à fond, et ne se réveiller que pour y replonger à nouveau. Toute ses nuits se termineront dans le sang. Celui d'Ernest. A force de patience et d'obstination, il arrivera bien un jour où, devenu complètement exsangue, celui-ci se laissera mourir. Il s'immolera pour son bonheur et sa quiétude. Forte de cette conviction, elle se lève pleine d'entrain.

Surprise de ne ressentir aucune fatigue, son premier soin est de se regarder dans la glace. Elle a le teint frais, l'œil bien à sa place, et aucune autre trace ne s'y est incrustée que le souvenir de cette folle nuit qui sera à classer parmi les plus précieux.

Il est seize heures. Elle a le temps, même après sa toilette complète, d'aller retrouver Théo avant la fermeture du magasin. Seule la liasse de billets qu'elle aperçoit sur la table la fait hésiter. Il croira que je reviens pour l'argent, cette pensée la fait rougir de honte.

- Oh, et puis Solange a bien dit : "*avec les hommes il faut savoir nager*" Nager, elle a bien l'impression que c'est synonyme de se faire désirer.

D'autre part, après lui avoir offert le paradis, Théo ne se contentera pas toujours d'expédier Ernest en enfer.

Son éloquence, au cours du tango ne lui a laissé aucune illusion. Si par la suite il s'est conduit en grand seigneur, il n'en a que plus de mérite. Mais il faut bien s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre, il réclame lui aussi son tribut.

Et bien, tant pis, le sort en est jeté. Pour détruire Ernest, elle s'offrira en holocauste à Théo.

D'abord, elle attendra quelques jours avant de retourner rue de la Chaussée d'Antin. Cette décision étant prise, son cœur se serre, Solange ne lui a-t-elle pas annoncé son départ pour demain matin.

En un saut, elle est au pigeonnier.

Là, deux valises béantes et presque pleines lui donnent la certitude que malgré son esprit brumeux du matin, elle avait bien entendu.

Encore une fois elle va connaître les tourments de la solitude.

- Te voilà enfin, gourmande Solange. Tu es un peu plus fraîche que ce matin et au moins on peut t'approcher sans se pincer le nez. Viens que je t'embrasse, et maintenant raconte moi.

- Raconter quoi ? Je t'ai tout dit. Je suis sortie avec mon meilleur client et quelques uns de ses amis. Client de cigarettes, bien entendu, précise-t-elle. Mais tout cela n'a pas d'importance. Parlons plutôt de toi, ma Chérie. Ou pars-tu ?

- Nous partons pour trois jours à Bar le Duc, chez la cousine d'Ernest. Le jugement de cette cousine, qu'il adore et qui est sa plus proche parente, ne manquera pas de l'influencer. Aussi, inutile de te dire que je suis dans mes petits souliers. Cette valise est pleine de cadeaux qui lui sont destinés. J'espère que ça la mettra dans de bonnes dispositions, d'autant plus qu'elle n'a jamais pu encadrer la panthère. Et puis trois jours, c'est vite passé. Après, juste le temps de reboucler d'autres valises, et nous filons à Saint Jean Pied de Port pour tout le mois d'août.

- J'espère que pendant ce temps-là, tu vas être sage.

- C'est ça, j'attendrai gentiment que tu reviennes pour m'étaler tout le bonheur qu'Ernest t'aura donné. Je voudrais tellement que tu sois heureuse, ma Chérie. Je suis contente d'avoir pu bavarder un peu avec toi avant ton départ. Maintenant, je vais me sauver, le mâle va bientôt arriver.

De retour à la succursale. Lilia se rend compte que dans l'état actuel de son désœuvrement, il lui sera difficile, pour ne pas dire impossible d'attendre plusieurs jours avant d'aller se jeter dans les bras de Théo.

Mais c'est une idée, comment n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Il lui suffit de trouver un prétexte élégant. Demain, elle ira spécialement pour lui rendre son argent. Elle s'excusera de l'avoir accepté dans un moment d'égarement, et l'honneur sera sauf. Elle en est là de son désarroi et de ses projets lorsque le téléphone se met à sonner.

- Allo ?

- Allo, Lilia. Pourquoi tu n'es pas venue au magasin ? Je t'ai attendue.

Théo parle lentement en appuyant sur chaque syllabe, et sa voix teintée d'un accent chaud glisse sur son cœur comme une berceuse tendre et ensoleillée.

- Je sais, Théo, j'aurais dû venir te remercier pour la merveilleuse soirée que tu m'as fait passer. Et puis, je dois

aussi te rendre l'argent. Je ne sais comment j'ai pu accepter, c'est à croire que tu me mets la tête à l'envers.

- Ne dis pas de bêtises, grâce à toi j'ai récupéré tout ce que j'avais perdu depuis huit jours.

Prends un fiacre et viens vite me retrouver au restaurant. J'ai envie de te voir. Je me demande comment j'ai fait pour résister cette nuit, quand tu étais assise sur mes genoux. Il fallait vraiment que je sois saoul. Allez, dépêche-toi.

- Théo, tu ne peux pas savoir à quel point ton coup de fil me fait plaisir. Je suis heureuse de t'entendre, mais ne me demande pas de venir ce soir. D'abord je ne suis pas prête pour sortir. Et puis, vois-tu, cette vie nocturne, même si je m'y laisse entraîner avec plaisir, mon côté bourgeois me rappelle à l'ordre.

Ne m'effarouche pas Théo, Laisse-moi m'habituer. Je suis encore une petite fille, tu sais.

- Bon, je n'insiste pas. Mais promets-moi de venir demain à dix sept heures au magasin, et de me réserver ta soirée.

- Promis, à demain.

Elle a raccroché, heureuse et fière. Heureuse de savoir que son paradis est assuré, et fière de l'avoir mérité.

Ses premières brasses, elle en est consciente, valent celles de Solange.

Depuis une demi-heure, Théo bat la semelle sur le pas de la porte.

- Vous fermerez le magasin dit-il à Madame Armande en fonçant au devant de Lilia dès qu'il l'aperçoit.

- Dépêchons nous, lui glisse-t-il à l'oreille en lui prenant le bras. Je veux te faire visiter mon appartement. Tu y seras moins dépaysée quand nous rentrerons nous coucher.

- Ah bon ! Parce que tu en as décidé ainsi, bredouille Lilia que cette offre sans préambule a quelque peu hérissée.

- Ecoute Lilia, depuis un an que je suis amoureux de toi, j'attends. Tu ne peux pas m'accuser de précipiter les choses. Et si aujourd'hui je me permets de te parler ainsi, c'est parce que, sans être prétentieux, je sais que tu es consentante.

Sur son bras, la main de Théo s'est crispée, et les deux corps de part et d'autre se sont rapprochés. La marche, un moment ralenti, s'est activée, et l'on n'entend plus sur le pavé que le bruit des pas qui résonnent à l'unisson, comme ceux d'un attelage modèle, entraîné depuis longtemps.

- Voilà, c'est ici, au troisième étage, dit-il. Tu vas voir, ce n'est pas bien grand, mais pour moi seul, jusqu'à présent c'était suffisant.

- Alors, tu vis en garçon, hasarde-t-elle. Je vois que les grecs sont de bonnes mœurs. Les hommes entre eux, les femmes entre elles. En cela au moins, la Grèce antique, jusqu'à nos jours aura fait école.

- Et bien, avec toi, je ne suis pas au bout de mes surprises, rétorque-t-il en riant. Où as-tu été chercher ça ? Si mes amis t'entendaient, ils te tireraient les oreilles.

- Mais pourquoi vous cacher, s'étonne-t-elle, puisque je trouve ça très bien. Avant-hier soir au restaurant, j'ai bien vu qu'il n'y avait même pas une femme pour quatre hommes. Et ensuite, au cours de la passe anglaise, j'étais seule à vous regarder. C'est comme ici, on voit bien qu'il n'y a pas de femme, et qu'il n'y en a jamais eu.

Théo, qui rit toujours, l'a entraînée sur le divan. Tous deux ont roulé, membres emmêlés, jupe retroussée, ventres à l'air, jusqu'à ce que leurs chairs se confondent dans un long soupir.

Une peau brune et veloutée, un organe sans prétention, mais fureteur, à souhait pourrait faire de Théo un amant parfait, et il s'en est fallu de peu pour que Lilia, à son corps défendant, n'en fasse la chair de sa chair. Mais il faut croire qu'il a quand même manqué quelque chose, puisque le plaisir qu'il a pris longuement, généreusement a laissé son désir en suspens. Elle lui est cependant reconnaissante d'avoir su l'éveiller, de l'avoir aiguisé, de l'avoir fait mûrir, même, jusqu'à la dernière limite où il ne demandait plus qu'à s'exprimer.

Depuis le Gaulois, son corps ayant pris d'autres habitudes, elle ne pensait pas qu'un homme pût encore obtenir de tels résultats.

Théo, qui s'est relevé tout pantelant, tout attendri de bien être et de gratitude a dirigé Lilia vers le cabinet de toilette, où restée seule, elle doit faire appel à ses fantômes pour que son hygiène soit complète.

De retour dans le salon, elle a les joues aussi roses que celles d'une jeune mariée.

- Tu es belle, fait Théo fier de son œuvre. L'amour te va bien, avec tes yeux cernés, tu es encore plus excitante.

Alors, est-ce que tu penses toujours la même chose des Grecs ?

- Les Grecs, que je sache, n'ont jamais été misogynes, réplique-t-elle en riant à son tour. Mais enfin, puisque tu veux des compliments, je dois reconnaître qu'avec une femme, tu te défends bien. Seulement je ne m'explique toujours pas pourquoi, chez toi, il n'y a pas la moindre trace d'une présence féminine. Un pot de fleurs, un napperon, un petit

chiffon qui traîne dans un coin, enfin ce mélange de laisser aller et de fantaisie qui trahit si bien le sexe faible partout où il passe.

- Je pense que ton imagination vagabonde risque de m'affubler d'une personnalité dont je n'aurais pas à être fier dans la société d'aujourd'hui.

Aussi je préfère satisfaire tout de suite ta curiosité.

- Le célibataire que tu as devant toi a été marié à quatorze ans

- Ah, par exemple, ça ne se voit pas dit-elle le souffle coupé.

- Depuis deux ans je suis séparé de ma femme, j'ai eu le temps de faire peau neuve. Enfin c'est une façon de parler. Parce que tu sais, je n'ai rien d'un éphèbe, alors une peau de vieux garçon ? enfin, pour tout te dire, nous avons partagé les meubles, et je me suis replié ici

.- Oui, bien sûr, tu es peut-être un cas, répond-elle, mais tous ces Messieurs, qui étaient seuls au restaurant, ils ne sont certainement pas tous divorcés

- Non, la plupart sont mariés

- Les pauvres, ils essaient de composer avec les mœurs que depuis le moyen âge, des imbéciles soi-disant éclairés ont instituées. Mais tu vois bien ils ne peuvent pas s'y faire. Chacun retourne à ses premières amours.

Que font les femmes pendant ce temps-là ? Elles se retrouvent entre elles ?

- Non, elles restent à la maison avec les enfants. En Grèce la femme ne sort pas.

- Des esclaves en somme ! Elle en frissonne d'épouvante. Et les hommes ? J'espère qu'ils ne se retrouvent pas que pour tripoter les dés ?

- ça dépend, ils jouent aux cartes, ils bavardent. Enfin, tu as bien vu avant-hier

- Et ça s'arrête là ?

- Et oui, comme tu vois, ça s'arrête là.

- Un peuple qui aurait pu continuer à éclairer le monde. Quelle déchéance.

- Et bien, Chérie, ce monde attend peut-être après toi pour se remettre dans le droit chemin.

Tellement impressionnée par le "Chérie", que c'est à peine si elle a remarqué l'ironie. Habitée au poulet, au biquet de Solange, elle s'est précipitée devant la glace, avec autant de curiosité qu'un paon qui aurait perdu son panache.

Cependant ce "Chérie", ne lui déplait pas. Elle souhaite même secrètement que Théo le redise souvent.

- Je te taquine, excuse-moi.

- J'adore ça, lui avoue-t-elle tout bas à l'oreille en l'embrassant tendrement.

- Moi aussi, répond-t-il d'un air satisfait. Mais maintenant il est temps d'aller diner.

- Comment, tu m'emmènes encore au restaurant ? Raille-telle, ça ne va pas pouvoir durer. Tes copains vont te montrer du doigt avec dédain. Remarque qu'avec moi, le coup de la femme au foyer, ça ne marcherait pas. Depuis Landru, les femmes ne se laissent plus faire.

- Tu ne risques rien, rassure-t-il en souriant. J'ai ce qu'il faut pour alimenter le poêle pour au moins trois ans. Et puis ma femme était française, alors tu vois, je suis bien dressé et depuis longtemps.

Ainsi a commencé l'ère "Chérie". Chérie a appris à se laisser caresser, à se faire désirer. Enfin rien de tous ces petits jeux de la coquetterie féminine ne lui a échappé. Très vite elle a pris plaisir à recevoir plus qu'elle ne peut donner, comme si c'était là un juste retour des choses, une manière de récupérer. Et son corps, toujours fidèle aux fantômes, s'est prêté, mais jamais il ne s'est donné

Quand Solange est revenue de Bar-le-Duc, la première chose qu'elle a pu découvrir en rentrant chez elle, est le petit billet que Lilia avait glissé sous sa porte la veille

" Ne me cherche pas, suis partie avec mes Grecs à la recherche d'un coin de verdure. La vie est belle. Lilia"

Voilà maintenant quinze jours qu'elle a débarqué avec Théo et trois de ses amis célibataires à Sablé-sur-Sarthe.

Tout en se réjouissant de cette diversion qui tombait à point, ce ne fut pas sans réticence qu'elle se laissa persuader d'accepter.

La perspective de quatre hommes en permanence à ses côtés n'était pas pour la réjouir, et la présence à longueur de nuit d'un mâle dont les ardeurs risquaient d'être déçuplées par la trahison de la nature, n'avaient pas été sans la faire hésiter.

Enfin, bien lui en prit de s'être laissé tenter, puisque Théo resta insensible à toute espèce de provocation.

L'odeur des foin coupés, la danse d'amour des insectes, l'apparition de chiens qui tournent en rond pour se monter, la vision d'un taureau qui s'excite sur un troupeau, tout cela laissa sa chair en repos, et elle dû convenir que son Théo était un amant des plus calmes. Comme à Paris, il lui suffit qu'elle se prêtât à des effusions paisibles et bourgeoises pour

que son bonheur fut complet. Il s'y livrait avec la même ponctualité que s'il se fut agit d'une prescription médicale. Avec lui, aucun risque de se relever d'un buisson le derrière en sang, ni de rouler de plaisir dans une bouse de vache. Elle comprit très vite qu'aucune surprise ne l'attendait, pas même le petit choc, le petit rien qui aurait pu forcer son corps, le bousculer et faire fondre sa chair sous le désir impérieux du mâle.

Cependant, auprès de Théo la vie ne fut pas sans charme, et elle se fit fort, ainsi que les amis de l'apprécier. Le temps passait en flâneries de toute sorte, et la fin du jour les trouvait tous béats, sans qu'il leur fût possible d'en expliquer les raisons.

Il faut dire que dès le matin, Théo en avant, c'était la tournée des bistrots. Plus l'accueil y était austère et froid, plus le petit vin blanc glissait dans les palais avec une rapidité qui appelait aussitôt une autre tournée.

- Il ne suffit pas de semer pour récolter disait Théo, il faut aussi arroser.

Très vite tout commençait à prendre couleur, et chacun pouvait alors se construire son paradis, et faire en sorte de s'y maintenir jusqu'au soir. Nul autre que Théo ne savait mieux s'y employer.

La première semaine, il ne se passa pas une journée sans que Lilia n'inventât une torture nouvelle pour Ernest. Puis à force de lui mettre la chair en lambeaux, elle le jugea si inoffensif qu'elle n'eut plus besoin de s'occuper de lui.

Si par la suite, il lui arriva d'y penser, ce fut seulement pour constater l'impuissance à laquelle elle l'avait réduite, et s'en amuser. Souvent elle l'identifiait à sa serviette de table. Celle-ci bien roulée, elle l'envoyait valser au dessus de sa tête en criant :

- Ernest Champion... et hop au plafond.

Tout le monde riait. Les grecs applaudissaient et encourageaient.

- Vas-y cousine, encore un petit coup, tu l'auras ton Champion. Ces transports en communs avaient ça de bien, que chacun pouvant se réjouir du bonheur de l'autre, le plaisir était décuplé.

Ainsi, elle est ravie de son séjour.

Le train va bientôt arriver et elle vient seulement de réaliser qu'elle n'a pas écrit à Solange.

Mais puisqu'il n'y a plus d'Ernest, y-a-t-il encore une Solange.

Après quelques instants d'hésitation elle griffonne quand même une petite carte qu'elle jette dans la boîte de la gare.

"Théo m'a fait découvrir le Paradis. Lequel des deux m'a séduit ? Le Paradis, bien sûr. Mais peut-on concevoir le Paradis sans Dieu ? That is the question. Nous tâcherons d'y réfléchir ensemble. Ma Chérie, je te quitte car je sens qu'Ernest a besoin de toi. Prends soin de lui. Baisers à tous deux. Lilia"

En arrivant chez elle, elle trouve deux lettres de Solange. La première datée du huit août est un S.O.S.

"Poulet, comme tu ne m'as pas donné ton adresse, je suppose que ton séjour ne devrait pas être de longue durée. Avec les Grecs c'est heureux. Si j'avais été là, je ne t'aurais pas laissée partir. Tu as dû comprendre ta douleur. Enfin, maintenant que tu es revenue, veux-tu m'expédier par retour deux pull-overs, le rouge à manches longues et le blanc à manches courtes ainsi que mon pantalon d'après-ski bleu, les soirées sont souvent fraîches ici, même au mois d'août. je suis obligée de te quitter pour te laisser monter au

pigeonnier. Je continue de penser à toi. Je t'embrasse, le Grand Ernest aussi. Solange.

La seconde est datée du 16 août

"Que se passe-t-il ? Par ta faute j'ai dû acheter des lainages qui ne me plaisent pas. Tu prends vraiment les choses trop à la légère. Tu n'as tout de même plus vingt ans. Encore qu'avec moi, ce ne serait pas une excuse. Avec tout ce que j'ai fait pour toi. Enfin je ne te dérangerai plus. Mais n'oublie pas que sans moi, tu serais encore en train de moisir dans ton bled. Depuis l'exode, grâce à moi, tu as fait du chemin. Quand j'ai raconté à Ernest comment tu étais quand je t'ai découverte à Courcorés, il n'en est pas revenu. Pour me consoler il essaie de me persuader que tu n'as pas reçu ma lettre du huit août.

Admettons. de toute façon, tu aurais pu m'écrire puisque tu savais que nous descendions dans le même hôtel que la première fois. Vraiment je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe en toi.

Enfin, bien que tu ne le mérites pas, je vais tout de même te raconter ce qui se passe ici. D'abord, c'est à croire que tout le gratin parisien s'est donné rendez-vous à la frontière espagnole. Paris doit faire triste mine. Dès le premier jour, nous avons sympathisé avec un couple charmant et depuis nous sommes inséparables.

Lui est banquier, et comme il ne savait certainement pas quoi faire de l'argent de ses clients, il y a un an, il a acheté une boîte de nuit du côté de l'étoile. Nous irons au retour. En attendant, je crois que ce doit être lui le meilleur client du bar. A dix heures du matin, il est déjà au Pernod. bien entendu le grand Champion aussi. Tu vois ce que cela peut donner. L'autre jour, j'ai failli faire mes valises. Tu l'aurais vu à mes genoux, me suppliant. En fait, il est complètement mordu.

Aussi tu penses bien que j'en profite pour ne pas me laisser marcher sur les pieds. Entre parenthèses la cousine m'a adoptée. Pour en revenir à Ernest le lendemain de cette petite scène, pour se faire pardonner, il m'a donné cent mille francs. Tu vois, même en vacances, ta petite cocotte ne perd pas son temps. J'écris en cachette pour qu'il ne voie pas mes fautes. Je n'embrasse plus les ingrats, mais à bientôt quand même. Solange.

P.S. Ici tout le monde appelle Ernest "Monsieur Droit comme un I". Il faut dire qu'avec sa manie de toujours dire, "moi je suis droit » Ça devait lui arriver.

Cette lettre lui procure une telle joie que pour un peu elle en oublierait d'aller rejoindre Théo.

A la descente du train, elle a dû invoquer un tas d'arguments, entre autres son courrier, pour qu'il consente à ce qu'elle fasse un tour rue du Dobropol. Comme il se rendait au magasin, elle a dû promettre de l'y rejoindre au plus tôt.

il est seize heures trente. Elle a juste le temps de poster quelques lignes.

" Ma chérie. En plein Paradis depuis deux semaines, sans aucune liaison avec la terre, voilà la raison de mon silence. Je profite d'une courte apparition sur la planète pour te dire que je n'ai pas envie d'y moisir longtemps. Du reste avec Théo, je ne risque pas. A propos, je pense que ton Ernest, lui, aussi est sur la bonne voie. Peut-être sa méthode n'est-elle pas encore au point, mais ça viendra. Au lieu de le freiner dans ses élans, aide le au contraire en te joignant à lui. L'ascension n'en sera que plus rapide. Tu verras, c'est merveilleux. Puisse la grâce vous toucher tous les deux. C'est tout le bonheur que je vous souhaite. Lilia"

Depuis son retour de vacances, Lilia a pour ainsi dire élu domicile chez Théo, cependant chaque matin, elle vient faire un tour rue Dobropol. Ces jours-ci, au plaisir qu'elle a de retrouver son intérieur, vient s'ajouter l'espoir d'une lettre de Solange qui en a encore pour huit jours à respirer l'air frais de Saint Jean-Pied-de-Port, et l'haleine d'Ernest parfumée au Pernod.

Elle ouvre la porte de l'immeuble dans le hall, les yeux baissés sur son sac, elle cherche ses clefs.

- Et bien mademoiselle Fivelli, dit une voix. Vous allez pouvoir rassurer votre amie, parce qu'elle s'inquiète sur votre sort. Moi, vous comprenez, mes locataires font ce qu'ils veulent, je ne vois rien. Et puis, vous avez raison d'en profiter. C'est de votre âge, moi, si j'avais su.

Lilia, qui a levé la tête aussitôt, croit rêver.

Sa concierge, balai à la main, fait face à Solange.

- Te voilà, gourmande celle-ci. Hier soir je n'ai pas cessé de t'appeler au téléphone. Ce matin, je remets ça, toujours pas de poulet. Alors, avant d'aller faire mes courses, je voulais tout de même savoir ce que tu devenais.

- Et bien, me voilà, monte cinq minutes, invite Lilia qui a du mal à revenir de sa surprise.

- Me voilà, mais ce n'est pas une réponse. D'ou sors-tu ?

- Mais tu n'as donc pas reçu ma lettre, et avant je t'ai envoyé une carte de la Sarthe. Ma parole, tu ne les as pas lues.

- Oh, si justement, et j'ai bien compris que tu étais en train de sombrer dans la débauche avec ce Théo.

- Que tu es drôle ! Tu parles comme un curé en chaire. Si tu te voyais. Mais maintenant que tu m'as devant toi, tu devrais pourtant être rassurée. Regarde la mine que j'ai. Théo me dit que j'embellis tous les jours.

Par contre, toi, je ne sais pas si tu t'es regardée dans une glace, mais on ne dirait pas que tu reviens de la montagne. Comme tu as l'air fatiguée.

- Tu t'étonnes ? Avec le souci que je me fais pour toi. Demande à Ernest, dit-elle avec le plus grand sérieux, c'est pour toi que j'ai voulu rentrer. S'il n'en avait tenu qu'à lui nous aurions terminé la semaine, comme c'était prévu.

- C'est gentil, mais ça change quoi, répond Lilia septique.

- Tu es devenue d'une ingratitude, pleurniche Solange

- Mais non, je suis touchée, au contraire. Seulement comprends donc que si ta vie est avec Ernest, la mienne maintenant est avec Théo. Tous les jours à dix sept heures je le retrouve au magasin et nous ne nous quittons plus jusqu'au lendemain matin. Tu te souviens de mon état lorsque je suis rentrée la première fois, je crois que j'étais redescendue trop brusquement sur terre. Mais maintenant, ça ne m'arrive plus. C'est une question d'habitude. Toute la nuit je reste dans une douce béatitude, je n'en sors qu'au réveil. Mais même là, ça se passe doucement, sans transition. Si tu savais comme je suis heureuse.

- Tu vois, pour le premier soir Théo, aurait pu vouloir m'épater. Et bien pas du tout, depuis l'emploi du temps est resté inchangé.

D'abord l'apéritif avec les copains, on boit du Raki. J'adore ça. Ensuite diner dansant. C'est clandestin évidemment. Tu verrais l'ambiance. Quand le patron tire les volets, c'est du délire.

Et puis je voudrais que tu vois Théo danser le tango. Je crois que c'est dans ces moments-là que je l'aime le plus. Enfin, quand nous avons bien mangé, bien bu, nous montons au premier où Théo joue aux dés. Qu'il perde, qu'il gagne, moi je redescends les poches pleines.

Et la nuit se termine toujours au Monseigneur à la table royale, avec une quinzaine de violons à nos pieds. C'est là,

bien sûr que le paradis atteint son apogée. Il faudrait que tu te rendes compte, au moins une fois. Tiens un soir qu'Ernest sera en voyage...

- Sois tranquille, j'irai. Rien que pour voir ce fameux Théo. Parce que les boîtes de nuit, j'ai connu ça avant toi. Seulement, moi, je garde les pieds sur terre. De toute façon, je ne me laisserai jamais aller à des beuveries. Tu devrais avoir honte d'appeler ça le paradis.

- A chacun sa religion. Maintenant, si tu viens chez moi uniquement pour me faire des sermons, non seulement tu perds ton temps, mais de plus tu me fatigues.

- Puisque tu le prends comme ça, n'en parlons plus. Quand tu comprendras, il sera trop tard.

- D'ici là... tu sais... Parle moi-plutôt de tes amours.

- Oh, maintenant il n'y a plus rien à dire

- Vous avez déjà sombré dans la monotonie ?

- Sûrement pas, je dirais même qu'Ernest est de plus en plus amoureux. C'est un grand enfant, au fond. Il faut le comprendre. Mon Dieu, déjà onze heure trente et mon Campion qui vient déjeuner.

Je me sauve. Dis-moi, alors, il ne faut plus compter sur toi pour le petit déjeuner ? Ce matin, moi, je t'avais préparé de bonnes tartines. On était pourtant bien toutes les deux.

- Bien sûr, mais il fallait t'en rendre compte plus tôt. Enfin si tu as besoin de moi, je suis là tous les jours de dix heures trente à seize heures.

- Au revoir, chameau, j'espère que ta folie ne durera pas trop longtemps.

Le baiser de Solange qui s'est fait aussi tendre qu'aux plus beaux jours des amours a donné plus à penser à Lilia qu'un long discours.

Tout n'est pas noir dans cette France occupée, Les spectacles, le cinéma, la peinture se portent bien. La chanson aussi, connaît son heure de gloire.

Charles Trenet défie l'occupant, Il évoque la douceur d'un passé idéalisé "*Douce France*" ou "*Revoir Paris*" ou la joie, l'amour, l'insouciance dans "*y a d'la joie*"

Joséphine Baker triomphe avec "*j'ai deux amours*" chanson dans laquelle elle revendique Paris, comme étant sa deuxième patrie.

Elle deviendra infirmière en s'engageant dans l'armée française, aura une conduite exemplaire, et sera décorée de la légion d'honneur à titre militaire.

Pourtant avec les feuilles mortes tombent aussi les illusions. C'est du moins ce que pense Lilia en cette première quinzaine de novembre

Depuis qu'elle ne prend plus le petit déjeuner au pigeonnier, chaque matin elle a la visite de Solange. Elle arrive vers onze heures, bavarde pendant environ une heure, puis s'en va, comme à regret.

Dans le courant du mois d'octobre, comme son teint jaunissait, que ses joues et ses fesses s'aplatissaient, sans qu'elle parût y prêter attention, un jour où Lilia lui en fit la remarque, elle répondit que son poids n'avait pas changé et que, pour son teint, il n'y avait rien d'étonnant avec la bile qu'elle se faisait pour la santé d'Ernest. Elle précisa même que la veille, pour un mal de tête, il avait avalé trois cachets d'aspirine d'un seul coup. Comme elle lui dit que c'était beaucoup pour une seule tête, elle avoua qu'Ernest était fantaisiste dans ses soins et ses remèdes, et que c'était justement là son gros souci.

Ce jour là, Lilia n'en sut pas davantage. Mais il ne lui en fallut pas plus pour comprendre qu'au pigeonnier, tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Aucun doute que

ses malédictions avaient donné le mauvais œil à Monsieur Champion. Elle se doutait du reste qu'elle tenait ce pouvoir des Fivelli, lesquels, aux dires des Cratin, étaient un peu sorciers. Aussi resta-t-elle aux aguets pour bien profiter de sa victoire, et au besoin lui donner un coup de pouce

Maintenant le dénouement est proche, elle en a le pressentiment. Théo, qui est parti pour son magasin de province, doit rentrer ce soir. Si elle se réjouit de son retour, elle est malgré tout satisfaite de cette trêve qui ne pouvait pas mieux tomber.

Pendant ces quinze jours, à la grande joie de Solange, elle a pu profiter des tartines du matin.

Connaissant la trahison des oreillers, elle attendait beaucoup de ces petits déjeuners au lit, espérant que Solange se laisserait aller à des confidences, que jusque là, elle n'avait pu lui arracher.

Cependant, après quatre jours de questions insidieuses et habiles, elle ne fut pas plus avancée. Elle dû se contenter de réponses vagues, aussi bien préparées que ses questions, et dans lesquelles il ressortait qu'Ernest avait ses bons et ses mauvais moments, et que ceux ci se feraient certainement plus rares s'il se gavait moins de cachets, mais que tous les hommes avaient leurs petits travers qu'il fallait savoir accepter avec philosophie.

Elle était complètement découragée lorsque le cinquième jour elle attendit jusqu'à onze heures le signal de Solange. A force de ruminer, elle finit par se persuader qu'Ernest était toujours au pigeonnier, et que seul un malaise avait pu l'y retenir.

A peine cette pensée lui eût-elle effleuré l'esprit, qu'il lui tarda d'aller sur place s'en assurer.

A partir de ce moment-là, la santé d'Ernest s'altéra avec la même rapidité qu'elle mit à grimper l'escalier.

Si, au sixième étage, il était dans le coma, au septième son âme se purifiait déjà dans un bûcher au purgatoire.

Lorsque Solange lui ouvrit la porte et qu'elle vit sur son nez de grosses lunettes noires, après le "pauvre Chérie" qui lui échappa en sautant au cou de Solange, elle s'apprêtait à lui demander, à quelle heure est-il mort ? Comme tu as dû pleurer, mais ne voyant aucune trace d'Ernest dans le studio, elle avala sa salive et se contenta de s'inquiéter de ce qui lui était arrivé.

Alors elle crut avoir ouvert un robinet. Solange s'effondra dans un ruisseau de larmes. Et quand elle enleva ses lunettes pour se sécher les yeux, Lilia vit qu'elle en avait un au beurre noir. C'était le moment de forcer les confidences...

- Allons, viens sur mes genoux, minaуда-t-elle. Là, comme une toute petite fille, et raconte-moi ton gros chagrin.

Tu crois que je ne vois que depuis longtemps tu es malheureuse. Tu pensais pouvoir me donner le change, à moi, ton biquet. Laisse-toi aller maintenant, ça va te soulager.

A seize heures, Solange n'était pas encore au bout de ses malheurs, mais elle avait pris le parti d'en rire avec Lilia.

D'un récit, confus, très embrouillé, il ressortait qu'Ernest était un ivrogne qui avait le Pernod triste, et tourmenté. Si au début des amours il s'était contenu, la trêve avait été de courte durée, et depuis il s'était rattrapé.

A Saint-Jean-Pied-de-Port, la fréquentation du banquier lui avait été néfaste, et pour limiter les dégâts, Solange avait dû abréger les vacances. Enfin, jusque-là, rien d'alarmant, puisqu'Ernest avait un côté très attachant auquel elle se cramponnait, et, qui, espérait-elle, arriverait à vaincre le démon qui le tourmentait.

Seulement, depuis un mois, il s'était laissé aller à des agissements sur lesquels elle ne put obtenir aucun détail, mais qui paraissaient avoir laissé Solange complètement découragée.

Celle-ci lui promit cependant de lui donner des précisions plus tard, si malheureusement elle en arrivait à quitter Ernest. Mais tant qu'elle avait un petit espoir de le remettre dans le droit chemin, elle voulait lui laisser une chance de se racheter, sans que son entourage gardât de lui une mauvaise image.

Lilia lui fit remarquer que tout cela n'expliquait pas comment elle avait eu un cocard, lequel, par en juger par sa qualité devait certainement être le résultat d'un long entraînement. Alors Solange lui dit qu'elle en avait fini avec le côté triste de son histoire, et que ce qu'elle avait à raconter à ce sujet était beaucoup plus gai.

Lilia apprit donc qu'à quinze jours de là, Ernest s'était réveillé avec l'auriculaire enflé. De tout autre doigt, il se serait moins inquiété, pouvant trouver dans un surmenage quelconque la raison de cette manifestation. Pour l'index, par exemple, il n'aurait eu aucune inquiétude, mais un petit doigt, oisif par excellence, il avait cru bon d'en aviser son médecin, lequel ne pouvant donner un diagnostic par téléphone, l'avait prié de venir aussitôt.

Celui-ci n'ayant trouvé aucune cause apparente, Solange ne put préciser lequel des deux avait persuadé l'autre que des examens plus approfondis étaient nécessaires.

Toujours est-il qu'Ernest était revenu soucieux.

Le lendemain matin, il était parti dans un laboratoire se faire faire un dosage d'acide urique. Il se pouvait en effet que ce

fût là, la première manifestation d'une crise de goutte. En attendant le résultat, il devait remplacer le Pernod par le jus de carotte, si possible cultivé au crottin de cheval, et le vin par un breuvage dont le secret avait été confié au docteur par un planteur mexicain né au Gabon.

Ernest était revenu avec une poignée de petites billes blanches que le praticien lui avait données et qu'il tenait lui-même du mexicain.

Il fallait les faire macérer deux jours dans deux litres d'eau la plus pure, avec des figues et tout un tas d'aromates pour obtenir, après filtrage, une boisson pétillante et rafraîchissante qui avait des propriétés curatives et décongestives d'une efficacité sans égale. Solange s'était précipitée dans une alimentation de luxe pour avoir des figues fraîches du plus beau choix.

Mais, étant donné la crise, le marchand n'ayant qu'une qualité à lui offrir, elle s'était excusée de son hésitation, expliquant que lesdites figues devaient servir à la fabrication d'un breuvage mystérieux dont elle avait expliqué tant bien que mal la composition, devant les yeux écarquillés de l'épicier. Et celui-ci dans un éclair de lucidité, s'était exclamé.

- Mais madame, vous voulez du Kéfir, vous pensez si je connais ça. Tous les coloniaux, ma petite dame, savent que pour le foie il n'y a rien de mieux.

Le soir, espérant ainsi renforcer son espoir de guérison, elle s'était empressée de rapporter cette conversation à Ernest. Hélas, la réaction avait été tout l'opposé de ce qu'elle attendait. Le breuvage ayant perdu de son mystère, avait perdu du même coup toutes ses qualités. Quand aux carottes, Monsieur Champion ayant décrété qu'à moins d'en faire la culture sur son balcon, on ne pouvait contrôler si elles avaient bien été engraisées au crottin de cheval. Il se passerait de leur jus bénéfique.

D'autant plus, que dans l'après midi, ayant rencontré un docteur de ses relations auquel il avait raconté ses déboires, un crétin bien entendu, lui avait répondu " *fous-moi la paix avec tes acides et bois un peu moins de Pernod*"

Il est évident que lorsque l'on est crétin, on ne saurait l'être à demi. Ernest en avait donc déduit que lorsqu'on ignore les méfaits de l'acide urique, on doit tout aussi bien méconnaître les bienfaits du Pernod et que depuis le temps qu'il s'en imprégnait, il n'en était pas incommodé.

Et que quelque chose qui ne vous fait pas de mal est bien près de vous faire du bien.

Fort de cette déduction, il s'en était servi trois rasades qu'il avait avalé d'un trait.

Le lendemain, il était parti dès la première heure chercher le résultat de son analyse. En fait il n'avait pour ainsi dire pas d'acide urique. Mais, dans l'intervalle, ayant rencontré un grand rhumatologue de ses amis, celui-ci lui aurait dit que la prise de sang ne prouvait rien tant que l'on n'avait pas analysé les urines. Toujours gratuitement, ce grand praticien avait ajouté que l'acide urique par lui même était peu de chose, mais que malheureusement il allait souvent de pair avec le diabète. Aussi avait-il suggéré que des examens plus complets étaient nécessaires.

Monsieur Champion s'était empressé de prendre rendez vous pour le jour suivant chez ce docteur miracle.

Celui-ci n'avait voulu donner aucun traitement avant d'avoir le résultat des analyses qu'il avait préconisées dans le laboratoire de son choix.

Après avoir déposé les urines d'une journée entière, il s'était révélé que ce n'était pas suffisant. Ernest avait donc dû passer dans ledit laboratoire toute une matinée en pisse et en saignée. Comme on ne peut presser sur une vessie pour en expurger tout ce qu'elle ne contient pas, on lui avait fait

absorber toutes les demi-heures un quart de litre d'eau qu'il distillait aussitôt, abreuvant ainsi le laboratoire d'une liqueur appétissante d'un jaune ambré du meilleur effet.

Arrivé à huit heures, il en était ressorti à midi, fatigué mais heureux d'avoir enfin affaire à des gens sérieux. Il était d'autant plus impressionné qu'en retournant quelques jours plus tard chercher les résultats, il devait encore porter les urines de trois journées entières.

Ayant eu du mal à trouver les récipients à sa mesure, c'est tout juste s'il ne s'était pas avisé de partir avec des brocs.

Enfin Solange avait trouvé de grands pots qu'elle avait calé bien droit au fond d'un vieux cabas.

Dès son arrivée au laboratoire, on ne lui avait pas fait attendre les résultats, qui, d'ailleurs, étaient négatifs. Plus exactement, c'était moins grave qu'on avait pu le redouter, puisque de l'acide urique, il ne fallait plus en parler. Quand au sucre, il n'en avait pas tout à fait assez.

On avait beau le rassurer, lui dire que c'était bien mieux que s'il en avait trop, il était parti avec un doute.

Solange précisa que cette journée était celle de la veille

Toute la journée, Ernest avait parlé du courage qu'il avait eu pour supporter toutes ces prises de sang sans broncher.

Et puis il s'était iniquité à nouveau, se demandant quel pouvait bien être l'organe déficient qui provoquait cette hypoglycémie.

Il s'était reproché d'avoir négligé son corps au point de ne pas avoir prêté attention aux faiblesses qu'il avait fréquemment au cours de la journée.

Solange lui avait demandé quel genre de malaises il ressentait. Ce à quoi il avait répondu quelle n'avait pas compris. Qu'avec sa négligence, les faiblesses étaient passées inaperçues, mais que dorénavant il allait s'observer.

Comme il venait de se coucher avec le "braquemard" de la victoire, Solange n'avait osé y toucher. En riant, elle lui avait recommandé l'abstinence, précisant qu'elle ne voulait pas faire fondre le peu de sucre qu'il lui restait.

C'est à ce moment que le drame avait éclaté.

Ernest s'était rué sur elle à coups de poings en vociférant qu'elle était comme les autres. Une trainée, une putain qui n'en voulait qu'à son argent, mais que pour le soigner, il n'y avait plus personne.

Il ne s'était calmé que lorsque Solange avait eu l'idée de se rebiffer avec ses mains. Mais consciente qu'elle les avait trop petites pour faire des poings redoutables, elle avait sorti les griffes.

Alors, à son grand étonnement, quand le grand Champion avait eu la figure et la poitrine en sang, il s'était écroulé à ses pieds pour les lui baiser.

- Ma petite reine, ma petite reine, disait-il en larmoyant, je te demande pardon. Fais de moi ce que tu veux, je suis ton esclave.

Solange, excitée par le sang qui continuait à couler, y était allée dans les côtes à coups de pied. Quand elle s'était arrêtée, Ernest avait eu la force de se relever et de la prendre dans ses bras, avec la plus grande dévotion pour la porter sur le lit.

A partir de ce moment, le récit fut beaucoup plus confus, car Solange expliqua qu'elle était si épuisée qu'elle n'avait pas tardé à sombrer dans le sommeil. Il lui avait semblé cependant que, dès qu'elle fût sur le lit, Ernest était parti à l'assaut avec un membre énorme qu'elle ne lui avait jamais vu. Comme ça ne pouvait pas être un article de remplacement, il fallait croire au miracle, à moins, qu'à moitié endormie, elle eût été victime d'une hallucination.

Ce qu'elle put affirmer en toute conscience, ce fût qu'au réveil, vers neuf heures, elle avait eu la surprise de se retrouver les jambes écartées, avec au milieu la tête du grand Campion qui était en train de la caresser.

Elle en était là de son récit lorsque le téléphone sonna.

C'était Ernest. Malgré les gestes d'encouragement qu'elle fit pour retenir Lilia, et bien qu'elle lui offrît le second écouteur, celle-ci crut préférable de se retirer sur la pointe des pieds.

Il était plus astucieux à son sens, qu'elle n'eut pas l'air avide de confidences. Sur la pente des aveux, Solange continuerait d'elle-même à se laisser glisser. Aussi, le lendemain, au cours du petit déjeuner, elle n'eut aucune question à poser pour apprendre qu'Ernest avait téléphoné pour demander à Solange de se tenir prête à sortir.

Il était arrivé peu de temps après pour la chercher, et l'avait embarquée avec un air mystérieux, en lui disant qu'il allait faire une surprise à sa petite reine.

Mais lorsque la petite reine l'avait vu prendre la direction du bois de Boulogne, elle avait cru que c'était encore une lubie à la Campion, qui, encore une fois, la laisserait déçue.

Lorsqu'ils avaient débouché à la porte d'Auteuil, elle n'avait toujours rien soupçonné. Il avait stoppé avenue du Général Balfourlier devant un immeuble dans lequel il l'avait fait entrer. Au quatrième étage, il l'avait précédée dans un appartement dont il avait les clefs.

Alors seulement elle avait compris, et en sautant au cou du grand Campion, elle lui avait juré qu'elle était à lui pour la vie.

- Vous êtes chez vous, ma petite reine, lui avait-il dit d'un air radieux. Tout est arrangé, tout est payé. Dans une demi-heure, vous n'aurez plus qu'à signer le bail.

Pendant tout le temps que Lilia resta au pigeonnier, Solange ne se lassa pas de lui vanter la grande bonté d'Ernest. Dans les jours qui suivirent, comme celle-ci reprit meilleure mine, et

qu'elle ne fit plus allusion aux malaises de Monsieur
Campion, Lilia fut bien forcée d'en conclure qu'en même
temps qu'une santé, il s'était acheté une conduite.

Mais elle est tout de même persuadée que ce n'est qu'une
trêve de courte durée. Confiante, elle attend son heure. Au
fond, elle commence à trouver cette agonie passionnante et
parfois elle se prend à souhaiter qu'elle dure encore
longtemps.

Depuis plusieurs semaines c'est le calme complet. Tout à l'aménagement de leur futur appartement, les tourtereaux sont devenus inséparables.

Pendant ces trois jours qu'elle n'est pas sortie de chez elle, Théo étant en province, Lilia n'a pas vu Solange. Celle-ci, tantôt à la recherche d'un meuble, tantôt d'un petit bibelot, part le matin très tôt en compagnie d'Ernest.

Aussi, ce soir dans son lit, avant d'aller s'oublier solitaire dans la nuit, elle doit se faire une raison.

L'année va se terminer sans avoir apporté aucun événement concluant. Raison pessimiste qui ne peut évidemment pas ouvrir la porte à des rêves enchanteurs

Assise en face de Solange, elle a les deux mains à plat au dessus d'un guéridon qu'elle effleure juste du bout des doigts. Solange aussi a les mains sur le guéridon. De grandes mains qui le recouvrent presque entièrement. Elle n'avait jamais remarqué que ses mains étaient si grandes. Si ce n'étaient pas celles de Solange, elle jurerait que ce sont des mains d'étrangleuse.

Et pourquoi ce guéridon ? Le guéridon de la chambre de Monsieur Crattin sur lequel celui-ci avait toujours une dizaine de cartouches pour faire face aux cambrioleurs nocturnes.

C'est aussi celui qui avait servi à la cousine Lucie, quand au cours d'un déjeuner en famille elle avait voulu faire parler les esprits.

Depuis le temps qu'elle attend, elle a les mains engourdies. Encore une fois Solange a demandé.

- Esprit es-tu là ? Et la table vient de taper un grand coup.

- Esprit, d'où que tu viennes, qui que tu sois, veux tu aller nous chercher l'esprit d'Ernest Campion.

Elle laisse Solange mener l'opération, car elle est tellement impressionnée qu'elle ne peut pas parler. Quand elle ouvre la bouche, aucun son ne se décide à sortir.

Voilà maintenant la table qui ne s'arrête plus de taper sur le plancher.

C'est effrayant, Ernest doit être en train de piquer une colère. Et ses mains qui s'engourdissent de plus en plus. Et le guéridon a disparu, Solange aussi a disparu, et les coups qui se font de plus en plus fort.

Ne serait-ce donc pas un rêve, mais la réalité ?

Lilia a soulevé une peu la tête pour dégager ses oreilles. Les coups viennent du palier. Elle en tremble de la tête aux pieds. Le réveil marque une heure. Il faut tout de même que ce bruit cesse. Tout doucement elle se glisse dans l'entrée.

- Qu'est ce que c'est, arrive-t-elle à articuler.

- Ah ! tout de même, répond une vois courroucée, depuis le temps que je sonne, que je tambourine. Allez, ouvre-moi vite.

- Je n'attends personne, dit-elle en claquant des dents de frayer. Vous devez faire erreur.

- Mais t'es complètement folle, c'est Solange, ouvre-moi.

- Non, je n'ouvrirai pas. Je sais bien qu'à cette heure ci ce n'est pas Solange, marmonne-t-elle en frissonnant.

- Voyons poulet, n'aie pas peur, tu ne reconnais pas ma voix, ouvre-moi, j'ai froid. Je suis en chemise de nuit et ça fait bien une demie heure que je suis là.

Maîtrisant sa peur, elle reconnaît la voix de Solange et se décide enfin à ouvrir la porte.

Très pâle et nue sous sa chemise de nuit décolletée, c'est bien elle en effet.

- Brouou, il fait meilleur ici constate-t-elle en s'enfonçant dans le lit. Cette fois, c'est fini et bien fini, dit-elle avec énergie.

- On dit ça, répond Lilia désabusée. Je suppose que tu veux parler d'Ernest. Encore une querelle d'amoureux. Ça ne devait pas être bien grave, puisque tu n'en portes aucune trace.

- Tais-toi, j'en frémis encore. Il m'a menacée avec le grand couteau de cuisine. Heureusement que j'ai réussi à lui échapper. Ta porte est bien fermée au moins ?

- Mais oui, ne t'inquiète pas. Tu as vu, je n'ouvre pas facilement. Allez ne pense plus à rien, je vais faire un grog, ça va nous réchauffer.

- Je me sens mieux déçrète Solange après avoir avalé quelques gorgées. Maintenant viens à côté de moi, que je te raconte. Ce sera long, je te préviens, mais cette fois je suis décidée à ne rien te cacher.

D'abord, Ernest est fou. Tant que je ne le savais pas dangereux, je passais sur beaucoup de choses. Maintenant, je suis édifiée, ma peau avant tout.

- Ma Chérie, je crois bien que la colère t'égare. Voyons Ernest ne t'a pas encore tuée. Un homme dont tu vantes sans cesse la bonté, la générosité, ne peut être capable d'actes dangereux.

Et puis il t'adore. Nul se saurait en douter. Rien que lorsqu'il te baise la main en société, on sent qu'il y met toute sa flamme. Et puis, c'est un homme bien élevé, raffiné même. Enfin il faut le dire, il pose une femme.

- Ah ! Parlons-en de l'homme raffiné. En société, peut-être, mais je t'assure qu'il se rattrape dans l'intimité. Je voudrais que tu le vois quand il est seul avec moi. C'en est parfois écœurant. Si je disais qu'il pète et rote à table. Je me demande s'il ne le fait pas exprès pour m'empoisonner. Il faut le voir lever une fesse pour mieux prendre son élan.

Au début j'étais plus gênée que lui, je n'osais rien dire. Et puis je pensais qu'il avait seulement des fermentations

passagères. Mais quand je me suis rendue compte que c'était chronique, un jour j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai dit que pour ses brises nauséabondes, il y avait les waters.

Ah, tu aurais vu le Campion. Il m'a d'abord traité de tous les noms, et pendant tout le repas, il n'a cessé de m'envoyer des piques : " *Madame joue les dégoûtées. Madame préfère peut-être que je me fasse éclater la panse. Et puis si je ne suis pas chez moi, il faut le dire, parce que je crois que je paie assez pour ça*"

J'en ris maintenant, mais crois-moi, à ce moment je n'en avais pas envie.

- Je comprends ma Chérie, toi si fine, si sensible. Comme tu as dû souffrir, et tout ça à cause de la grande bonté d'Ernest.

- Oui, c'est ça. Entre nous il est plutôt poire. Enfin, il m'a tout de même bien eu. Mais puisque c'est fini, n'en parlons plus.

- Dis-moi, ma Chérie, ce n'est tout de même pas une brise d'Ernest qui t'a fait t'envoler jusqu'ici ?

- Patience, j'y arrive. D'abord, je dois te dire que depuis son hypoglycémie, dont il n'a d'ailleurs jamais reparlé, il s'est découvert tout un tas d'autres maladies.

Enfin, comme depuis huit jours, il ne se plaignait de nulle part, je me demandais ce qu'il était en train de couvrir.

Ça n'a pas tardé.

Hier soir, quand je l'ai vu arriver avec sa tête des mauvais jours, et qui sentait le Pernod à plein nez, je me suis dit : « Ça y est sa nouvelle maladie est déclarée »

Il a d'abord avalé trois aspirines. Avant, j'aurais essayé de le raisonner. Mais maintenant il pourrait s'enfiler le tube entier, ce n'est pas moi qui irais le contrarier. Et comme je ne me suis pas précipitée pour le plaindre, pour le dorloter, il n'a pas desserré les dents de tout le dîner.

Un convive comme celui-là, ça met tout de suite en appétit. Tu te souviens, mon petit poulet, continue-t-elle toute attendrie, si le pigeonnier était gai quand nous y étions toutes les deux. Comme je le regrette, si tu savais...

Enfin, que je t'en finisse avec le grand Champion. Comme dessert, tiens-toi bien... Il s'est enfilé quatre "mucimum", tu sais ce laxatif stimulant, qu'il a avalé avec un grand verre de cognac.

Puis il s'est levé en frappant de toutes ses forces ses poings sur la table. La vaisselle a fait un de ces bonds. Tu aurais vu, et il m'a dit.

- Je suis constipé, prépare-moi un lavement.

A ce moment là, je l'ai regardé. Il avait toute la mâchoire contractée. Alors je n'ai pu m'empêcher de rire, et je lui ai répondu.

"Si tu as ce que je pense aussi rétréci que ta figue, je comprends en effet que tu aies des difficultés" souris, détends-toi et tu verras, le reste suivra.

Il a haussé les épaules, puis sans un mot, il est parti dans la salle de bains ;

Au bout d'un moment, ne le voyant pas ressortir, je commençais à m'inquiéter, quand Monsieur, droit come un I, nu comme un ver, a fait une entrée théâtrale dans le studio avec un broc à la main. C'était à photographier.

il s'est avancé vers moi, et en s'enfonçant la canule dans le derrière, il m'a dit : "*tiens moi ça*" en me tendant le broc.

Comme j'ai refusé en lui disant que je ne me prêterais pas à ces grossièretés, et qu'il y avait dans la salle de bains des clous tout indiqués, pour se venger, il s'est promené devant moi, une main au derrière et l'autre avec le broc au dessus de sa tête.

Au début, il marchait comme un mannequin. Après une pause, il faisait quelques petits pas, une pause, un demi tour, et puis, il repartait. Tu aurais été là, on se serait bien

amusées. Où il a été le plus drôle, c'est quand il s'est mis à se tortiller, et je t'en passe, mais tu devines la suite. Il est resté plus d'une demi-heure dans les waters. J'ai bien cru que la cuvette allait y passer.

- Je vois, en fait de brise, c'était la tempête.

- Comme tu dis, tous les éléments étaient déchainés. Enfin, quand il est ressorti, je me suis dit. Tous les efforts qu'il vient de faire ont dû l'épuiser. Je vais être tranquille. il va se coucher et se mettre à ronfler.

Tu parles, encore des illusions. Il a commencé à m'agonir avec son répertoire habituel. Et après il a voulu me prouver son amour.

Rien que de sentir sa peau frôler la mienne, ça m'a tellement dégoutée que je me suis écartée. Complètement affolée, je me suis mise à trembler et j'ai crié, "ne me touche pas"; Si tu avais vu avec quel air vulgaire il a foncé sur moi.

- Je te dégoûte, salope, m'a-t-il dit en me crachant au visage. Tu vas voir ce que ça coûte de se foutre d'un Champion.

Heureusement, quand je l'ai vu entrer dans la cuisine, j'ai tout de suite senti que j'étais en danger et je me suis précipitée vers l'entrée

Inutile de te dire qu'en le voyant avec le grand couteau à la main, je n'ai pas demandé mon reste. Tu connais la suite.

Après avoir écouté ce récit, Lilia a en effet la certitude que c'en est bien fini du grand Champion.

Prévoyant que la journée du lendemain va être encore pleine d'émotion, elle a posé la tête de Solange sur son cœur pour essayer de lui apporter un peu d'apaisement. Celle ci est si épuisée qu'aussitôt son souffle est devenu aussi régulier que celui de quelqu'un qui a sombré depuis longtemps dans le sommeil.

Dès qu'elle a ouvert un œil, la première préoccupation de Solange a été de trouver un ouvrier pour faire changer la serrure du pigeonnier.

Cette précaution prise, elle ne s'est quand même pas senti le courage de rester seule chez elle, et c'est à la succursale que depuis la fin de la matinée, elle attend la fin des événements. Ernest ne va sûrement pas manquer de se manifester. Elle le redoute, tout en le souhaitant.

Puisqu'il faut lui régler son compte, autant le faire à chaud, et dans les plus brefs délais.

Tendant l'oreille au moindre bruit, sursautant à chaque pas qui gravit l'escalier, elle n'en peut plus.

- Cette fois, c'est lui, annonce-telle à tout instant.

Lilia, qui sait à quelle extrémité le mauvais œil va réduire Ernest, garde son sang froid. Occupée à mettre de l'ordre dans la salle de bain, elle n'est pas autrement surprise de voir Solange entrouvrir la porte et qui ne va pas manquer de lui dire. " c'est lui ! "

Et bien non, cette fois elle s'est contenté de bredouiller en verdissant.

- Poulet, je t'en supplie, cette fois c'est sérieux. Viens vite.

On frappe à coup de pieds dans la porte. Cette manière de s'annoncer c'est signé Champion. N'ouvre pas surtout. S'il agit comme ça, c'est qu'il a bu.

Dans la porte les coups se font de plus en plus forts, et Lilia se rend compte qu'il n'est pas permis d'en rire.

En même temps qu'elle fait signe à Solange de se cacher dans la penderie de l'entrée, elle décroche le téléphone pour appeler police secours.

Le sort en est jeté, il n'y a plus qu'à attendre. Calée à côté de Solange, elle entend le grand Champion vociférer.

- Ouvre-moi, trainée. Je viens chercher ma femme que tu m'as volée.

Vous allez m'ouvrir putains ou je casse tout. Je sais que vous êtes là toutes les deux, je vous ai entendues

Après cet avertissement, blotties l'une contre l'autre, elles ont l'impression que le grand Champion y va de tout son corps dans la porte.

C'est hélas une certitude puisque les deux serrures viennent de lâcher, et elles voient dans la fente d'aération qu'elles se sont aménagée, un Champion déchainé qui se dirige à grandes enjambées dans le fond de l'appartement.

Il est suivi par un gaillard presque aussi imposant que lui, mais qui a l'air de vouloir freiner son élan.

Leurs pas résonnent maintenant sur le carrelage de la salle de bains

- C'est le moment de foncer, chuchote Solange.

D'u seul bond, elle se sont ruées à l'extérieur.

Dans la rue, toutes les concierges sont sur les pas de porte avec leurs locataires préférés, à attendre une nouvelle apparition du grand Champion. Lequel, à son arrivée, a déjà ameuté tout le quartier avec ses excentricités.

Cachées derrière un groupe, toutes tremblantes, elles regardent avec soulagement la voiture de police secours qui vient de déboucher du boulevard Gouvion Saint-Cyr.

Satisfaction de courte durée, car celle-ci, à peine a-t-elle eu le temps de stopper, que la voiture du grand Champion a démarré.

- Il ne reste plus qu'à aller les remercier, décrète Solange décontenancée.

- Et bien, messieurs, non seulement, nous aurions eu le temps d'être égorgées cent fois, mais en plus l'oiseau vient de s'envoler à votre nez et à votre barbe, fait remarquer Lilia d'un ton courroucé.

Voyant que ces Messieurs se contentent de tourner en rond sur le palier, elle revient à la charge.

- Vous n'allez tout de même pas laisser mon appartement ouvert à tous les vents. Avant de partir, faites-moi un constat et essayez de me rafistoler tout ça.

- C'est que... ma petite dame, répond l'un deux sans embarras, notre travail est terminé.

Si pour la nuit, vous avez besoin d'une compagnie, avec mes collègues on va se faire un plaisir de se relayer, mais pour le reste, dame, c'est du ressort d'un serrurier. Quant à votre oiseau rare, si vous voulez le dénicher, il faut que vous alliez déposer une plainte au commissariat.

Quelque peu désabusée, Lilia ne s'est cependant pas fait répéter le conseil plusieurs fois.

Après avoir décliné l'identité de Monsieur Champion, à la déposition de Lilia qui se borna à la nomenclature des dégâts, Solange précisa que si celui-ci avait un magasin, sa principale activité était le marché noir qu'il pratiquait à grande échelle au bénéfice des allemands.

Toute contente de la bonne farce qu'elles venaient de jouer à Monsieur Champion pour la seconde fois de la journée, elles firent appel au serrurier.

Dans l'heure qui suivit, le malheur fut réparé, et Solange, qui ne se sentait pas assez de courage pour rentrer au pigeonnier, en profita pour goûter, en dilettante cette fois, une seconde nuit à la succursale.

- Ce que je dors bien à côté de toi, mon petit poulet, fit Solange en s'étirant. S'il ne m'avait pas semblé entendre une sonnerie, je crois que je dormirais encore. Mais non, je n'ai pas rêvé, dit-elle,

Poulet réveille toi, on sonne.

Lilia, qui vient d'être réveillée par le coup de sonnette prolongé, sans prendre le temps de répondre se précipite pour jeter un coup d'œil par le judas de la porte.

Rassurée par le peu qu'elle a entrevu, elle ouvre toute grande la porte.

- Vous devez vous tromper d'étage, dit-elle à la jeune fille qui lui tend une gerbe imposante et parfumée.

Mais Solange, qui a tout de suite reconnu la carte de visite d'Ernest, s'empresse.

- Tu peux accepter, dit-elle, c'est toujours autant de pris. Ça vient du grand Champion. Décidément, il ne doute de rien. Ecoute un peu.

" Ma chère Lilia

J'espère que tu voudras bien excuser ma conduite, seul mon amour pour Solange en est responsable. Je compte sur toi pour la persuader que je l'adore, et je te prie d'accepter ces fleurs en gage de mon amitié. Ernest"

- Je constate que le madrigal d'Ernest ne t'a pas coupé l'appétit, dit Lilia qui regarde Solange mordre dans sa cinquième tartine.

- Les émotions, ça creuse, avoue-t-elle, et puis je me sens revivre quand je suis près de toi. En attendant nous ne sommes toujours pas plus avancées.

- Je ne suis pas de ton avis. Moi, je trouve au contraire que le vent a tourné. Sens moi un peu ces roses. D'après ce que tu m'as raconté, il ne t'a pas habitué à cet air embaumé, il est devenu homme du monde. Tu vas voir arriver un Champion complètement transformé. Tiens, tu vois, ça commence.

Maintenant il téléphone au lieu de s'annoncer à coups de pied.

Solange s'empresse de décrocher.

- Tiens, pour toi, dit-elle, déçue, en tendant le combiné à Lilia

- Théo ! C'est tout ce qu'elle dit, mais ni lui, ni Solange ne se méprennent. Au son de sa voix, ils savent que c'est un cri de joie.

- Alors, tu m'abandonnes, pleurniche-il. Si je comprends bien, même pour le déjeuner, tu n'es pas là. C'est dommage que je ne sois pas en forme, sans quoi, je serais allé faire la connaissance de ton phénomène. Ça a l'air d'être un drôle, celui-là.

Lilia n'a pas le temps de relever, car le téléphone sonne à nouveau.

- Allo ! Allo ! répète-t-elle, il n'y a personne.

- ça doit être une erreur dit Solange qui a pris l'écouteur.

Mais dans le lointain, il y a un bruit bizarre, comme des sanglots étouffés, qui leur font tendre l'oreille à toutes deux. Puis, c'est une voix sans timbre qui enfin leur parvient. Une voix qui ressemble à celle de quelqu'un qui aurait déjà un pied dans la tombe.

- Lilia, c'est moi, Ernest. Je t'aime bien, ma petite Lilia. Je sais que toi aussi tu m'aimes bien. Ecoute-moi, je suis malheureux. J'ai fait des bêtises, mais je viens te demander pardon. Et je demande aussi pardon à Solange, ma petite femme, hoquète-t-il dans un sanglot. Dis-lui qu'elle est toujours ma petite reine, que je l'aime et que je ne peux pas vivre sans elle.

- Ernest, est-ce possible ; Il me semble que ta voix a baissé de plusieurs tons depuis hier, raille impitoyablement Lilia. Enfin, après le scandale que tu as fait chez moi, ces bons sentiments t'honorent, seulement, vois-tu, je ne me suis

jamais mêlée de ta vie sentimentale et je ne tiens pas à commencer aujourd'hui.

Si ça peut te donner à réfléchir, je te signale que j'ai porté plainte contre toi. Comme tu le vois, nous n'avons plus rien à nous dire.

Adieu Ernest.

- Bien joué, mon poulet s'écrie Solange. Cette fois, je crois que nous allons être tranquilles. Je le connais, le bonhomme. De se sentir avec la police aux trousses, tu peux être sûre qu'il ne va plus être constipé.

- Tu vois, il me fallait ce coup de fil pour me décider à remonter au pigeonnier. Accompane-moi. De là-haut, tu partiras directement retrouver ton Théo.

Elles viennent juste de nouer la dernière ficelle autour du baluchon que représentent maintenant les vêtements de Monsieur Campion, que Solange s'est promis de lui faire parvenir dans la journée, qu'un coup de sonnette discret leur faire tendre l'oreille.

- Tu peux ouvrir sans crainte, décrète Solange. Je suis sûre que c'est une femme. Même quand Ernest veut jouer les délicats, il écrase le bouton un peu plus fort que ça.

Lilia ouvre la porte et se retrouve nez à nez avec une jeune fille blonde à l'air ingénu, qu'elle n'a jamais vue.

- Je suis la secrétaire de Monsieur Campion, annonce celle-ci d'une voix très douce.

Elle avance lentement avec un petit paquet à la main, qu'elle pose délicatement sur la table.

- J'ai dû promettre à mon patron de ne pas m'en aller avant d'avoir la certitude que Madame avait bien pris connaissance du contenu.

Tout en s'expliquant, elle s'est installée posément dans un fauteuil, et elle attend.

Désarmée par tant de candeur Solange s'exécute.

Mais Lilia, qui a tout de suite flairé une nouvelle manigance d'Ernest, profite que celle-ci s'énerve sur la ficelle du paquet pour filer à l'anglaise.

Elle vient de passer une de ces nuits folles dont Théo a le secret. Elle est encore toute imprégnée du champagne qu'il a fait couler au Monseigneur pour fêter son retour.

Le Cabaret Monseigneur, rue d'Amsterdam, est leur havre de plaisirs nocturnes, Ils y rencontrent la communauté russe, mais aussi grecque. Théo est toujours accueilli comme un roi. Lorsqu'il arrive, les violons se déchaînent et lui jouent l'hymne grec. Lilia est flattée de la considération qu'il inspire.

Hier soir, Joséphine Baker, la grande Joséphine Baker, était dans la salle, attablée avec des amis. Elle a répondu au salut de Théo qui est allé lui baiser la main. Lilia se rend compte qu'elle sort avec un prince.

Plus tard, elle apprendra que la grande Joséphine Baker, était non seulement l'immense artiste à qui les allemands ont interdit de se produire, à cause de la couleur de sa peau, mais surtout en raison de son engagement public antinazi, mais qu'elle était aussi membre des services secrets depuis 1939.

Elle remplira d'innombrables missions, notamment en cachant des messages confidentiels codés dans ses partitions.

Après la guerre, le Monseigneur continuera d'attirer les célébrités, on y croisera Ava Gardner ou Franck Sinatra qui ne manqueront jamais d'y venir lorsqu'ils seront en Europe.

En fait, les aventures de Monsieur Campion sont bien loin de sa pensée, si le petit mot de Solange qu'elle vient de trouver sous sa porte ne venait les lui rappeler.

- " *Dès ton arrivée, monte de suite au pigeonnier, j'en ai assez de faire la navette. Solange*"

Décidément, les rôles d'Ernest s'éternisent, pense Lilia. Toute heureuse à l'idée qu'elle va pouvoir s'amuser encore quelque temps de ses derniers soubresauts, elle s'apprête à sécher une fois de plus les larmes de Solange.

Mais celle-ci, toute pimpante, vient ouvrir la porte, le visage illuminé d'une joie intense.

- Entre vite, dit-elle, il faut que je te parle avant que mon phénomène arrive.

- Parce qu'Ernest doit venir, s'étonne Lilia. Tu fais bien de me prévenir, comme je ne tiens pas à le rencontrer, je me sauve.

- Veux-tu rester là, gros bêta, invite Solange en lui prenant la main. Tu va rester déjeuner sur le pouce avec nous. Ça te changera un peu de tes Grecs. Seulement, avant, je voudrais te dire d'aller au plus vite retirer ta plainte.

Avant hier, je ne sais pas comment j'ai pu te laisser faire une chose pareille. J'étais fatiguée, énervée, je n'ai pas réfléchi. Enfin, ça ne fait rien. Je vais expliquer à Ernest que tu lui as dit ça au téléphone pour lui faire peur, mais que tu n'as jamais eu l'intention de lui créer des ennuis.

- Si je comprends bien, aujourd'hui tu roucoules à nouveau avec ton assassin d'hier. Moi, ça ne me dérange pas, seulement la prochaine fois que tu viendras gémir au milieu de la nuit sur mon palier, ne sois pas surprise si je fais la sourde oreille. Quant à ton Campion, comme je ne tiens pas qu'à la prochaine occasion, il ait à nouveau ma porte pour cible, non seulement je veux qu'il sache que j'ai bien porté plainte, mais aussi que je n'ai absolument pas l'intention de la retirer.

- Mon petit poulet, fais-le pour moi, supplie Solange en joignant les mains. Et puis tu sais, Ernest ne mérite pas ça. L'autre nuit je me suis affolée, mais je te jure qu'il n'est pas méchant. Et quand il a défoncé ta porte, il n'avait aucune mauvaise intention. Seulement, mets-toi à sa place, il venait de chez moi, quand il a vu que sa clé ne rentrait pas dans la serrure, il a compris que c'était fini et il s'est senti bafoué. Avoue aussi que c'est vexant. Tu aurais dû m'empêcher de faire cette maladresse. Que veux-tu, le pauvre, il voulait me voir à tout prix.

Son plus grand tort, au fond c'est de trop m'aimer. J'ai vraiment été sotté d'avoir peur de lui.

Sais-tu au moins ce que contenait le paquet d'hier ?

Des liasses de billet de dix mille francs. Devant la secrétaire, ça faisait bien. Qu'aurais-tu fait à ma place ? Je ne pouvais quand même pas la renvoyer avec tout cet argent.

A partir du moment où j'ai pris connaissance du paquet, j'en suis devenue responsable. Je me devais donc de le lui rapporter en mains propres. J'ai donc renvoyé la secrétaire et j'ai téléphoné à Ernest de venir rechercher son bien.

En fait, j'avais compté, il y avait trois cent mille francs, mon petit poulet, tu te rends compte trois cent mille.

Une demi-heure après Ernest était là.

Quand j'ai vu sa pauvre tête défaite, ses yeux battus, je suis tombée dans ses bras, et nous avons pleuré comme des enfants serrés l'un contre l'autre. Tu devines la suite. Que veux-tu, il ne suffit pas de s'aimer, il faut aussi essayer de se comprendre.

Si tu le veux bien, maintenant, nous allons parler d'autre chose, car il va arriver d'une minute à l'autre. Tu sais, il est loin de se douter que je te raconte tout. Au fait, pour la nuit où je me suis sauvée, tu es censée croire que c'est moi qui lui

alie fait une scène, parce qu'il avait du rouge à lèvres sur sa chemise.

Si Ernest a un jour clamé bien haut, qu'il en coûterait de se foutre d'un Champion, Lilia préfère ne rien dire et attendre son heure pour prouver qu'on ne se joue pas d'une Fivelli.

Les narines écartées au dessus de ses zakouskis, elle fait semblant de ne pas voir le jeu des amoureux.

Attablés en face d'elle, entre deux baisers, ils se nourrissent de projets. Quand ils s'embrassent, chacun d'eux s'arrange pour la regarder de biais, l'air de dire : " *tu vois comme on s'aime*".

Elle a l'impression que ça les réchauffe, comme si elle était devenue une sorte de miroir dans lequel leur amour se reflète et s'intensifie.

Solange s'est levée de table, le ventre creux, mais heureuse d'avoir trouvé une solution à un problème ennuyeux.

Comme elle a donné congé du pigeonier pour les quinze janviers, et que les travaux avenue du général Balfourier ont l'air de trainer, entre deux cuillerées de bortch, il a été décidé que les meubles de Solange seront entassés chez "la petite sœur", où elle viendra habiter avec Ernest en attendant que l'appartement soit prêt.

Ce n'est pas de l'accord que Lilia a donné dont elle se réjouit, puisque de celle-ci, elle n'a pas demandé l'avis, mais elle se félicite surtout d'avoir eu cette idée, qui pour être la meilleure ne lui avait cependant jamais effleuré l'esprit.

Après avoir remercié chaleureusement "*le grand frère*" et la "*grande sœur*» pour ce copieux repas, Lilia ayant été contrainte de terminer tous les plats en digérant rancœur et zakouskis, elle s'achemine rue de l'Etoile où, au commissariat

elle va devoir expliquer que " *souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie*"

Accaparée par les fêtes de fin et de début d'année que les grecs se plaisent à multiplier en prenant à témoin tous les saints du calendrier, depuis un mois, elle n'a fait que de rares apparitions rue du Dobropol.

C'est donc par la poste que les vœux avec les tourtereaux sont échangés.

Et depuis quinze jours que ceux-ci sont installés à la succursale, c'est par téléphone que la première semaine elle s'est informée de la couleur du temps sous le ciel de Monsieur Champion.

- Beau fixe, ciel sans nuage, répond invariablement Solange. Elle s'en réjouit fort, certaine que les bombes qu'elle a astucieusement réparties dans les différents coins de la succursale, et dont l'une au moins ne manquera pas d'éclater, ne gérant que plus de bruit dans cette ambiance sereine.

Aussi, il y a huit jours, lorsqu'elle appela Solange au téléphone, elle lui dit que complètement rassurée et que rien dorénavant ne pourrait obscurcir l'horizon, elle ne se permettrait plus de le voiler un seul instant, même par un coup de fil

Depuis, elle passe tous ses après midi rue de la Chaussée d'Antin dans l'attente d'un S.O.S.

Mais, comme la semaine vient de s'écouler sans que les amoureux ne se manifestent, chaque jour qui passe augmente son impatience et son inquiétude.

De plus en plus, s'incruste dans son esprit la certitude que Solange ayant découvert les bombes à temps, elle les a placées dans un coin où elles ne risquent plus d'exploser.

Aussi n'y tenant plus, elle part s'en assurer. Ce n'est qu'en appuyant sur la sonnette qu'une explication plus macabre du silence de Solange lui vient à l'esprit.

Cette dernière qui trotte dans l'entrée ne se doute pas combien le claquement de ses mules sur le parquet soulage la conscience de Lilia.

En voyant apparaître son visage boursoufflé qui déborde de grosses lunettes noires, heureuse de la savoir en vie après avoir supposé le pire, son fou rire explose comme un chant de victoire, et elle doit se contenir pour ne pas crier.

- C'est encore dû à la grande bonté d'Ernest, se contente-t-elle de bredouiller en pointant son index sur les lunettes.

- Bien mieux, c'est son amour, répond Solange. Et, dans un grand geste théâtral elle découvre ses yeux.

- Ma Chérie, comme tu as dû regretter de n'avoir que deux yeux. Deux yeux pour tant d'amour, c'est vraiment peu, raille Lilia en riant aux éclats. Puis-je connaître la raison de ces débordements.

- Mon pauvre poulet, je ne te rends pas responsable. En nous offrant l'hospitalité, tu ne pouvais pas prévoir qu'en guise de remerciements, Ernest fouillerait dans tes tiroirs. Tu devines un peu ce qu'il a découvert, et la suite qu'il a pu y donner.

Comme Lilia la regarde toujours avec des yeux désarmants d'innocence, elle continue à expliquer.

- Il n'a pas perdu de temps, le premier matin qu'il est resté seul ici, c'était dimanche dernier, il a entrepris ses fouilles. Quand je suis remontée, comme il m'a accueillie avec le sourire que tu lui connais, je ne me suis doutée de rien.

De ce fait, quand, mercredi soir, au cours du dîner, il a commencé à parler de mon amant sur un ton mi-sérieux, mi badin, j'ai plaisanté sans arrière-pensée jusqu'au moment où sa mâchoire s'est contractée.

Là, j'ai senti que ça allait mal tourner

- Jure-moi sur la tête de Lilia que tu n'as pas d'amant, m'a-t-il sorti brusquement.

- Tu penses mon poulet qu'en le voyant dans cet état je lui aurais bien juré n'importe quoi, d'autant plus que pour une fois, je n'avais rien à me reprocher. Seulement, je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander, " Pourquoi sur la tête de Lilia?" C'est alors qu'il a mis ces feuillets sous mes yeux en vociférant : "Lis ça, après tu oseras me soutenir que tu n'as pas d'amant !"

Il était vraiment comique en disant ça. Quand j'ai lu, bien sûr, j'ai tout de suite compris.

Lilia, qui prend les feuillets des mains de Solange, les parcourt avec une certaine tendresse, tout en regrettant de ne pas pouvoir apposer au bas de chaque page : "*Mission accomplie, objectif atteint*"

- Mon petit poulet, si je n'avais pas eu devant moi la tête écumante du grand Champion, j'aurais ri.

Ton poème " Béatitude" est tellement imagé, que même un peintre n'aurait pu faire mieux.

Mais, à peine avais-je terminé ma lecture, que ses poings s'abattaient sur ma figure.

Je ne vais pas te décrire la scène, je pense que ça te suffit d'en voir le résultat. Au début, j'étais tellement aveuglée que je ne pouvais même pas me défendre. A la fin j'ai quand même pu rassembler assez de force pour lui casser la soupière sur la tête. Alors il est tombé comme une masse, tout ensanglanté à mes pieds. J'ai eu peur, j'ai cru que je l'avais tué. Je l'ai giflé de toutes mes forces pour le ranimer. Que crois-tu, il était tout simplement agenouillé, comme la dernière fois. Et il m'appelait encore sa petite reine, comme la dernière fois.

Continue, punis-moi ma petite reine, implorait-il. Je te jure que je me la suis payée la tête du Campion. Enfin quand il a eu son compte, je lui ai dit, "va te coucher par terre dans l'entrée. Je ne veux pas de toi dans mon lit".

Et bien mon petit poulet, il y est allé, docile comme un communiant qui sort de confirmation.

Il m'a simplement répondu, "oui, ma petite reine, je vais m'allonger là, comme un chien. C'est tout ce que je mérite".

Je ne sais pas s'il a dormi, tout ce que je peux dire c'est que le lendemain, il n'était pas beau à voir.

Moi non plus d'ailleurs, d'autant que je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Que veux tu, la bagarre ça me tue. Et pourtant je suis bien forcée de cogner, c'est le seul moyen de le calmer.

Car au fond, toutes ces comédies, toutes ces mises en scène, c'est pour en arriver là, je le soupçonne d'être un peu sadomaso.

Que ne faut-il pas faire pour gagner son bifteck !

Malheureusement, je ne peux pas continuer, j'y laisserais ma peau.

Du reste, depuis, nous nous sommes expliqués, et je lui ai fait comprendre que l'amour vache, les comportements de chien et chat, ne me convenaient pas.

J'ai fini par le persuader de vivre séparément, chacun chez soi. Il a assez d'argent pour ça. Que veux-tu il a quand même de bons moments, et bien je tacherais de ne profiter que de ceux-là.

Pour le mariage, nous verrons plus tard, de toute façon il n'est toujours pas divorcé, alors d'ici là.

Le plus drôle, c'est qu'il ne se passe pas une journée sans qu'il me parle de mon "Gouin", tu sais le surnom dont tu t'étais affublé dans les poèmes enflammés que tu me dédiais. Il les avait trouvés. Il était furieux de découvrir qu'il était trompé, et par une femme encore.

Chaque fois, je lui jure qu'il n'y a rien entre nous, et je me tue à lui répéter que je ne suis pas responsable des velléités qui couvent au fond de toi en particulier et de tous mes admirateurs en général.

Mais va donc savoir ce qu'il pense en réalité, l'essentiel, c'est qu'il ne me fasse plus de scène. Et tant qu'il n'a pas de preuve, si ça l'amuse, qu'il vive avec le doute.

Seulement, ce qui m'embête le plus, c'est que depuis sa découverte, il passe des heures la tête entre mes jambes. Il n'y a pas d'erreur, ça le travaille. Une fois il m'a même dit "Hein, ton "Gouin" avec sa langue de vipère, il peut aller se rhabiller". Je n'ai pas répondu, qu'il garde ses illusions. Mais dans ces moments-là, je trouve le temps long, alors je pense à toi.

Je me dis, si mon poulet voyait le tableau ; écoute, c'est bien simple, on dirait un chien qui fait la vaisselle. Et avec quelle conscience. Avant, quand ça lui arrivait une fois par hasard, dans les grandes occasions, je me cramponnais, je prenais patience. Mais à cette cadence, je ne vais pas pouvoir tenir le coup bien longtemps. Un jour je vais l'envoyer valser en l'appelant Médor, ou bien je vais l'étrangler entre mes cuisses. C'est son gros cou qui me fait hésiter.

Mon petit poulet, quand je me rappelle tes caresses, il y a des gestes qui ne souffrent vraiment pas la médiocrité. Enfin à quoi bon me donner des regrets puisque tu ne m'aimes plus. De temps en temps je relis ton poème "Victoire", ça me donne un peu d'espoir, trêve de courte durée, hélas, car quand je te vois devant moi, impassible, je sens bien que c'est fini.

Mais non, ma Chérie murmure Lilia, seulement je t'aime trop pour pouvoir me contenter de quelques miettes par ci par là. Je ne suis pas un chien, moi.

Sur ces paroles rassurantes, ponctuées d'un baiser que Solange souhaiterait plus appuyer, elle s'en va.

Pendant plusieurs mois, le ménage eut l'air de sombrer une fois de plus dans une monotonie inquiétante.

Tout comme la nature, en cette période de grands froids, l'agonie marqua le pas.

Dans le courant du mois de février, Solange se présenta rue de la Chaussée d'Antin avec le visage détendu d'une femme heureuse. Les pommettes, qui étaient encore un peu gonflées, mais juste au bon endroit pour estomper quelques rides, pouvaient faire passer Ernest au rang d'esthéticien.

En la complimentant sur sa mine, Lilia ne manqua pas de l'encourager, dans l'avenir, avec bonne grâce, à des séances aussi bénéfiques.

Mais, à son air offensé, elle comprit que Solange croyait fermement en la contrition de Monsieur Campion, et en sa volonté de se maintenir dans le droit chemin.

Celle-ci continuait cependant à appliquer une politique de prudence, puisque, la veille, elle avait aménagé Avenue du général Balfourier, alors que, quelques jours auparavant, Ernest s'était décidé pour un rez-de-chaussée boulevard Murat.

Théo, qui écoutait le bavardage de Solange en baillant, eut cependant la courtoisie de l'inviter à dîner.

Pour prouver à Ernest, autant qu'à elle même, qu'elle avait retrouvé une semi-indépendante, elle accepta.

Et puis à la manière dont elle regardait Théo, la façon dont elle observait ses moindres gestes à l'égard de Lilia, celle-ci comprit que cette occasion de satisfaire sa curiosité, qu'elle attendait depuis si longtemps, n'était pas pour lui déplaire.

Aussi s'amusait-elle à l'avance des commentaires qu'elle ne manquerait pas d'entendre de part et d'autre.

A commencer par Théo. Ils ne se firent pas attendre. Solange venait tout juste de les quitter, qu'il explosa.

- C'est une vieille, ton amie, dit-il d'un air triomphant. Elle a au moins quarante ans. Et tu lui diras que si elle veut jouer les mondaines, elle ferait bien de travailler ses cordes vocales, Parce qu'avec sa vois éraillée, elle a plutôt l'air d'avoir passé sa vie aux halles, plutôt que dans les salons bourgeois.

Ah ! Mais j'y pense raille-t-il, elle avait peut-être un chat dans la gorge.

Lilia écoutait l'air amusé, mais sa dignité ne désarmait pas. Théo, dont les attaques étaient de plus en plus mordantes, tout au cours de la nuit qu'ils passèrent comme les autres dans leur paradis.

Depuis lorsqu'il parle "*de la mère maquerelle*" elle sait de qui il s'agit.

Le lendemain matin, toute heureuse à la pensée de savoir que son appartement est libéré, son premier soin est d'y faire un saut. A peine a-t-elle fait le tour du propriétaire que le téléphone sonne.

- Comme je te connais bien, raille Solange. Je savais qu'à la première heure, tu viendrais faire ton inspection. Maintenant que tu as constaté qu'à part ta soupière, nous ne t'avons rien abimé, prends ta bicyclette et viens déjeuner Avenue du boulevard Balfourier.

Une demi-heure après elle débarque chez Solange, pour constater que les deux rivaux ont affuté leurs langues avec la même dextérité.

Elle vient de s'installer dans un gros fauteuil flambant neuf, qu'Ernest vient d'acheter, quand Solange attaque.

Pendant tout le repas, la conversation tourne autour des imperfections physiques et morales de Théo. A chacune des

attaques de Solange, Lilia préfère répondre par le rire. Au dessert, Solange termine par un argument qu'elle juge de taille à démoraliser complètement Lilia.

- Tu ne feras jamais rien de sérieux avec lui, s'il avait voulu faire de toi sa femme, il ne t'aurait pas entraînée dans ses beuveries. Et puis, tu t'y es certainement mal prise. Tiens, si je te disais qu'hier soir pendant le dîner, il m'a fait du pied sous la table.

Si je voulais, ton Théo, je l'aurais comme je voudrais. Mais ne crains rien, il n'est pas assez beau, je n'aime pas le genre métèque.

Seulement, je veux te faire comprendre que tu perds ton temps.

- Perdre mon temps, à mon âge. Mais ma Chérie, j'ai encore toute la vie devant moi.

- Oui, pour l'instant, tu es jeune, tu as la beauté du diable, mais tu n'es pas exactement ce qu'on appelle une belle femme. Dans quelques temps, on ne parlera plus de la petite Lilia.

- Je n'ai jamais eu de prétention, mais je te remercie tout de même de me mettre en garde. Que tu es bonne, ma Chérie, une vraie mère pour moi. Seulement, vois-tu, en ce moment, c'est toi qui perds ton temps. L'expérience des autres ne sert jamais à rien, et la sagesse, c'est comme la vertu, ça ne vient qu'avec les rides.

Elle termine cette réplique sur un éclat de rire et fait ses adieux à Solange.

Décontenancée, cette dernière, la regarde partir sans un mot.

Par la suite, s'il n'y eut pas de brouilles retentissantes entre les deux tourtereaux, la silhouette fuyante que Lilia aperçut à plusieurs reprises dans la nuit de Paris et qui entraînait à son

bras une jeune et jolie blonde, dont les yeux étaient protégés par d'énormes lunettes noires, lui donna l'explication.

Ainsi Monsieur Champion avait trouvé ailleurs les plaisirs que la petite reine se refusait à lui donner.

Cependant, sa grande bonté pour elle était toujours aussi touchante, et bien souvent Lilia se prit à redouter que cet accommodement ne risquât de durer longtemps.

Malgré tout, ne perdant pas tout espoir, et afin de suivre les événements deux ou trois fois par semaine, elle fait un tour Avenue du Général Balfournier

Le mois de mai s'annonce aussi mal que les précédents, mais elle a la surprise, vers le quinze, d'y retrouver Ernest. Qui est couché. Il peut à peine parler. Il lui apprend qu'il va prochainement subir une intervention aux testicules. Le premier juin, il se fait donc hospitaliser à l'hôpital américain.

Comme maintenant les événements se précipitent de tous côtés, Lilia ne sait plus très bien où donner de la tête.

Avec le débarquement et la débandade des allemands, toute la France en effervescence entrevoit enfin la fin de son calvaire. Monsieur Champion sur son lit, et qui ne peut dire adieu à ses amis, doit se contenter de pleurer en silence la chute du grand Reich et la perte de si bons clients.

Aussi, depuis quelques jours, Lilia passe toutes ses matinées Avenue du Général Balfournier.

Voilà une demi-heure qu'elle est arrivée, et la question qui démangeait le bout de sa langue vient enfin de la libérer.

- Alors, ma Chérie, Ernest sort dans huit jours. Je m'en réjouis autant que toi, mais as-tu pensé au renversement de situation. A sa répercussion sur ses finances ?

Le regard pendu aux lèvres de Solange, elle doit se contenter de voir passer une lueur furtive et optimiste. En effet, des

coups de sonnette impératifs les ont toutes les deux attirées vers la porte d'entrée.

Monsieur Champion, est là, tel une apparition, les deux pieds serrés l'un contre l'autre sur le paillason. Pâle comme un mort, elle s'attend à le voir chanceler, mais voilà qu'il avance à grands enjambées et que son corps vient se briser en trois dans le fauteuil qu'il vient d'acheter.

Figées par l'émotion, elles en restent muettes.

- Je suis content de te voir Lilia, dit-il calmement. J'ai beaucoup d'estime pour toi, et je connais tes sentiments pour Solange. Je te la confie, car je viens vous dire adieu, Nulle autre que toi ne saura prendre mieux soin d'elle.

J'ai joué la mauvaise carte, poursuit-il l'air résigné. Mes biens vont certainement être confisqués par les salauds qui sont revenus et je viens de donner à l'infirmière presque tout l'argent que j'avais sur moi pour qu'elle me facilite ma sortie. Je ne veux pas partir comme un goujat, tiens, Solange, prends ce petit paquet dans lequel j'ai laissé le meilleur de moi-même.

Solange défait délicatement le journal qui enveloppe le trésor, et dans un port à confiture, apparaissent modestes et menues deux boules rouges et sanguinolentes qui ne sont autres que les attributs masculins de Monsieur Champion.

Trop grande sensibilité, Déception peut-être. Lilia a juste le temps de récupérer le don précieux qui a glissé des doigts de Solange, en même temps que son derrière des genoux d'Ernest.

Elle roule sur le tapis. Comme il est trop faible pour se baisser, c'est encore Lilia qui doit se dévouer pour la ranimer

- Pauvre petite reine, elle m'adorait. Quel choc pour elle, pourvu qu'elle en revienne.

La petite reine n'est certainement pas allée bien loin puisque quelques claques bien appliquées suffisent à la ramener à la réalité.

- Mais il est parti, s'exclame-t-elle en ouvrant les yeux. Bon voyage et bon vent "*la paille au derrière et le feu dedans*"

Comme il semble que cette déduction soit un peu prématurée, Lilia fait le tour de l'appartement et convient qu'Ernest a bel et bien disparu.

- Je préfère être dans ma peau que dans la sienne décrète Solange. Il a dû en faire des saloperies pour avoir une telle frousse.

Je te parie qu'il va essayer de gagner l'Espagne par Saint Jean Pied de Port. Je ne m'étonne plus maintenant de l'avoir surpris plusieurs fois au cours des vacances dernières avec des types louches qui m'avaient tout l'air de contrebandiers. Comme ça allait déjà mal pour les allemands, je suis sur qu'il préparait sa retraite. Tu peux être tranquille, il ne part pas les mains vides.

Quelle horreur, quand je te disais que j'avais affaire à un fou, s'écrie-t-elle en se voilant les yeux.

Hélas son regard vient de se porter malencontreusement sur le petit pot dans lequel les deux petites boules continuent leur ronde.

- Débarrasse-moi de ça, et que je ne le revoie plus.

Aussi délicatement que s'il s'agissait des cendres de Monsieur Champion, Lilia refait le paquet et le cale dans son cabas. Elle n'a plus rien à faire là et si elle veut être à l'heure à son rendez-vous pour son essayage chez le tailleur, elle n'a plus une minute à perdre.

Michel Gozzoli, tailleur pour hommes et dames, est le grand faiseur de Montmartre.

Non seulement les revers de ses costumes, qui se roulent avec la souplesse d'un papier à cigarettes ont un chic inimitable, mais aussi, comme le dit sa publicité : "*Un vêtement signé Gozzoli est garanti pour la vie*"

On trouve chez lui les tissus anglais les plus rares, les draperies françaises du meilleur goût, on y rencontre aussi les Corses les plus célèbres de la capitale.

Artistes, truands réputés, patrons de boîtes de nuit, avocats en renom, députés, toutes ces vedettes de la vie parisienne, laissent volontiers leurs qualités et leurs titres à la porte pour savourer pleinement pendant les quelques instants qu'ils ont à passer dans les salons Gozzoli, le bonheur, la fierté, le privilège d'être Corse.

C'est au cours de l'année quarante deux que Lilia fut présentée à Michel Gozzoli par son fournisseur de cigarettes. Très vite, il devint pour elle, comme pour les autres clients, plus qu'un faiseur, plus qu'un ami, un Corse, un compatriote et encore mieux, "le Corse", "Le Compatriote"

Celui-ci vient de lui annoncer qu'elle ne va pas avoir la joie de se glisser dans le costume de flanelle blanche de ses rêves, il n'est pas prêt. C'est à peine si le petit choc de la déception s'est fait sentir, car elle est immédiatement consolée, réconfortée par le sourire, le charme, la chaleur de son compatriote.

- Et bien, Avec tous ces événements qu'on ne cesse d'arroser à longueur de journée, comment voulez-vous qu'on travaille ? Venez donc boire un petit pastis. Je vais vous présenter papa Gozzoli, il vient d'arriver avec le cousin Mathieu et la cousine Géromine.

Lilia est aussitôt introduite dans une vaste salle à manger où toute une tablée de Gozzoli, coudes en l'air, les yeux aussi brillants que si c'était elle qui avait fait fuir les allemands, s'emmêle dans des Vivas retentissants.

A travers la voix des mâles qui glorifient la Corse, et la voix chantante de la cousine Géromine qui lance des "Viva Ajaccio", on distingue à peine les "Vive la France" de la toute blonde et gracieuse Madame Michel Gozzoli.

Mais, comme il n'y a plus rien dans les verres, le cousin Mathieu vient de mettre tout le monde d'accord en proposant une tournée à la santé de Napoléon.

A la faveur de cette accalmie, Lilia, qui vient d'être présentée à toute la tribu, se retrouve assise à côté de papa Gozzoli.

- Si vous ne parlez pas le Corse, vous n'êtes qu'une "*pinessoute*" décrète celui ci. Asseyez-vous là, je vais vous donner votre première leçon. Et quand vous aurez bu quelques pastis et mangé quelques figatellis, vous verrez, ça viendra tout seul.

Encouragée par tant de gentillesse, Lilia croit pouvoir se permettre de poser une question qui lui brûle les lèvres depuis son arrivée.

- Dans une période aussi troublée, il doit falloir le prétexte d'une mission très importante pour qu'on autorise les civils à quitter la Corse ?

Persuadée d'avoir exprimé sa curiosité le plus élégamment possible, le rire de papa Gozzoli la surprend.

Le pauvre homme, qui n'arrive pas à maîtriser cette crise d'hilarité, doit s'envoyer trois verres de rosé pour compenser une telle dépense physique.

- Sur le continent, finit-il par articuler, avec toutes ces lois, tous ces règlements, vous devez finir par vous embrouiller. Chez nous, en Corse, chacun fait ce qui lui plait, et n'arrive que ce qui doit arriver. Demande donc à mon fils si j'ai besoin

d'une mission officielle chaque fois que je dois monter à Paris, quand j'en ai envie.

Il est évident que si j'avais du, à chaque fois, faire des démarches, demander une permission pour ceci, une autorisation pour cela, aller chercher un billet, j'aurais été si épuisé que ça m'aurait enlevé au départ toute velléité de voyager

- Moi qui voudrais tant connaître la Corse, vous ne faites tout de même pas la traversée à la nage, hasarde-t-elle, l'air émerveillé.

- Quand je repartirai, vous viendrez avec moi, lui glisse ce brave homme à l'oreille.

Après ces confidences, chacun d'eux se laisse emporter par l'euphorie générale. Pas pour bien longtemps du reste, mais les hors d'œuvres qui, viennent d'être servis, ont apporté une certaine accalmie.

Le déjeuner terminé, les langues se délient à nouveau et tous les mâles les uns après les autres poussent la canzonetta en se prenant pour Tino Rossi, l'idole Corse.

En cette fin d'après midi on festoie encore chez les Gozzoli, et Lilia se décide à filer à l'anglaise sur un air de "*Vieni Vieni*", pour aller rejoindre Théo.

Théo, qui ne se sent pas l'âme d'un héros, a décidé de fuir Paris au plus vite.

Au petit jour, c'est un cortège de bicyclettes, dans lequel tous les Grecs célibataires se sont incorporés, qui part en pèlerinage dans la Sarthe.

Si pour beaucoup de Français, les parisiens en particulier, la grande terreur avant la victoire finale est le dernier

soubresaut ennemi, sur leur propre territoire, pour Lilia il y a un danger encore plus éminent, c'est Solange.

Une Solange solitaire, de plus de quarante ans et dont les pattes de velours sont encore plus redoutables que les griffes. Elle a mûri, certes, et ses ardeurs d'une tiédeur toute relative ne risquent plus de lui faire perdre la tête. Mais sait-on jamais ?

Cette boutade de Napoléon " *avec les femmes la plus grande victoire, c'est la fuite*" n'est pas sans lui donner à réfléchir.

La décision de Théo a donc trouvé chez elle un accueil enthousiaste.

Non seulement ce départ la met hors de portée des manigances de Solange, mais elle n'est pas mécontente de laisser celle-ci seule et désarmée devant son destin.

Le farniente dans les près s'est prolongé pendant presque trois mois, et c'est avec quelque appréhension que, juchée sur sa bicyclette, elle joue des mollets, des genoux et des jarrets sur le chemin du retour.

Quinze septembre, pourvu que papa Gozzoli n'ait pas oublié sa promesse. Et puis, était-elle bien sincère cette promesse, et même si elle l'était, depuis trois mois il est certainement reparti.

Sur le palier du grand faiseur, elle attend. Soudain la porte s'ouvre toute grande sur un papa Gozzoli radieux.

L'allure décidée, la poitrine gonflée par cet air vif des bords de Loire, du plus petit jusqu'au plus grand, qu'ils ont respiré pendant deux mois, tous les membres de la tribu sont présents.

- Bien, comme la France d'après guerre aura besoin de tous ses enfants, nous nous sommes fait un devoir de suivre les événements à distance, explique papa Gozzoli, soucieux de mettre les choses au point. Maintenant nous allons pouvoir partir tranquilles, glisse-t-il en sourdine, le regard plein de malice.

- C'est bien vrai, vous m'emmenez ? demande Lilia, la gorge serrée par l'émotion. Ce n'est pas une blague ?

- Té, ces pinessoutes, lance-t-il avec un soupçon de mépris. Les Corses n'ont qu'une parole. Ce qui est dit est dit.

Je vous attendrai à Marseille le vingt septembre vers six heures, chez ma nièce Géromine. A partir de ce moment là, vous n'aurez plus qu'à vous laisser guider.

C'est les yeux fermés de bonheur qu'elle écrit la précieuse adresse sur son petit carnet.

Il ne lui reste plus qu'à aller affronter Solange dont elle n'a aucune nouvelle, ses cartes de la Sarthe étant restées sans réponse.

Il faut dire que le coup de filet des alliés qui, pendant ces derniers mois, se sont employés à rendre inoffensifs les quelques parasites qui s'accrochent encore sur le sol français, a perturbé les transports en même temps que le courrier.

Si bien que Solange, qui n'a reçu aucune carte, l'accueille plutôt froidement.

Enfin, après une longue discussion, elle décrète, conciliante, que puisqu'en dépit de la mauvaise foi de Lilia, elle ne veut pas se fâcher, mieux vaut pardonner.

Elle tient d'ailleurs à prouver que malgré le silence et l'ingratitude de celle-ci, elle a pensé à leur avenir, car elle se rend compte que leurs vies sont liées.

Pendant ces longs mois de solitude, elle a eu le temps de réfléchir et a enfin trouvé la clé du bonheur pour toutes deux.

Première chose, revivre ensemble, comme au bon vieux temps. Bien entendu, pas question de priver Lilia de son paradis. Il faut que jeunesse se passe. Elle passera vite, heureusement, et tout rentrera bientôt dans l'ordre.

Ceci dit, il est ridicule de payer un loyer rue Dubropol juste pour y passer quelques heures. Loué meublé, elles pourraient en tirer un bon revenu, et il serait beaucoup plus agréable pour Lilia de faire un tour rue du Général Balfourier, où elle serait choyée, dorlotée, à tel point qu'il arriverait un jour, très proche, où elle n'aurait plus le désir de s'en évader. ET puis, elle avait pensé aux choses sérieuses. En somme cette expérience avec le grand Champion, avait eu pour elle cet avantage de lui mettre du plomb dans la tête.

Elles allaient monter une association qui allait les mettre définitivement à l'abri de toute souillure mâle Avenue du Général Balfourier, l'attelage Vivies-Fivelli ferait commerce de marchande à la toilette, le genre haute couture bien entendu. Toutes les économies réunies allaient servir à payer la première collection.

Lilia se garda bien de demander à Solange à combien se montaient les siennes, car elle doutait fort qu'il ne reste à celle-ci autre chose qu'un souvenir des bontés d'Ernest.

En la regardant minauder, elle se demandait si elle devait la haïr ou en avoir pitié.

Ne sachant pas s'il fallait rire ou pleurer, elle prit le parti d'avoir l'air intéressée.

C'est maintenant qu'elle rit, qu'elle rit de la bonne farce qu'elle a jouée à Solange.

Toute heureuse de sa traversée qui s'est effectuée sans encombre, et incognito dans la cabine du cousin Mathieu, grand maître queue à bord du "*San Pierro Corso*", elle vient de poser le pied sur la terre ferme de son île.

Il est dix heures à sa montre. Avenue du Général Balfourier, il est également dix heures.

Mademoiselle Vivies, les yeux fixés sur la pendule attend son associée Mademoiselle Fivelli, munie de ses économies.

Théo doit aussi regarder sa pendule, mais à lui, Lilia griffonne vite un petit mot pour le rassurer

- Avec les Corses, à ta place, je me méfierais. Tu vas te faire kidnapper, ne cessait-il de répéter. Et Mademoiselle Armande renchérissait.

- Mon Dieu Mademoiselle Fivelli, s'ils vous embarquaient pour la traite des blanches, où voudriez-vous qu'on aille vous chercher,

A en croire ce que disaient les Crattin, les Fivelli vivaient coudes serrés à Salice, un minuscule village dans la vallée du Cruzini accroché au massif du Monte Rotondo en Corse du sud, au Nord-est d'Ajaccio.

Il ne compte pas plus de cinq cents âmes, qui vivent à six cent mètres d'altitude, accrochées à flan de montagne. L'église santa Maria veille sur le village.

Au fur et à mesure que Lilia s'en approche, son impatience, sa curiosité portées à leur comble, la rendent fébrile.

Ainsi, un événement qu'elle a souhaité, attendu passivement pendant des années est subitement devenu son seul but, son unique tourment. Dans la carriole qui l'amène cahin-caha à travers la montagne, avec les caprices du mulet, elle n'en a

plus pour longtemps à subir les appréhensions de la dernière heure.

Avant son départ de Paris, elle a cru bien faire en écrivant au grand père Fivelli, une lettre affectueuse, pleine de regrets et d'espoir, dans laquelle elle annonçait son arrivée prochaine à Salice, mais sans annoncer de date précise.

Elle va avoir bonne mine, si on l'accueille comme une étrangère, dans un pays où il n'y a peut-être même pas une auberge où elle pourrait se replier. La première gare est à cinq kilomètres de là. Il y en a bien une à Salice mais elle est désaffectée. La carriole l'a justement laissée devant cette ancienne gare avec ses trois valises. Elle a l'impression que c'est maintenant que l'aventure va commencer. Soudain, venu de nulle part, un homme à la stature imposante apparaît dans ce décor, comme un géant au milieu d'un jeu d'enfants.

De son visage, elle ne voit d'abord qu'une paire de grosses moustaches en accent circonflexe, sur lesquelles ses yeux restent accrochés.

Mais en même temps elle sent un regard velouté l'envelopper avec tant de bonté, que dans un élan inconscient, elle se sent portée en avant, et elle s'entend crier "*Mon oncle*" en tombant dans deux grands bras qui se sont écartés puis repliés aussitôt.

- Ma nièce, te voilà, enfin disent les moustaches en s'écrasant sur ses joues. Puis elles expliquent que depuis qu'on a reçu la lettre, là-haut au village, deux fois par semaine, un membre de la tribu vient attendre l'arrivée de la carriole.

Il serait inexact de dire qu'oncle et nièce viennent de faire connaissance. Après ce premier contact, l'intimité de leur rapport, la confiance qui règne entre eux, sont telles qu'elles semblent dater du temps fort lointain, où un germe Fivelli s'égara sur le continent en territoire ennemi.

Une heure s'est à peine écoulée que Lilia peut constater qu'il en est de même avec tous les autres membres de la famille. C'est d'autant plus facile que chacun voit en elle une projection de lui même.

Si elle a le nez de son oncle Dominique, sa tante Benoitte dite "*tantine*" est heureuse de retrouver dans ses yeux la flamme de ses vingt ans, et le cousin Félix s'étonne de découvrir dans son menton la même petite fossette que celle qui s'incruste dans le sien, chaque année un peu plus.

S'ils ne sont cependant pas tous d'accord dans leurs revendications, l'un voulant parfois prendre la part de l'autre, toute la tribu est unanime sur le fait qu'elle est une Fivelli. Les Crattin, heureusement, n'ayant fourni qu'un moule anonyme à la semence généreuse du mâle.

Ainsi, peu à peu, en plus du bien-être que donne le privilège d'être Corse, Lilia sent bouillonner au plus profond d'elle-même toute la griserie de cette certitude, elle est '*une pur sang Fivelli*'

Fivelli ! c'est un nom connu, estimé de part au delà des monts. Si les apparences sont quelquefois trompeuses, pour les jeunes, ou bien les étrangers qui n'ont pas toujours la chance d'être initiés, c'est à cause de la tribu ennemie, les "*Marcelli*"

Pour bien comprendre, il faut se reporter à quelques cinquante ans en arrière. Alors que le grand père Fivelli, propriétaire de toutes les terres de Salice et des plus belles châtaigneraies des alentours, régnait en seigneur sur plus de cinq cent âmes, il se vit ruiné, d'un seul coup, victime de sa grandeur et de sa popularité.

Ce fut pourtant un beau jour. Un de ces dimanches qui compte dans une vie, où le devoir national appelle aux urnes tous les citoyens sans tâche.

Dans bien des communes, surtout pour les élections municipales, c'est un événement commenté plusieurs mois à l'avance. Et si, de la discussion jaillit parfois la lumière, bien plus souvent il en sort une petite étincelle qui aussitôt met le feu aux poudres.

Enfin, cette année-là, à part quelques coups de fusils tirés en l'air en signe de joie, tout s'était bien passé.

Il n'y avait plus qu'à attendre en toute quiétude l'élection du Maire.

C'est que tous les villages n'avaient pas comme à Salice, la chance d'avoir un seul nom, Fivelli, lequel, depuis quinze ans, réunissait tous les suffrages.

Ainsi dès le réveil, à Salice, tout le monde pouvait chanter la gloire des Fivelli. Une grande messe avait été célébrée en l'église Santa Maria, pour le salut de toute la tribu.

Puis au dernier, "amen", parmi les conseillers municipaux qui se trouvaient dans les premiers rangs, tout juste après ceux des Fivelli, quatre hommes furent choisis pour porter en triomphe le Grand-père, Maire de son pays pour la joie et le bonheur de tous.

La procession se termina par une bénédiction, après quoi la foule se dispersa.

Mais ces Messieurs du Conseil Municipal se retrouvèrent à l'auberge du Torrent où ils continuèrent de célébrer les louanges des Fivelli, en même temps que celles du Seigneur, en honorant ce que ce dernier a de plus sacré " la vigne"

Le soleil avait depuis longtemps enjambé la montagne, lorsqu'on s'aperçut qu'on avait oublié d'aller à la mairie, pour

installer légalement le grand père Fivelli sur son siège de Maire.

Mais comme en fait ça ne changeait pas grand chose et que le dîner venait d'être servi, c'eût été sacrilège que de laisser refroidir la bonne soupe corse.

Chacun étant servi, c'est à ce moment-là que le Grand-père eut cette idée géniale de se faire élire "*dans la soupière*".

Mais le lendemain, fort tard dans la matinée, quand tous furent éveillés, chacun pensa à part soi que ça n'était peut-être pas un exploit à ébruiter.

On se consulta, on discuta, puis enfin on décida d'étendre un voile sur tout cela.

Personne jusque là n'avait pensé à Sauveur Marcelli, ce petit berger qui se prenait pour un prince derrière ses quatre chèvres et le dimanche faisait justement l'extra à l'auberge du Torrent.

On aurait dû pourtant se méfier.

Nul n'ignorait que depuis qu'il avait été pris en juillet, par Antoine Ravoli, l'adjoint du Maire, alors qu'il était en train de mettre le feu au maquis, il avait juré de se venger.

On eut seulement conscience du drame, lorsque l'on vit le surlendemain au petit matin, les gendarmes frapper de porte en porte à commencer par celle du Maire.

Ils étaient mandatés suite à une plainte en nullité des élections, pour non respect de la procédure de mise en place du premier élu.

Leur travail consistait à recueillir les témoignages qui serviraient à étayer cette plainte.

A l'époque, l'affaire fit grand bruit. A force de discussions, de transactions, on finit par laver l'honneur des Fivelli. Hélas toutes les terres, et même les châtaigniers y passèrent.

Pauvre grand-père Fivelli. Depuis, à force de se concentrer sur ses pensées, son cerveau s'était rétréci, et tout le reste avait suivi.

Voilà l'histoire des Fivelli, telle que l'oncle Dominique la conta à Lilia.

C'est quand même une race, ces Fivelli, s'extasie Tantine en lui faisant visiter la maison. Brave Tantine, elle n'a pas besoin de se fatiguer à réfléchir pour donner son opinion. Elle ne parle jamais. Elle se contente de penser tout haut, de ce fait elle a atteint cette sagesse d'être toujours en accord avec elle-même.

- Alors depuis huit jours que tu es là, tu n'as pas pu venir voir la pauvre Tantine, c'est vrai qu'avec ton oncle Dominique, on ne s'ennuie pas. Et tu as vu ton cousin Félix, s'il est intelligent. Que veux-tu jusqu'à vingt ans, il a toujours été dans les collèges avec les Rois et les Princes.

Après chaque pensée, elle fait une pause pour sourire à la vie. Et puis elle repart à la recherche d'une joie nouvelle.

- Et cette auberge qu'il a fait construire, toute en granit, choisi pierre par pierre à la carrière. Ah ! Ici, c'est plus petit. Mais, pour la pauvre Tantine, c'est encore bien trop grand, surtout depuis que le Bon Dieu à rappeler à lui ton oncle Toussaint. Ma Chérie, si tu avais vu ce bel homme, et puis quelle distinction.

Là, elle fait une pause un peu plus longue, le silence commence à être gênant, lorsqu'elle reprend le visage illuminé

- Oh, mais tu n'as pas encore vu le beau robinet en cuivre que Tantine vient de faire installer au dessus de l'évier. Hé, une maison, c'est du souci. Je n'avais jamais voulu faire mettre l'eau. J'avais peur que ça m'apporte de l'humidité,

mais maintenant que je suis vieille, ça me fatiguait de toujours courir à la fontaine.

Alors j'ai fait venir Monsieur l'Architecte pour voir comment il pourrait me mettre l'eau sans risque d'humidité. Et il m'a dit, Madame Constantini, c'est une plaisanterie. De l'humidité ? Avec les murs que vous avez, ne vous inquiétez pas, aucun risque et c'est du solide.

Et Tantine, écrasée par le poids de son bonheur, se laisse aller le derrière sur la chaise qui est placée juste en face de l'évier.

Les mains posées mollement sur les cuisses, la tête bien droite, le regard fixe et aussi brillant que le robinet, elle digère sa béatitude.

Mais pour Lilia, les douze coups de midi qui carillonnent au clocher du village sont le signal du départ.

A l'Auberge où on l'attend pour déjeuner, c'est l'heure du pastis. Derrière le bar, son cousin Félix ferait mieux de prendre un arrosoir.

- Oh ! cousine, on se languissait, lance-t-il l'air ravi.

Toutes les têtes se sont retournées et une bonne douzaine de paire d'yeux, des yeux affamés de militaires se sont posés sur l'arrivante.

La belle pinessoute, murmure une voix.

Une pinssoute avec ces cheveux là. C'est une "corçoise" affirment les autres.

- Messieurs, ne vous fatiguez pas, gendarme le cousin, Mademoiselle est une parisienne, née Fivelli. Vous avez saisi.

Dociles, les regards se sont aussitôt déposés à terre et les têtes ont fait un demi tour sur elles-mêmes.

Brave cousin, Lilia regrette presque de ne plus avoir de virginité à lui offrir, certaine que celle-ci serait aussi

jalousement gardée que la pomme de terre au temps de Parmentier.

Elle en est à la fois amusée et rassurée.

Un chat occupé à guetter une souris ne peut évidemment pas voir le gros rat qui se prélassa derrière lui. Elle est cependant tentée de jouer franc-jeu et serait tentée de dire à son cousin qu'en plus des fossettes, ils ont les mêmes goûts, puisque sa femme lui plait beaucoup.

Mais il lui semble plus astucieux d'aller à la cuisine le faire comprendre elle même à la jolie cousine.

Elle ne sait pas si ce sont les deux bras que celle-ci vient de nouer autour de son cou, avec une tendresse de chatte amoureuse, ou bien la vision qu'elle a eu au même instant qui lui a mis le feu aux joues.

Par la porte du fond, celle qui donne sur le couloir, le Gaulois, son Gaulois vient d'entrer.

- Regardez cette petite, comme elle a déjà pris bonne mine, constate la tante Dominique qui vient de quitter son fourneau pour dire bonjour à sa nièce. Eh, c'est que l'air de Salice, il est réputé. Tiens, Lilia, je te présente un mâle, poursuit-elle en désignant le Gaulois. Un parisien, comme toi.

Lui non plus, quand il est arrivé chez nous, deux jours après avoir débarqué avec son régiment qui venait d'Algérie, il n'avait pas bonne mine et regarde le maintenant.

Ayant quelque peu retrouvé ses esprits, elle se contente de sourire, et en tendant la main, elle profite de l'occasion pour regarder le personnage de plus près.

Certes la ressemblance est frappante, mais ce militaire galonné, d'une trentaine d'année, n'est pas son Gaulois.

Bien qu'un peu déçue, elle doit convenir qu'elle ne perdrait sûrement pas au change de goûter aux ardeurs de ce sosie. S'il y a entre eux la même différence qu'entre un meuble

d'époque et une copie, seuls les amateurs d'antiquités peuvent se sentir lésés.

Aussi, comme il vient de prendre une chaise pour s'y asseoir en décrétant que la compagnie de trois femmes n'est pas pour lui déplaire, elle doit se faire violence pour ne pas aller sur le champ apprécier la résistance de cette copie gauloise. Aucune impulsion malsaine dans cet attrait, elle s'installe tout bonnement avec la même confiance qu'une petite fille qui se cale sur les genoux de son grand frère par besoin de protection.

Elle sent que la conversation va s'engager, mais son oncle Dominique, qui vient d'arriver aussi frétilant que les douze truites qui se trémoussent dans le vivier qu'il tient à bout de bras comme un trophée, les laisse tous bouche bée.

Depuis qu'il est revenu d'Indochine, où pendant toute sa carrière, il fut la terreur des mauvais garçons, revenu au pays, pour ne perdre toute activité, il s'est vengé sur les truites. A l'occasion, il ne lui déplait pas non plus de troquer la ligne contre le fusil. Un sanglier vaut bien trois bandits, dit-il souvent en guise de consolation.

- Et bien, si ce "boudjade" commence à raconter ses exploits, nous n'avons pas fini de souffrir, se lamente tante Dominique en repiquant du nez dans ses marmites.

Ainsi prévenu, personne ne s'étonne d'avoir à écouter pendant tout le repas les histoires fabuleuses de Monsieur Dominique Fivelli.

Lilia vient de se lever de table. Dans le remue-ménage des chaises et de la vaisselle, une minute d'inattention, le Gaulois a disparu sans qu'ils aient échangé autre chose que quelques sourires discrets.

Elle se sent soudain seule et désemparée. Elle aimerait se laisser aller, s'épancher sur un cœur ami. Ce Gaulois, elle en est persuadée, pourrait être celui-là. Il porte sur son visage le même air de bonté que son sosie. Mais les yeux, tout aussi espiègles, sont à certains moments beaucoup plus tendres, et elle y a déjà entrevu un monde merveilleux où il doit faire bon vivre.

Que penserait-il de ses amours avec Solange ? Il ne lui semble pas qu'il en rirait.

En plein désarroi, elle vient de se poser cette question, alors que le Gaulois est bel et bien là, à deux pas, en train de s'installer au bar. Les yeux perdus dans la fumée de sa pipe, à travers laquelle il semble chercher une vie plus intense. Il vagabonde sûrement très loin.

Lilia a l'impression qu'il ne l'a pas vu arriver, aussi est-elle surprise de se sentir partir dans les airs et de retomber en souplesse sur un tabouret. Elle pousse juste un Oh ! de surprise avec des yeux étonnés. Le cousin et le Gaulois rient à pleine dents

- Mademoiselle Fivelli, le geste est un peu cavalier s'excuse-t-il, mais tout le monde ici est tellement gentil que de client je suis devenu l'enfant gâté de la maison et je me crois tout permis.

Et puis, comme je n'ai pas revu ma famille depuis des années, quand j'entendais parler de vous, j'étais heureux de me persuader que moi aussi j'attendais la petite cousine de Paris.

Ah ! Paris s'exclame-t-il en envoyant un nuage de fumée ; Qu'en ont-ils fait les allemands ? Racontez-moi.

Paris, comme ça lui semble lointain tout à coup Solange ... Ernest... Théo. Ont-ils existé autre part que dans un rêve.

- J'y vis seule, répond-elle la gorge serrée. Alors à la chaleur de ce bain-marie familial, mes souvenirs se sont évaporés. ET puis on se sent si bien, à l'abri de ces montagnes, que même par la pensée on n'a pas envie de s'évader.

- Oh ! cousine, si tu continues, tu vas nous faire pleurer. Tiens, bois un coup, ça va passer, ordonne le cousin Félix en lui servant un Grand-Marnier.

- Moi aussi j'aime la montagne, dit gravement le Gaulois. Seulement dans dix minutes je dois la quitter.

- ça y est, vous descendez sur Ajaccio ? S'intéresse le cousin.

- Oui, répond-il en tirant sur sa pipe d'un air pensif.

- Ajaccio, sursaute Lilia, mais au fait j'y serai dans douze jours ; Je reprends le bateau.

- Enfin une bonne nouvelle dit-il en retrouvant son dynamisme.

Allez Félix, remets-nous une tournée. Puisque je n'ai pas eu le plaisir de vous faire escalader la montagne, j'espère au moins pouvoir vous faire visiter Ajaccio.

- Malheureusement non, répond-elle avec un pincement au cœur. Comme la ville est en partie détruite, je ne trouverai pas à m'y loger. Aussi arriverai-je en fin de matinée avec le car pour embarquer le soir même.

- Et bien je vous attendrai au car.

Il prend son képi, fait un salut militaire et disparaît.

- C'est quelqu'un ce parisien, s'extasie le cousin en regardant Lilia qui en est encore à compter les jours sur ses doigts.

Pendant ces douze jours, il ne se passa pas un repas sans qu'un membre de la tribu ne regrettât la présence du parisien. Pour Lilia, c'était toujours le " Gaulois", son Gaulois

Le jour du départ arriva sans qu'elle ait poussé plus avant ses relations avec sa jolie cousine. Elle se surprit à chanter en bouclant ses valises.

Les adieux à la tribu furent touchants. Pour l'accompagner au car, tantine, tante Dominique et grand-mère Fivelli s'étaient déguisées en pleureuses, comme celles que l'on voit en Corse les jours d'enterrement.

- Cette pauvre petite. Que Dieu la garde, répétaient-elles à tour de rôle.

- N'écoute pas les radotages de ces vieilles folles, lui glissa l'oncle Dominique à l'oreille. Bonne chance, ma nièce. Et reviens-nous vite avec un beau et bon mari.

Enfin le car arriva et l'emporta. Il était onze heures lorsque le chauffeur annonça le terminus. Les odeurs de toutes sortes qui émanaient des cotillons des montagnardes, et des paniers en osier qu'elles avaient pour tout bagage l'avaient plongé dans une demi-somnolence de laquelle elle n'était pas tout à fait sortie lorsqu'à la descente du car elle tomba dans les bras du gaulois.

Allongée sur la couchette, les yeux grands ouverts, son esprit vagabonde au delà des murs gris de la cabine. Heure par heure, minute part minute, elle revit cette dernière journée.

Jusqu'au dernier moment, jusqu'à sa montée quelque peu clandestine à bord du San Pierro Corso, le Gaulois ne l'a pas quittée.

Demain il doit s'occuper de lui faire parvenir ses valises et après, il doit écrire

" Toutes les femmes sont des bourriques, nous avec notre argent et ça... nous n'arrivons pas à les dresser"

Encore la petite phrase-clé qui revient entrecouper ses pensées. Les deux gaulois se confondent dans son esprit, comme s'ils n'étaient qu'un seul et même personnage.

Le temps, du même coup, s'en trouve supprimé. Solange, Ernest, ne sont plus encore un fois que des hurluberlus entrevus au cours d'un cauchemar, et le paradis de Théo, un rêve loufoque.

Et puis soudain, un souffle chaud, rassurant, lui parcourt tous les membres et l'emporte, l'engloutit, dans ce néant trompeur de la nuit.

Ce sont des coups de poing agressifs frappés sur la porte de la cabine qui la font se dresser sur la couchette, l'oreille tendue, elle attend, le cœur battant.

La petite aiguille marque huit heures au réveil du cousin Mathieu au moment où la tête de celui-ci sort de terre. Elle dépasse d'une trappe, juste au ras du cou, comme une guillotine.

- Allez vite, à la soute, ordonne la tête. Et ramasse-moi tout ce bazar, la police est à bord, précise-t-elle en s'agitant comme celle d'une marionnette.

Le bazar en question n'est autre que les vêtements de Lilia éparpillés au gré de sa fantaisie, et qu'elle rassemble vite sous son bras avant de risquer un pied, puis deux, à la suite de la tête du cousin Mathieu qui a disparue.

Elle descend à tâtons, par une échelle pendue dans le vide, dans un noir absolu, et enfin la lumière du jour.

Elle se découvre alors, toute menue et rose, dans sa petite chemise en dentelle, comme si elle venait d'éclorre du tas de poussier, duquel elle émerge à mi cuisses, juste au ras de la chemise.

Elle resterait plantée là, étonnée d'avoir poussé si vite, mais la main ferme du cousin Mathieu la déracine et la dirige à l'opposé entre la coque et la chaudière du bateau.

- Ne bougez surtout pas recommande-t-il avant de l'abandonner à la fournaise. Quand tout danger sera écarté, je viendrai vous chercher.

Dans une gueule énorme et béante, d'où sortent les flammes longues et pointues d'un brasier en furie, des hommes au torse nu, aux bras noueux, décorés par des tatouages, enfournent des pelletées de charbon qui sont aussitôt absorbées, englouties comme les âmes en enfer.

Des visages noircis par le charbon, des yeux qui ressortent encore plus brillants, regardent sans voir. Sont-ils encore éblouis par le souvenir de la nuit passée à terre, ou bien Lilia aurait-elle l'air d'un ange égaré qu'on n'ose même pas souiller du regard.

Quoi qu'il en soit, aucun d'eux ne semblent s'apercevoir de sa présence. Il fait si chaud qu'elle s'est bien gardée d'enfiler ses vêtements.

Depuis combien de temps est-elle là ? Elle n'en a aucune idée, ruisselante de sueur dans sa petite chemise dont les froufrous tout aplatis commencent à lui coller à la peau.

Pour tuer le temps elle compte les pelletées de charbon.

- Allez venez, la police vient de partir et le monsieur d'hier soir est là.

Le cousin Mathieu est là, et aussi le gaulois.

- Lilia, vous ne partirez pas, je vous aime.

Roulée, ficelée dans un vêtement militaire, elle n'a pas eu le temps de dire un mot, pas la force de se débattre.

Elle réalise seulement maintenant, en voyant le ciel bleu et le soleil

Les jours et les années ont passé.
Dans les bras de son Gaulois Lilia n'a pas encore épuisé tous
les fantômes, car, pour les fantômes, il est le roi

Remerciements : A mon ami Jacques Broduriez